



Dess... par C. N. Co... *Gravé à l'Eauforte par Aug. de S.t Aubin. Et terminé par J. J. Le Veau 1774.*

FABLES

ET

ŒUVRES DIVERSES

DE M. L'ABBÉ AUBERT,

Lecteur & Professeur Royal en Littérature Françoise.

NOUVELLE ÉDITION,

Contenant, entr'autres, *le Poëme de Psiché*, avec des augmentations considérables, & *le Discours de l'Auteur pour l'ouverture de ses Leçons au Collége Royal.*

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

EXPLICATION DU FRONTISPICE

DU TOME SECOND.

L'AMOUR, après l'accident arrivé à Psiché pour avoir eu la curiosité d'ouvrir la boëte qu'elle a été chercher aux enfers, implore avec elle la clémence de Vénus, qui, touchée de compassion, permet que Jupiter lui rende sa beauté.

PRÉFACE.

VOICI un Ouvrage d'un genre assez neuf, si je ne me trompe, pour qu'on me pardonne d'entrer dans quelques détails sur ce qui m'a déterminé à l'entreprendre, sur les difficultés que j'ai éprouvées en le composant, sur le ton que j'ai cru devoir adopter par préférence à celui dont la Fontaine a fait choix, sur la conduite qu'il m'a fallu tenir envers cet agréable modéle, afin d'essuyer de la part de ses justes admirateurs le moins de reproches qu'il étoit possible, relativement à ce que je lui ai pris & à ce que je lui ai laissé.

Nourri de la lecture de cet Écrivain original, dont j'ai toujours fait mes plus chères délices, attentif à saisir dans ses moindres ouvrages tout ce qui tend à caractériser son génie, occupé sans cesse à méditer ses pensées & ses tours, pour m'assurer de la manière dont il s'affectoit des objets avant que de les peindre, j'ose me persuader que la source des beautés qui lui sont propres, m'est à peu-près connue. C'est cette étude particulière que j'en ai faite, qui m'a engagé à travailler dans le même genre que lui, & qui m'a insensiblement conduit à tenter à son égard les efforts dont je vais rendre compte.

Son Roman des Amours de Psiché, qui au rapport

de Moréri, fut *une production de ſa jeuneſſe*, & où l'on convient généralement qu'il s'eſt abandonné à toute ſa négligence, paſſe, malgré le grand nombre de défauts qu'il ſe reprochoit lui-même d'y avoir laiſſé, pour un des plus agréables morceaux que nous ayons dans notre langue ; &, ſans quelques libertés qu'il s'y eſt permiſes, je regretterois qu'on ne l'ait pas imprimé à la ſuite de ſes Fables, au lieu de le joindre à quatre volumes d'Œuvres diverſes qu'on ne lit guères, & qui, pour la plûpart, ne méritoient pas de voir le jour. Le nom que la Fontaine donne lui-même à ce Roman ſemble juſtifier mes regrets. » On ne s'imaginera jamais, dit-il, qu'une FABLE contée en proſe » m'ait tant emporté de loiſir ». Les Aventures de Pſiché ſont donc, à proprement parler, une Fable. On y trouve *du ſolide auſſi bien que de l'agréable*. La morale en eſt auſſi bonne, auſſi ſenſible, & auſſi naturellement amenée, que dans l'Apologue le plus ingénieux & le mieux fait. C'eſt ſous ce point de vue que j'ai enviſagé ce Roman. Je l'ai regardé comme une Fable qui pouvoit être miſe à côté des plus belles de la Fontaine. J'ai ſenti combien cette Fable auroit gagné entre ſes mains s'il ne ſe fût pas contenté d'y ſemer quelques vers, la plûpart fort négligés, & s'il l'eût verſifiée en entier, comme toutes celles qu'il a empruntées d'Éſope, de Phédre, de Pilpai & de pluſieurs autres Fabuliſtes. J'ai cru enfin qu'après m'être long-tems exercé dans ce genre, on ne trouveroit pas mauvais que j'eſſayaſſe de revêtir des charmes de la Poëſie une fiction qui y tient de ſi près.

Cette entrepriſe n'étoit pas auſſi facile qu'on pourroit le penſer ; & je n'ai ſenti tout le poids du fardeau que je m'étois impoſé, que quand j'ai eu fait

les premiers pas. J'ai même été tenté plusieurs fois de l'abandonner ; & ce n'a été réellement qu'à force de courage, que je suis venu à bout de le porter jusqu'au terme marqué. Il m'a fallu à cet effet employer toutes sortes de moyens pour le rendre plus léger. Ai-je réussi dans le choix de ces moyens ? C'est ce que le jugement du Public m'apprendra. Si la Fontaine a craint ce jugement ; s'il dit au commencement de sa préface, *qu'il a trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage, qu'en aucun autre qui soit sorti de sa plume ;* je dois, à plus forte raison, redouter l'examen qu'on fera de mon travail, puisque j'ai osé mettre en vers ce qui lui a tant coûté de peine à rendre en prose. Écoutons parler cet Auteur. » Pour le principal but, qui est la conduite, j'avois » mon guide ; il m'étoit impossible de m'égarer. Apu» lée me fournissoit la matière ; il ne restoit que la » forme ». Cela est vrai : mais ce guide avec lequel il ne pouvoit s'égarer, la Fontaine prétendoit-il l'avoir suivi bien fidélement ? Il n'y a guères d'apparence, puisqu'il dit ailleurs : » Il faut considérer mon ouvrage » sans relation à ce qu'a fait Apulée ; & ce qu'a fait » Apulée sans relation à mon livre, & là-dessus s'a» bandonner à son goût ». Certain de sa supériorité, la Fontaine pouvoit parler ainsi. Mais moi qui n'ai ambitionné jusqu'à présent que l'honneur de marcher après lui, serois-je bien reçu aujourd'hui à faire la même déclaration ? Et si je m'avisois de dire qu'il faut considérer mon Poëme sans relation à son Roman, & son Roman sans relation à mon Poëme, n'armerois-je pas aussi-tôt tous les Critiques contre moi ? Que seroit-ce, si j'avois la hardiesse d'ajouter qu'à peine ai-je jugé à propos de conserver une seule

des inventions un peu considérables dont la Fontaine a tâché d'enrichir celles d'Apulée? Il me faudroit alors, pour me sauver, recourir à son aveu même. » Ce que j'ai pris de mon Auteur, dit-il, est la » conduite & la fable; & *c'est en effet le principal*, » *le plus ingénieux & le meilleur de beaucoup* ». Que ce fût par excès de modestie, que la Fontaine s'exprimât de la sorte, c'est ce dont je me garderai bien de convenir. Je ne crois pas cependant que, s'il eût entrepris de faire des Amours de Psiché un Poëme au lieu d'un Roman, il eût conservé bien religieusement toutes les inventions d'Apulée, quoiqu'il les regardât comme *les principales & les meilleures*. On verra par la suite sur quoi ce doute est fondé. En attendant, on peut juger par ce que je viens de dire, de l'embarras où m'a jetté la nécessité d'abandonner quelquefois mes deux originaux, & la crainte qu'on ne me reprochât de m'en trop écarter. Il est vrai que je ne me suis réellement attaché qu'à celui qui mérite davantage mon respect, & d'après lequel j'ai compté être jugé avec le plus de rigueur: c'est-à-dire que je n'ai lu l'histoire de Psiché que dans la Fontaine. Je n'ai pas seulement ouvert Apulée; & je ne sais que je me suis écarté de lui, que par le dénombrement exact que son illustre imitateur a fait des *Épisodes* & des *enrichissemens* qu'il a ajoutés à sa Fable. Comme, outre la plûpart de ces Épisodes & de ces enrichissemens, j'ai encore sacrifié beaucoup de choses, il y a certainement toute apparence qu'Apulée se trouve également mutilé dans mon Poëme.

En voilà assez pour faire sentir à mes Lecteurs combien la contexture de ce Poëme a dû me coûter de soins & de peine, par l'appréhension qu'on ne

me trouvât excessivement téméraire, chaque fois que j'oserois prendre le parti d'abandonner mes guides. Quant au fruit que j'ai prétendu qui en résulteroit pour l'amusement du Public, peut-être essaierois-je vainement d'expliquer ici sur quoi j'ai fondé à cet égard mes espérances, & ferois-je bien de m'en tenir à cette réflexion de la Fontaine: » Ce n'est pas à force de » raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'ame » de ceux qui lisent : leur sentiment me justifiera, » quelque téméraire que j'aie été ; ou me rendra » condamnable, quelque raison qui me justifie. » Mais il faut quelque chose de plus à des Lecteurs prévenus d'une juste estime pour un Écrivain inimitable, que l'on a osé cependant imiter; il faut leur mettre au moins sous les yeux quelques-uns des motifs pour lesquels on n'a pas étendu cette imitation à tout ce qui pourroit être regardé chez lui comme des beautés.

M. de Voltaire, en parlant de Psiché, Tragédie-Ballet, à laquelle travaillèrent Corneille & Quinault, dit que « Molière fut chargé du sujet de la fable le plus » ingénieux & le plus galant, & qui étoit en vogue par » le Roman *beaucoup trop allongé* que la Fontaine ve- » noit d'en donner en 1669 ». Voilà donc un Écrivain très-célèbre, & dont on ne récusera certainement pas le témoignage, qui a trouvé des longueurs dans ce Roman. Quelles sont-elles ces longueurs? Les voici, suivant moi; & je ne crains pas qu'étayé du jugement de M. de Voltaire, je puisse être soupçonné de les exagérer. D'abord la Fontaine imagine de réunir quatre amis de différens caractères, qui s'en vont à Versailles voir les nouveaux embellissemens qu'y faisoit faire Louis XIV ; & il prend de-là occasion de décrire une partie des beautés de ce magnifique séjour, & d'anti-

ciper même sur celles qui y ont été ajoutées depuis. Cette description, quelqu'agréable qu'elle puisse paroître à certains égards, est un hors-d'œuvre, qui assurément ne pouvoit trouver place dans mon Poëme. Que diroit le Lecteur, si ayant à l'entretenir des aventures de Psiché, je l'arrêtois dès le début pour lui réciter ces vers d'Acante (l'un des personnages en question) sur l'Orangerie de Versailles ?

Sommes-nous, dit-il, en Provence ?
Quel amas d'arbres toujours verds
Triomphe ici de l'inclémence
Des Aquilons & des hivers !

Jasmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale ;
Et vous m'en faites souvenir.

Orangers, arbres que j'adore
Que vos parfums me semblent doux !
Est-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous ?

Vos fruits, aux écorces solides
Sont un véritable trésor,
Et le jardin des Hespérides
N'avoit point d'autres pommes d'or.

Lorsque votre automne s'avance
On voit encor votre printems :
L'espoir avec la jouissance
Logent chez vous en même tems.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire ;
Toujours un aimable Zéphire
Autour de vous se va jouant.
Vous êtes nains ; mais tel arbre géant
Qui déclare au Soleil la guerre,
Ne vous vaut pas,
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ses bras.

Ce seroit bien pis encore, si continuant de m'écarter de mon sujet, j'entreprenois de décrire, d'après mon Auteur, la grote où sont les bains d'Apollon, & de peindre à la suite de beaucoup d'autres tableaux, ce Dieu assis au milieu d'un chœur de Néréïdes qui *toutes sont des Vénus*,

De qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur & s'arrête à ses yeux.
Il n'aime que Thétis, & Thétis les surpasse :
Chacune en le servant fait office de Grace.
Doris verse de l'eau sur la main qu'il lui tend ;
Chloë dans un bassin reçoit l'eau qu'il répand ;
A lui laver les pieds Mélicerte s'applique ;
Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique ;
Climène auprès du Dieu pousse en vain des soupirs :
Hélas ! c'est un tribut qu'elle envoie aux Zéphirs.
Elle rougit par fois, par fois baisse la vue,
(Rougit autant que peut rougir une statue :
Ce sont des mouvemens qu'au défaut du Sculpteur,
Je veux faire passer dans l'esprit du Lecteur.)

Cette seconde description contient cent trente-deux vers, dont voici les derniers :

Mille jets, doñt la pluie à l'entour se partage,
Mouillent également l'imprudent & le sage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal;
Chacun se trouve en butte au liquide crystal.
Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite à travers les rochers,
Et fait, comme alambics, distiller leurs planchers.
Niches, enfoncemens, rien ne sert de refuge;
Ma Muse est impuissante à peindre ce déluge.
Quand d'une voix de fer je frapperois les cieux,
Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux.

Ce n'est qu'après avoir fui de cette grote pour n'être point mouillés, que les quatre amis vont s'asseoir *en un coin*, & que Poliphile *ayant toussé pour se nétoyer la voix*, entame enfin le récit des Amours de Psiché.

J'ai entièrement sacrifié ce premier détail; & j'ose me persuader qu'on ne le regrettera pas. Mais ce n'est-là qu'un des moindres retranchemens que je me suis permis de faire à mon modèle. En voici un d'une toute autre conséquence, parce qu'il tombe sur le corps même de l'ouvrage, & sur l'endroit, d'ailleurs, qu'on peut regarder comme le plus intéressant. C'est lorsque l'Amour, brûlé par l'huile de la lampe, abandonne Psiché: là finit *son bonheur & sa gloire*, dit Poliphile, dans la bouche duquel la Fontaine met ce récit. Puis ajoutant:

Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi;

Acante l'engage à ne pas laisser de continuer; & sur ce qu'il reprend, qu'ils verront souffrir une Belle, &

qu'ils pleureront : Hé bien nous pleurerons, repart Acante. Gélaste qui aime à rire, n'est pas de cet avis. Ariste, lui, veut qu'on l'attendrisse : il donnera des larmes aux aventures de Psiché avec le plus grand plaisir du monde. Il soutient que de tous les mouvemens du cœur, celui de la pitié est *le plus noble*, *le plus excellent*, *& même le plus agréable*. Grandes exclamations de la part de Gélaste ; grand dialogue sur la compassion & le rire, sur la Tragédie & la Comédie ; après quoi reviennent encore les merveilles des jardins de Versailles, décrites de nouveau dans cent autres vers, parmi lesquels on trouve ceux-ci :

Par sentiers allignés l'œil va de part & d'autre ;
Tout chemin est allée aux royaumes du Nôtre.
Muses, n'oublions pas à parler du canal ;
Cherchons des mots choisis pour peindre son crystal.
Qu'il soit pur, transparent, que cette onde argentée
Loge en son moite sein la blanche Galatée.
Jamais on n'a trouvé sa rive sans Zéphirs :
Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.
Les Nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres
S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
Les lieux que j'ai dépeints ; le canal, le rondeau,
Parterres, d'un dessein agréable & nouveau,
Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,
Sans que de tant d'objets les beautés se confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés !
On ne connoissoit point autrefois ces beautés.
Tous parcs étoient vergers du tems de nos ancêtres ;
Tous vergers sont faits parcs : le savoir de ces maîtres
Change en jardins royaux ceux des simples bourgeois,
Comme en jardins des Dieux ils changent ceux des Rois.

Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore!
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore
Les Nymphes des jardins loueront inceſſamment
Celui qui les ſavoit loger ſi richement.

La Fontaine, avant que de retourner à Pſiché, ajoute encore à cette tirade, quelques éloges en proſe tant de Louis XIV que de ſes Miniſtres. Les quatre amis vont enſuite s'aſſeoir ſur le gazon, & Poliphile commence enfin le récit des aventures de ſon héroïne. Il m'a fallu encore ſacrifier, & cette longue diſcuſſion des quatre amis ſur le rire & ſur la pitié, & cette nouvelle deſcription des lieux qu'ils ont choiſis pour leur promenade. Ces deux morceaux auroient paru tout-à-fait déplacés dans mon Poëme; ils en auroient tout-à-fait rallenti l'action.

Venons aux Épiſodes & à quelques-unes des inventions principales, que je n'ai pas cru devoir reſpecter davantage. C'eſt ſur-tout dans cette ſeconde partie de l'hiſtoire de Pſiché, que mes deux modèles ſemblent avoir pris à tâche de les multiplier, pour y jetter plus de merveilleux. Mais qu'eſt-ce en bonne foi que ce merveilleux dont je vais rendre ici un fidele compte, & quel uſage en aurois-je pu faire?

Pſiché, qui a vu ſon palais diſparoître & l'Amour s'envoler, reſtée ſeule ſur le rocher, s'abandonne au déſeſpoir, ſe jette dans un précipice, & eſt retenue par le Zéphire; elle s'élance enſuite dans un fleuve, au bord duquel ce Dieu la poſe avec ſes habits, & eſt portée à l'autre rive par deux Nymphes qui la ſervoient pendant ſa fortune, & qui l'aident pour la dernière fois à s'habiller. Juſques-là tout va bien: mais voici où commence ce merveilleux, qu'aſſurément un Poëme

où je n'ai pas prétendu imiter le burlesque de Scarron, ne comportoit nullement. Psiché, à qui l'Amour se montre un instant, pour lui dire qu'elle n'est plus son épouse, qu'il ne la veut pas même pour esclave, & qu'il la livre à sa mère, Psiché se détermine à courir le monde, afin de trouver quelque herbe pour la brûlure de ce Dieu; & cependant Vénus apprend son aventure. » Et voyez comme les choses se rencontrent, dit » le bon la Fontaine : les Médecins avoient ordonné à » cette Déesse de se baigner pour des chaleurs qui l'in» commodoient. Elle prenoit son bain dès le point du » jour, puis se recouchoit. C'étoit dans ce fleuve qu'elle » se baignoit d'ordinaire, à cause de la qualité de ses » eaux refroidissantes... Une oie babillarde qui savoit » ces choses, & qui se trouvant cachée entre des » glayeuls, avoit vu Psiché arriver à bord, & avoit en» tendu ensuite les reproches de son mari, ne manqua » pas d'aller dire à Vénus toute l'aventure de point en » point. Vénus ne perd point de tems; elle envoie des » gens de tous les côtés, avec ordre de lui amener, » morte ou vive, Psiché son esclave. Il s'en fallut peu » que ces gens ne la rencontrassent ». Après une demi-heure de chemin, elle arrive à l'habitation d'un vieillard & de deux jeunes Bergères, dont l'histoire forme un Épisode de l'invention de la Fontaine. Je n'en ai extrait absolument que ce qu'il me falloit pour faire quitter à Psiché ses riches habits, & pour lui en faire prendre de plus simples, de plus conformes à sa situation. On verra dans les notes, les événemens sur lesquels est fondée cette histoire, & on jugera s'ils étoient de nature à être employés dans mon Poëme, ainsi que tout ce qui se passe entre Psiché & ces trois personnes.

Elle se remet en chemin, dans la résolution d'aller

trouver ses sœurs. » Les gens qu'avoit envoyés Vénus » pour se saisir d'elle, ayant rendu à leur Reine un » fort mauvais compte de leur recherche, cette Déesse » ne trouva point d'autre expédient que de faire trom- » petter sa rivale. Le Crieur des Dieux est Mercure; » c'est un de ses cent métiers. Vénus le prit dans sa » belle humeur; & après s'être laissé dérober deux ou » trois baisers & une paire de pendans d'oreilles, elle » fit marché avec lui, moyennant lequel il se chargea » de crier Psiché par tous les carrefours de l'univers, » & d'y faire planter des poteaux où ce placard seroit » affiché:

» De par la Reine de Cithère,
» Soit dans l'un & l'autre hémisphère
» Tous humains dûment avertis,
» Quelle a perdu certaine esclave blonde,
» Se disant femme de son fils,
» Et qui court à présent le monde.
» Quiconque enseignera sa retraite à Vénus,
» (Comme c'est chose qui la touche)
» Aura trois baisers de sa bouche;
» Qui la lui livrera, quelque chose de plus. »

Psiché rencontra un de ces poteaux. Ses sœurs par le moyen des placards savoient ce qui lui étoit arrivé. Elle les va trouver tour-à-tour, & en est indignement traitée. Elle fuit de leur royaume, & recommence ses courses: mais cette fois-ci c'est pour chercher l'Amour. En général il n'y a guères de suite dans le voyage que la Fontaine lui fait faire. Il la conduit dans une chapelle de Cérès, à qui elle demande sa protection contre Vénus. Elle en est mal reçue. » Pourquoi

» rompre en faveur d'une mortelle, avec une Déesse » de ses amies ? Vénus ne lui en avoit donné aucun » sujet. Qu'on dît tout ce qu'on voudroit de sa con- » duite, c'étoit une bonne femme, qui lui avoit obli- » gation, à la vérité, ainsi qu'à Bacchus; mais elle » le savoit bien reconnoître & le publioit par-tout ».

Notre héroïne, chassée de la chapelle de Cérès, a recours à Junon. Elle la rencontre en chemin, lui chante une hymne & est éconduite encore une fois, & même un peu plus durement que la première. » Outre les considérations de Cérès, Junon ajouta » qu'il falloit punir ces mortelles à qui les Dieux font » l'amour, & obliger leurs galans à demeurer au logis. » Que venoient-ils faire parmi les hommes, comme » s'il n'y avoit pas dans le Ciel assez de beautés pour » eux ? Non qu'elle en parlât pour son intérêt, se sou- » ciant peu de ces choses, & ne craignant du côté des » charmes qui que ce fût ».

De Junon Psiché passe à Diane. Elle trouve un temple où cette Déesse rendoit des oracles : une Prê- tresse lui apporte celui-ci : *Cesse d'être errante ; ce que tu cherches a des aîles : quand tu sauras comme lui mar- cher dans les airs, tu seras heureuse.* » Psiché se tour- » menta fort pour tirer quelque sens de ces paroles, » & n'en put venir à bout. Que le Ciel, dit-elle, me » prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir ou trouver » l'Amour; nous ne le saurions trouver, il faut donc » mourir : allons nous livrer à notre ennemie, c'en » est le moyen ».

Elle s'arrête à ce dessein, & s'informe du plus prochain temple de Cythérée. On lui en indique un, portant pour inscription, *à la Déesse des Graces.* La Fontaine fait une longue histoire de l'origine de ce

temple : c'eſt encore un Épiſode de ſa façon, dont je n'ai fait aucun uſage, non plus que de toutes ces ſtations de Pſiché, qui jettent beaucoup de langueur dans le récit.

Suivent les bizarres peines que Vénus impoſe à cette infortunée rivale. Je n'en ai conſervé qu'une ; & j'en ai imaginé une autre qui dans cette nouvelle édition, remplace toutes celles qu'on va lire. Vénus envoie Pſiché à la fontaine de Jouvence, pour lui en apporter *une cruchée d'eau.* Un dragon la gardoit. *Une des Servantes de Vénus, aux gages de Cupidon,* & qui trahiſſoit ſa maîtreſſe, indique à cette Belle le moyen d'endormir ce monſtre. Pſiché lui chante ce récit :

Dragon, gentil dragon, à la gorge béante,
Je ſuis meſſagère des Dieux :
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bientôt une jeune ſerpente,
Et qui change au ſoleil de couleur comme toi,
Viendra partager ton emploi.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie ;
Amour t'enverra compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
Qui te chatouille & qui te plaiſe ?
Ton dos reluit comme fin or :
Tes yeux ſont flambans comme braiſe.
Tu te peux rajeunir ſans dépouiller ta peau ;
Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau !
Si tu veux t'enrichir permets que l'on y puiſe ;
Quelque tribut qu'il faille, il te ſera porté.
J'en ſais qui pour avoir cette commodité
Donneront juſqu'à leur chemiſe.

Pſiché

Psiché lui chanta beaucoup d'autres choses. Le dragon l'écouta d'abord avec plaisir ; *à la fin il commença à bâiller, & puis s'endormit.* Psiché prend vîte l'occasion, emplit sa cruche, & s'en retourne triomphante.

Vénus courroucée, imagine une autre pénitence plus difficile. Elle l'envoie querir de la laine des moutons du soleil : il falloit passer une rivière extrêmement large & profonde ; il n'y avoit ni pont, ni bateau, ni gondole sur cette rivière. La Suivante, qui étoit d'intelligence avec l'Amour, profite d'un moment où Vénus recevoit des visites par rapport à la maladie de ce Dieu, *qui ne bougeoit du lit* ; elle prend un cigne que les Amours ont dressé à servir de gondole, & traverse par ce moyen la rivière avec Psiché. Deux jeunes Faunes gardoient les moutons ; ils commençoient déja à courir après les Nymphes. *Je passerai la première, & je les amuserai*, dit l'officieuse Suivante. » Au pis » aller, j'en serai quitte pour deux baisers : vous passe- » rez cependant ». Mais comment approcherai-je des moutons, repart Psiché ? » Vous prendrez de leur » laine parmi les ronces ; ils y en laissent assez quand » elle est mûre & qu'elle commence à tomber : tout ce » canton-là en est plein ». Pendant qu'elles exécutent cette entreprise ainsi concertée, les Déesses qui sont venues rendre visite à Cythérée, veulent être médiatrices entre elle & l'Amour, mais inutilement ; & elles se séparent en se querellant. Au retour de Psiché, Vénus lui demande comment elle a fait pour traverser la rivière. Psiché répond qu'il n'en a pas été besoin, & que le vent a envoyé des floccons de laine de son côté. Vénus en croit ce qu'elle veut.

La nuit suivante *elle s'avise d'un commandement*

qu'elle croyoit hors de toute possibilité. Elle fait venir Psiché, lui ordonne de la suivre, & la mène dans la basse-cour du château. » Là, sous une espèce de halle, » étoient entassés pêle-mêle quatre différentes sortes de » grains, lesquels on avoit donné à la Déesse pour la » nourriture de ses pigeons. Ce n'étoit pas proprement » un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la lar- » geur du magasin, & touchoit le faîte. Cythérée dit » à Psiché, je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons » que de mil ou de froment pur ; c'est pourquoi sépare » ces quatre sortes de grains. Fais-en quatre tas aux » quatre coins du monceau, un tas de chaque espèce. » Je m'en vais à Amathonte pour quelques affaires de » plaisir : je reviendrai sur le soir. Si à mon retour je » ne trouve la tâche faite, & qu'il y ait seulement un » grain de mêlé, je t'abandonnerai aux Ministres de ma » vengeance ». Cette Déesse est encore trompée dans son espérance. L'Amour, pour tirer Psiché de peine, envoie avertir une Fée qui, *par ses suffumigations, par ses cercles, par ses paroles*, contraint tout ce qu'il y a de fourmis au monde, d'accourir à l'entour du tas. » Il y eut telle fourmi qui ce jour-là fit quatre mille » lieues ».

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Thétis & l'Océan encore.
L'Indien dégarnit toutes ses régions.
Le Garamante envoie aussi ses légions.
Il en part du Couchant des nations entières.
Le Nord, ni le Midi, n'ont plus de fourmillières.
Il semble qu'on en ait épuisé l'univers.
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts.

Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuſes.
Il n'eſt arbre mangé, qui, ſous ſes voûtes creuſes,
Souffre que de ce peuple il reſte un ſeul eſſain.
Tout déloge & la terre en tire de ſon ſein.
L'Éthiopique Gent arrive & ſe partage.
On crée à chaque troupe un maître de l'ouvrage.
Il a l'œil ſur ſa bande; aucun n'oſe faillir.
On entend un bruit ſourd; le mont ſemble bouillir.
Déja ſon tour décroît; ſa hauteur diminue.
A la ſoudaineté l'ordre auſſi contribue.
Chacun a ſon emploi parmi les travailleurs:
L'un ſépare le grain que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau diſparoît ainſi que par machine.
Quatre tas différens réparent ſa ruine;
De bled, riche préſent qu'à l'homme ont fait les cieux;
De mil, pour les pigeons manger délicieux;
De ſeigle au goût aigret; d'orge rafraîchiſſante,
Qui donne aux gens du Nord la cervoiſe engraiſſante.
Telles l'on démolit les maiſons quelquefois:
La pierre eſt miſe à part; à part ſe met le bois:
On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En ſon être premier retourne l'aſſemblage.
Là ſont des tas confus de marbres non gravés,
Et là les ornemens qui ſe ſont conſervés.

Vénus à ſon retour, trouve l'ouvrage fait, & entre en une furieuſe colère contre Pſiché. C'eſt alors qu'elle l'envoie aux royaumes ſombres chercher le fard de Proſerpine. La deſcription des enfers & tout ce qui arrive à Pſiché pendant ſon voyage, ſont des inventions que la Fontaine revendique. J'y en ai ſubſtitué d'autres dans cette édition; & c'eſt leur étendue qui

m'a fait porter mon Poëme à dix Chants, au lieu de huit auxquels il étoit d'abord réduit. On va voir si celles de la Fontaine étoient plus susceptibles que les précédentes d'entrer dans un Ouvrage, que je n'ai pas eu dessein comme lui, de remplir *d'un merveilleux accompagné de badineries, & propre à amuser des enfans.*

Psiché part pour exécuter ce nouvel ordre. Elle va trouver la Fée que son mari avoit fait venir. Celle-ci lui dit : » Vous voyez d'ici une vieille tour, allez-y tout » droit, & entrez dedans ; vous y apprendrez ce qu'il » vous faut faire. N'appréhendez point les ronces qui » bouchent la porte : elles se détourneront d'elles-» mêmes. Psiché remercie la Fée & s'en va au vieux » bâtiment. Entrée qu'elle fut, la tour lui parla : Bon » jour, Psiché, lui dit-elle, que votre voyage vous soit » heureux ! Ce m'est un très-grand honneur de vous » recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y » étoit entré. Je sais le sujet qui vous amène. Plusieurs » chemins conduisent aux enfers ; n'en prenez aucun » de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans » cette cave que vous voyez, & garnissez-vous aupa-» ravant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse » vous aidera à le porter. Psiché baissa aussi-tôt la vue, » & comme le faîte de la tour étoit découvert, elle vit » à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet » de ficelle, un panier avec deux deniers ». Toutes ces choses vous sont nécessaires, poursuivit la tour ; les deux deniers pour payer Caron en allant & en revenant, la ficelle pour démêler en revenant les détours du chemin des enfers, les six boules de cire pour *empâter* les trois gueules de Cerbère, en lui en jettant une d'abord dans chaque gueule, & autant au retour : ces

trois boules auront aussi la force de l'endormir. La Fée ajoute à ces instructions un conseil important sur l'usage de la ficelle. » Le Styx passé, vous rencontrerez, » dit-elle, un âne boîteux & n'en pouvant plus de vieil- » lesse, avec un misérable qui le chassera. Celui-ci » vous priera de lui donner par pitié, un peu de ficelle, » si vous en avez dans votre panier, afin de lier cer- » tains paquets dont son âne sera chargé. Gardez-vous » de lui accorder ce qu'il vous demandera. C'est un » piége que vous tend Vénus. Vous avez besoin de votre » ficelle à une autre chose ». Psiché remercie la tour, prend le panier avec l'équipage, & descend dans la cave. Je passerai ici sur son voyage, sur les singularités qu'elle y vit, sur son arrivée à la Cour de Pluton, sur sa harangue : on trouvera ces détails dans les notes du neuvieme Chant. Je me hâte de venir à son retour. A peine a-t-elle atteint notre monde, c'est-à-dire, la cave où elle étoit d'abord descendue, qu'elle a envie de savoir quel est ce fard dont Proserpine l'a chargée : après avoir long-tems hésité, elle ouvre la boëte en tremblant, & il en sort aussi-tôt » une vapeur fuligi- » neuse, une fumée noire & pénétrante, qui se répand » en moins d'un moment par-tout son visage & sur une » partie de son sein ». Elle soupçonna d'abord quelque triste accident, & se hâta de sortir de cette cave, impatiente de rencontrer quelque fontaine, dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avoit mise. » Quand elle fut dans la tour, & qu'elle se pré- » senta à la porte, les épines qui la bouchoient & qui » s'étoient d'elles-mêmes détournées pour laisser passer » Psiché la premiere fois, ne la connoissant plus l'arrê- » tèrent : la tour fut contrainte de lui demander son

» nom. Notre infortunée le lui dit en soupirant. Quoi » c'est vous, Psiché ? Qui vous a teint le visage de cette » sorte ? Allez vîte vous laver, & gardez-vous bien de » vous présenter en cet état à votre mari ».

On ne trouvera dans mon Poëme aucune de ces particularités minutieuses & enfantines. La Fontaine a pu les employer sans scrupule, ainsi que beaucoup d'autres d'un genre différent, parce qu'*après plusieurs expériences, il lui avoit semblé que le goût de son siécle se portoit au galant & à la plaisanterie* : il n'en est pas ainsi du nôtre. On veut plus de sérieux dans les écrits, même dans ceux qui en sont le moins susceptibles. L'esprit philosophique ne s'accommode pas du merveilleux de la Féerie. Un Auteur ne seroit pas bien venu aujourd'hui à dire, pour s'excuser d'y avoir eu recours :

> Si peau d'âne m'étoit conté
> J'y prendrois un plaisir extrême.

Il a donc fallu, dans le plan de la Fontaine, qu'il badinât depuis le commencement de son Roman jusqu'à la fin ; il lui a fallu chercher pour l'égayer, *du galant & de la plaisanterie :* » quand il ne l'auroit pas » fallu, ajoute-t-il, mon inclination m'y portoit, & » peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits » contre la raison & la bienséance ». C'est ce que je n'entreprendrai pas d'examiner. Je vais seulement, pour terminer cette Préface, & achever de me justifier d'avoir pris un ton tout différent du sien, rapporter encore quelques traits dont j'ai cru également devoir m'écarter.

Pour rapprocher l'Amour de Psiché, il suppose que

ce Dieu, qui commençoit à être guéri de ſa colère auſſi bien que de ſa bleſſure, quittoit le lit dès que le ſoleil étoit levé, afin d'éviter les viſites de ſa mère, & s'alloit promener dans les bois où la belle Éthiopienne avoit choiſi ſa retraite. Là ils ſe rencontrent, ils ſe font des excuſes réciproques, ils ſe reconcilient : l'Amour jure par le Styx d'épouſer Pſiché; mais il veut que Jupiter lui rende tous ſes lys, *ſans qu'il y en ait un ſeul de perdu.* Vénus, par un caprice de femme, y conſent. J'ai imaginé, dans cette édition, de rendre Junon contraire à cette première demande de l'Amour, & de faire impoſer ſilence à cette Déeſſe par ſon époux, qui a de bonnes raiſons de ne pas permettre qu'elle ſoit jalouſe. Dans la Fontaine, Vénus ne s'oppoſe même point à ce qu'*un brevet de Déeſſe* ſoit donné à Pſiché, ſi on peut y engager Jupiter. L'Amour ne perd pas un inſtant; il va trouver le Maître des Dieux; il en obtient facilement le premier point. Mais à l'égard du ſecond, Jupiter lui repréſente que le nombre des Déeſſes eſt déja aſſez grand à ſa Cour; que *c'eſt une néceſſité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes;* que la beauté de Pſiché excitera des jalouſies, des querelles; qu'il lui faudra des temples, & que cette augmentation de culte diminuera *la portion* des autres Dieux : » déja, ajoute-t-il, » nous nous morfondons ſur nos autels, tant ils ſont » froids & mal encenſés »! A cela l'Amour répond entre autres choſes, que *jamais la compagnie n'eſt bonne s'il n'y a des femmes aimables.* » Cybèle, continue-t-il, eſt vieille; Junon de mauvaiſe humeur; » Cérès ſent ſa Divinité de province, & n'a nullement » l'air de la Cour; Minerve eſt toujours armée; Diane » nous rompt la tête avec ſa trompe: on pourroit faire

» quelque chose d'assez bon de ces deux dernières ;
» mais elles sont si farouches qu'on ne leur oseroit dire
» un mot de galanterie. Pomone est ennemie de l'oisi-
» veté, & a toujours les mains rudes : Flore est agréa-
» ble, je le confesse ; mais son soin l'attache plus à la
» terre qu'à ces demeures : l'Aurore se lève de trop
» grand matin : on ne sait ce qu'elle devient tout le
» reste de la journée. Il n'y a que ma mère qui nous
» réjouisse ; encore a-t-elle toujours quelque affaire qui
» la détourne, & demeure une partie de l'année à
» Paphos, Cythère ou Amathonte. Comme Psiché n'a
» aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe, &c. »
J'ai tâché de conserver ce qu'il y a de riant & de philosophique dans ces deux discours ; mais je me suis servi pour cela d'un tour moins familier. Je souhaite qu'il plaise au Lecteur, ainsi que tous ceux auxquels j'ai eu recours, pour remplacer autant qu'il m'a été possible, par des beautés d'un autre genre, celles qui dans mon original m'ont paru, généralement parlant, plus convenables au ton qu'il a pris qu'à celui que j'ai cru moi-même devoir prendre.

Il n'en est pas d'un Poëme comme d'un Roman ; voilà ce que je prie de ne point perdre de vue en me lisant. Je dis un Roman, parce que l'ouvrage de la Fontaine, à le bien prendre, n'est pas autre chose. Il est vrai que cet inimitable Conteur ne le regardoit pas tout-à-fait comme tel. Mais quel caractère donc avoit-il prétendu lui donner ? Il ne s'en explique pas assez clairement, pour qu'on puisse décider d'après lui la question. Voici ses termes. » Je ne savois quel caractère
» choisir : celui de l'Histoire est trop simple, celui du
» Roman n'est pas assez orné, & celui du Poëme l'est

» plus qu'il ne faut. Mes perſonnages me demandoient » quelque choſe de galant : leurs aventures étant pleines » de merveilleux en beaucoup d'endroits, me deman» doient quelque choſe d'héroïque & de relevé. D'em» ployer l'un en un endroit, & l'autre en un autre, » il n'eſt pas permis : l'uniformité de ſtyle eſt la règle » la plus étroite que nous ayons. J'avois donc beſoin » d'un caractère nouveau, & qui fût mêlé de tous ceux» là : il me le falloit réduire dans un juſte tempéra» ment ; j'ai cherché ce tempérament avec un grand » ſoin. Que je l'aie ou non rencontré, c'eſt ce que le » Public m'apprendra ».

J'en puis dire à peu-près autant, avec cette différence que je n'ai pas cru le caractère du Poëme *plus orné qu'il ne faut*, pour traiter un des plus agréables ſujets de la Fable. Mais de quelle eſpèce de Poëme la Fontaine vouloit-il parler ? Il y en a de bien des genres ; celui du Lutrin, celui de Vert-vert, & quelques autres ont chacun un caractère différent. Par les raiſons que la Fontaine allègue, aucun de ces caractères ne me convenoit ; il a donc fallu, comme lui, en chercher un nouveau. On a vu plus haut qu'il appelle ſon ouvrage *une Fable contée en proſe.* Hé bien ! mon Poëme ſera, ſi l'on veut, une Fable contée en vers ; mais une Fable qui, par la longueur dont elle eſt, par l'uniformité du rythme qui y règne, par le degré d'élévation que j'ai tâché d'y ménager, ne reſſemble à aucune autre Fable. Je n'avois, pour en régler les traits, pour en arrêter les couleurs, aucun modèle, aucun prototype dans notre langue ; il m'a fallu, ſi je puis m'exprimer ainſi, en créer le ton, l'air, le caractère.

Si le Lecteur veut bien ne pas perdre de vue les con-

ſidérations précédentes, il conviendra que cet ouvrage a dû me coûter beaucoup de travail; il excuſera les endroits foibles qui pourront s'y trouver. Heureux ſi je n'ai pas perdu tout-à-fait les ſoins que je me ſuis donnés pour lui plaire!



PSICHÉ,

POËME

EN DIX CHANTS.

CHANT PREMIER.

L'ENFANT cruel (1) qui tourmente nos ames,
N'eſt pas exempt des maux qu'il fait ſouffrir.
Même on a vu ſes redoutables flammes,
Ses traits puiſſans aider à le punir.
Il eſt aveugle, & peut avec ſes armes,
Lorſqu'il médite un dangereux deſſein,
En ſe bleſſant venger le genre humain.
Pſiché lui plût, Pſiché de qui les charmes
Furent pour elle une ſource de larmes.
Ainſi ſouvent le Ciel fait à nos cœurs
Payer bien cher les dons de la Nature.
De cette Belle écoutez l'aventure :
Je vais chanter ſa gloire & ſes malheurs.

Il fut un Roi parmi ceux de la Gréce,
Qui de l'Hymen éprouvoit les douceurs:
L'Hymen pour lui prodigue de faveurs,
Avoit trois fois couronné fa tendreffe;
Ce Roi comptoit trois Graces dans fa Cour.
A l'âge où luit l'aurore de l'Amour,
A tous les cœurs elles donnoient des chaînes.
Sur le bruit feul de leur rare beauté,
Peuples voifins les vouloient tous pour Reines;
Leur cœur étoit par vingt Rois difputé.
Rien fous les cieux n'égaloit ces mortelles:
Mais fi Pâris eût été Juge entre elles,
A la plus jeune il eut donné le prix.
Figurez-vous les rofes & les lys
De plaire aux yeux fe difputant la gloire;
Figurez-vous le corail & l'ivoire
Brillant enfemble à vos yeux éblouis:
Ce n'eft encor qu'une image infidèlle
Du jeune objet qu'eût préféré Pâris.
Pfiché, (c'étoit le nom de cette Belle,)
A Vénus même enlevoit tous les cœurs.
Vénus voyoit tous fes adorateurs
Se profterner aux pieds de cette idole:
Femme & Déeffe, il faut qu'à fes fureurs
Sa jaloufie au même inftant l'immole.

Vénus prenant l'Amour fur fes genoux:
(2) Mon fils, dit-elle en le baignant de larmes,
Contre Pfiché feconde mon courroux.
Vois fes appas, & conçois mes allarmes:
Vois fi mon cœur en doit être jaloux!
Cette Pfiché, rivale de ta mère,
Fera bientôt déferter nos autels.

Bientôt, mon fils, tu verras les mortels
L'honorer seule à Paphos, à Cithère.
Tu la verras, fière de ses attraits,
Sans attester ton pouvoir redoutable,
Sans implorer le secours de tes traits,
De ces mortels domptant le plus aimable,
S'unir à lui par des liens heureux.
Il en naîtra quelque enfant dangereux....
O mon cher fils, épargne-moi le reste :
Je vois ce fruit d'une union funeste,
Jeune insolent, à toi-même fatal,
Lancer tes traits & marcher ton égal.
Préviens ta honte, & sers ma jalousie.
De ma rivale empoisonne la vie:
Qu'un étranger, le rebut des humains,
A la perfide engage ses destins ;
Qu'après l'hymen il nous la sacrifie;
Qu'il la conduise en des deserts affreux ;
Qu'elle y périsse, & nous venge tous deux.

L'Amour malin promit tout à sa mère.
Déja plus fière elle applaudit aux maux
Qui vont dans peu signaler sa colère.
Neptune (3) ordonne aux habitans des eaux
De la conduire en triomphe à Cythère.
Un char brillant, porté par des Tritons,
Sortit des flots & reçut la Déesse.
Sa conque en main, frappant l'air de ses sons,
Glaucus au loin répandoit l'allégresse.
Des Ris, des Jeux, les folâtres essains
Se balançoient sur les plaines humides.
Autour du char dansoient les Néréïdes :
Cent raretés que déployoient leurs mains,

Tréſors de l'onde, ornemens des rivages,
A la Déeſſe en tribut ſont offerts.
Telle on la vit, ſortant du ſein des mers,
Dès ſa naiſſance enlever mille hommages.
Les vents fougueux, ſuſpendus dans les airs,
N'oſoient troubler les concerts des Sirênes.
Zéphire ſeul éveilloit les Échos.
Du Dieu léger les humides Haleines
Rafraîchiſſoient la Reine de Paphos :
Près de Vénus Zéphire oublioit Flore.
Tout, juſqu'aux eaux, paroiſſoit enchanté :
Un flot mouroit, un autre alloit éclore,
Pour expirer aux pieds de la Beauté.

Des nuits deux fois la Courrière inégale
Dans le ſilence ayant rempli ſon cours,
Vénus apprend que ſa jeune rivale
Voyoit ſans fruit s'écouler ſes beaux jours;
Et que, tandis qu'un hymen favorable
A couronné les deſirs de ſes ſœurs,
Pſiché plus jeune, & cent fois plus aimable,
Avoit perdu l'art d'enchaîner les cœurs.
Un tel malheur ſembloit inconcevable.
Soit que ce fût vengeance de l'Amour;
Soit que des vœux offerts à cette Belle
Le Ciel jaloux s'offensât à ſon tour,
De mille amans qu'elle eut juſqu'à ce jour,
Pas un, dit-on, n'étoit reſté fidèle.
On l'admiroit, on l'eſtimoit encor;
Mais plus d'amour. Quand ce ſentiment ceſſe,
Vaine beauté, tu n'es plus un tréſor.
Ce changement dont s'étonnoit la Gréce,
De quelque effroi rempliſſoit les eſprits.

Vénus alors déclare que ſon fils
Contre Pſiché s'eſt armé par ſon ordre;
Que la perfide ayant mis le déſordre
Dans tous les lieux ſoumis à ſon pouvoir,
De la fléchir doit perdre tout eſpoir;
Que ſes parens, pour expier ſon crime,
Voudroient en vain ſe ſacrifier tous;
Que Pſiché ſeule en s'offrant pour victime,
En périſſant, peut calmer ſon courroux.

A ce récit Pſiché fut conſternée:
Dieu des amans, de quoi vous plaignez-vous,
S'écria-t-elle? Et quelle deſtinée,
Par un injuſte & déplorable choix,
Lorſque mes ſœurs ont épouſé des Rois,
M'arrache ſeule au joug de l'Hymenée?
Cette beauté que les Dieux m'ont donnée,
N'eſt plus pour moi qu'un préſent odieux.
Ah! cachons-nous, fuyons, fuyons des lieux
Où mes amans m'ont tous abandonnée,
Où tout réſiſte au pouvoir de mes yeux.

Tandis qu'en proie à ſa douleur extrême,
De mille ennuis ſon cœur eſt tourmenté,
Par ſes parens l'Oracle conſulté,
Dicta des Dieux la volonté ſuprême:
» Il eſt un Monſtre (4), ennemi des mortels,
» Qui ſe repaît de ſanglots & de larmes,
» Qui, pour trahir, pour ſemer les allarmes
» Sut inventer mille moyens cruels:
» Le feu, le fer, le poiſon ſont ſes armes.
» Dans l'univers on lui voit tout oſer.
» Sur un rocher que l'horreur environne,

» Ce Monſtre attend Pſiché pour l'épouſer.
» A ſes deſirs il faut qu'on l'abandonne.
» Les cris, les pleurs, l'appareil du trépas,
» Au pied du roc doivent ſuivre ſes pas:
» Ainſi des Dieux la volonté l'ordonne.

O déſeſpoir! ô douloureux momens!
D'un Monſtre affreux Pſiché ſeroit la proie,
Pſiché ſi belle, à peine en ſon printems!
Non, non, le Ciel ne peut voir avec joie
Sacrifier tant d'innocens appas.
Il parle en vain; nous n'obéirons pas.
Si cet arrêt n'offenſoit ſa juſtice,
En le dictant, il eût déſigné mieux
Le lieu marqué pour un tel ſacrifice.
Où le trouver ce rocher odieux,
Qu'avec horreur l'aſtre du jour éclaire?
En quels climats abandonnés des Dieux,
Faut-il chercher le Monſtre ſanguinaire?
N'en doutons point; le Ciel nous l'a caché
Pour nous forcer de trahir ſa colère.
Ainſi, dit-on, les parens de Pſiché
Aux loix du Sort cherchoient à la ſouſtraire.
Pſiché plaignoit d'inutiles bontés:
Ceſſez, ceſſez de défendre ma vie
Contre les Dieux juſtement irrités,
Leur diſoit-elle; & craignez l'ennemie
Qui me punit d'avoir quelque beauté.
Rivale, hélas! d'une Divinité,
Sans murmurer, j'expierai cette offenſe.
Je vous plains ſeuls, les Dieux m'en ſont témoins.
Je ne regrette aujourd'hui que les ſoins
Qu'à votre amour a coûté mon enfance.

Toujours

Toujours préſente, & toujours dans les pleurs,
J'euſſe troublé votre heureuſe vieilleſſe :
Oubliez-moi ; prodiguez à mes ſœurs
Ces doux tranſports, ces fruits de la tendreſſe,
Qui pouvoient ſeuls adoucir mes malheurs.

Son père, atteint d'une douleur mortelle,
Le cœur ſerré, les yeux fixés ſur elle,
Pour lui parler faiſoit de vains efforts.
Mais peignez-vous les violens tranſports,
Les cris affreux d'une mère éperdue ;
Tantôt ſerrant ſa fille ſur ſon ſein ;
Tantôt tremblante & détournant la vue,
En maudiſſant la rigueur du Deſtin :
Viens, viens, Vénus, Divinité barbare,
Viens, ſi tu peux, l'arracher de mes bras.
Chère Pſiché ; non, tu ne mourras pas !
Non, ou du moins avant qu'on nous ſépare,
Il me faudra livrer bien des combats.

Et cependant un Pontife implacable
Leur répétoit la réponſe des Dieux :
Quel faux eſpoir vient aveugler vos yeux ;
Leur diſoit-il ! l'ordre eſt irrévocable :
Le Monſtre attend. Partez : pourquoi tâcher
D'interpréter en un ſens favorable
Ce que les Dieux ont voulu vous cacher ?
Un char ſans Guide, où ſera la coupable,
La conduira juſqu'au fatal rocher :
Obéiſſez ; les Dieux feront le reſte.

On ſouſcrivit à cet arrêt funeſte.
Pour le départ un char d'ébene eſt prêt :

Là de Vénus la rivale paroît,
Une urne en main, & de deuil entourée.
Ses yeux, ses traits en étoient plus touchans.
A côté d'elle est sa mère éplorée,
Remplissant l'air de ses gémissemens.
Son père suit les yeux noyés de larmes.
De sombres voix, de lugubres flambeaux
Portent au loin l'horreur & les allarmes.
Un Dieu caché conduisoit les chevaux;
Le peuple en foule accourt à ce spectacle,
Et de Psiché plaint les malheureux jours.

Déja Phébus avoit triplé son cours;
On commençoit à douter de l'Oracle:
Quand tout-à-coup par un charme secret,
Au pied du mont les coursiers s'arrêtèrent.
Soudain les cris, les pleurs recommencèrent:
L'ordre des Dieux déja s'accomplissoit.
Psiché descend du char avec sa mère.
La troupe monte, & passe une forêt
Qui les conduit en un lieu solitaire,
Repaire affreux de monstres, de dragons,
Où la Nature est sauvage, impuissante,
Où le Soleil jette en vain ses rayons.
De quelques rocs la cime menaçante
Prête à crouler, fait fuir les plus hardis.
Ici l'on voit des cavernes profondes,
Et dans leur sein des torrens engloutis.
Là, des dragons les haleines immondes
Ont séché l'herbe, ont empesté les airs.
Hélas! Psiché dans ces affreux deserts
Devoit rester sans suite, sans compagne.
Sur le sommet de l'horrible montagne,

S'élève au ciel un énorme rocher,
Qu'en son circuit défend un précipice.
Aucuns mortels n'en pouvoient approcher:
C'étoit le lieu marqué pour son supplice.
Sa mère alors (5) ne se possédant plus,
Reproche aux Dieux leur cruauté barbare,
Entre en fureur contre eux, contre Vénus,
Court à Psiché, l'embrasse, s'en sépare,
Ferme les yeux, sent trembler ses genoux;
Pâlit, & tombe aux pieds de son époux.
Tous deux sans voix, & respirant à peine,
Sont arrachés de ces funestes lieux.
Las d'éclairer ce spectacle odieux,
L'astre du jour fuit vers l'humide plaine,
S'y précipite, & passant sous les eaux,
Porte ses feux en des climats nouveaux.
Que deviendra Psiché dans son absence!
L'horreur s'accroît en ces sombres deserts:
La nuit arrive; & déja le silence
A répandu l'effroi dans l'univers.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

PSICHÉ, livrée aux plus mortelles craintes,
A chaque inſtant s'attendoit à périr.
Pſiché n'oſoit faire éclater ſes plaintes;
L'ombre, le vent, tout la faiſoit frémir:
La peur, hélas! avoit tari ſes larmes.
Mais qui pourroit exprimer ſes allarmes,
Ses cris perçans, quand un bras inconnu
Vint l'enlever au milieu des ténèbres!
Mille démons, mille images funèbres
S'offrent en foule à ſon cœur éperdu.

Belle Pſiché, lui dit une voix tendre,
Je ſers l'époux qui vous eſt deſtiné.
A ſes deſirs hâtez-vous de vous rendre;
Venez trouver cet époux fortuné,
Brûlant d'ardeur, impatient d'attendre.
C'étoit d'un Dieu le langage flatteur;
C'étoit la voix de l'amoureux Zéphire.
Pſiché l'entend, ſe raſſure, & ſoupire:
Un doux eſpoir a paſſé dans ſon cœur.

De ſon époux le miniſtre fidèle
Au haut du roc la tranſporte à l'inſtant.
Lorſqu'à travers le ſubtil élément
Il eut guidé quelque tems cette Belle,
Pſiché ſe trouve en un palais brillant.
Loin les travaux de la race mortelle!

La main d'un Dieu décora ce séjour.
Tels que les feux de la voûte azurée,
Mille flambeaux y remplaçoient le jour.
De vingt Beautés une Nymphe entourée,
Rendant hommage à ses jeunes attraits,
Reçut Psiché dans ce riche palais.
On lui cacha l'auteur de ces merveilles;
On lui parla d'un ton mystérieux :
Et cependant en parcourant ces lieux,
Tout enchantoit ses yeux & ses oreilles.
Le marbre & l'or y brilloient à la fois.
Mille instrumens, mille invisibles voix
Chantoient Psiché, ses graces, sa jeunesse.
Dans un sallon de glaces entouré
Pour cette Belle un bain est préparé.
A l'y servir chaque Nymphe s'empresse.
Psiché timide éprouve en ce moment
De la pudeur les premières allarmes;
Psiché d'abord résiste, & puis se rend,
Et puis leur laisse admirer tous ses charmes.
Fière Vénus, viens voir sortir du bain,
Viens voir parer ta charmante rivale!
D'or & de soie une divine main
Avoit brodé sa robe nuptiale.
Ses cheveux blonds descendoient sur son sein,
Rangés sans art, bouclés par la nature.
Les diamans, les perles, les rubis
Étoient mêlés aux fleurs de sa coëffure.
Psiché sentoit, sous ces riches habits,
Des mouvemens qui la rendoient plus belle.
A chaque pas sa surprise est nouvelle.
On la conduit en un sallon voisin :
Là, Psiché trouve une table servie,

Où l'or étoit caché ſous l'ambroiſie,
Où de nectar le cryſtal étoit plein.
Pſiché, dit-on, mangea peu; quand ſoudain
Une voix douce, agréable & légère
Vint l'égayer au milieu du repas,
Chanta l'Amour, célébra ſes appas.
Cet air ſur-tout (1) à Pſiché parut plaire,
Quoiqu'il accrût ſon timide embarras.

» Du Dieu charmant à qui tout ſacrifie,
» Dans vos beaux jours éprouvez les douceurs.
» C'eſt au printems qu'on voit naître les fleurs;
» Et les plaiſirs ſont les fleurs de la vie.
» Jeune Pſiché, formez de tendres vœux:
» Aimez, aimez: l'Amour ſeul rend heureux.

» Sur votre cœur cédez-lui la victoire.
» Les plus beaux lieux languiſſent ſans l'Amour;
» Jupiter même, au céleſte ſéjour,
» S'il n'aimoit pas, s'ennuieroit de ſa gloire.
» Belle Pſiché, formez de tendres vœux:
» Aimez, aimez: l'Amour ſeul rend heureux.

Déja Morphée avoit ſur la Nature
Preſſé le ſuc des pavots enchanteurs.
Pour ſe livrer à ſa douce impoſture,
Et de la veille oublier les malheurs;
Pour ſavourer d'autres plaiſirs encore,
Dans un réduit que le Soleil ignore,
Pſiché fut miſe en un ſuperbe lit.
Au même inſtant, cette Beauté ſentit
Je ne ſai quoi d'inquiet & de tendre;
Elle éprouva certaine émotion,

Certains desirs que je ne saurois rendre:
Au même instant, dans son opinion
Le Monstre a pris la forme la plus belle.
Cet époux vient, & dans l'obscurité,
Avec transport se place à côté d'elle.
Psiché d'abord le crut fort irrité,
Et repoussa vivement sa colère;
Puis, je ne sais par quel heureux mystère,
La Belle enfin ne lui résistant plus,
Dans cet époux approuva la manière
Dont se vengeoit & l'Amour & Vénus.
J'ai triomphé de vos premiers refus;
Soyez encor sensible à ma prière,
Belle Psiché: vous ne me verrez pas;
Avant l'Aurore il faut que je vous laisse.
Je reviendrai tous les soirs dans vos bras;
Vous jouïrez de toute ma tendresse:
Mais gardez-vous de jamais oublier
Qu'il ne faut point que Psiché me connoisse;
Votre bonheur en dépend tout entier.
Il dit, & part dès que le jour commence.
Psiché s'étonne, & dans cette défense
Croit voir déja l'Oracle s'accomplir:
Qui peut forcer mon époux à me fuir
Quand le Soleil vient peindre la Nature?
Pourquoi craint-il de paroître à mes yeux?
N'en doutons pas, c'est un Monstre odieux!
Qu'osé-je dire? ah! je lui fais injure.
Tout me le peint sous un air ravissant:
Sa voix est douce & n'a rien de sauvage;
Si de mes mains j'en crois le témoignage,
Il n'est mortel au monde si charmant.
Alors Psiché rappelle à sa mémoire

Mille autres dons, plus précieux, plus beaux
Puis cette Belle, oubliant tous ses maux,
Ne songe plus qu'à l'éclat de sa gloire:
Tout secondoit ses vœux dans ce Palais;
Des Déités qu'effaçoient ses attraits,
Pour l'y servir suivoient par-tout ses traces;
C'étoit Vénus qu'accompagnoient les Graces,
De ce séjour les plaisirs enchanteurs,
De cette nuit les charmantes douceurs
Lui paroissoient l'ouvrage d'une Fée.
Psiché rêvant à tant d'objets flatteurs,
Se laisse aller dans les bras de Morphée.
Un songe alors lui fait voir son époux,
Jeune, bien fait, beau comme l'Amour même,
Plein de desirs, amant tendre & jaloux,
Soudain Psiché, dans son ardeur extrême,
Pour l'embrasser fait de tendres efforts.
Mais le sommeil cédant à ses transports,
Son bonheur fuit, les regrets succédèrent.

Déja l'Aurore a fait place au Soleil.
Près de Psiché les Nymphes arrivèrent:
Certain désordre & son tein plus vermeil,
A son lever les ayant fait sourire,
Elle rougit. Vingt habits précieux
Lui sont offerts: la Belle les admire;
Mais sûre alors du pouvoir de ses yeux
Que cette nuit vient d'embellir encore,
Sur le plus simple elle fixa son choix.
Heureuse nuit, qui soumet à tes loix
Ces lieux charmans; ces lieux où l'on t'adore,
Belle Psiché (2)! Tu brûles du desir
De contempler tout ce que la Nature

Et l'Art jaloux à l'envi vont t'offrir !
De ce Palais la noble Architecture
Ravit ses sens, enchante ses regards.
Mille Beautés qu'anime la Sculpture,
Viennent frapper ses yeux de toutes parts.
Tout ce qui fut, tout ce qui devoit être
En ce séjour étoit représenté.
Dans chaque objet avec art imité,
La main d'un Dieu se faisoit reconnoître.
Sur le portique, en un balustre d'or,
Elle exprima dans deux bustes d'albâtre
Les traits d'Hélène & ceux de Cléopâtre.
Plus haut, parmi d'autres Beautés encor,
Psiché flattée admire sa statue.
Le marbre & l'or, la laine & les pinceaux
Offrent par-tout son image à sa vue.
Ici, les Jeux dans de rians tableaux,
Sément des fleurs, folâtrent autour d'elle.
Là, les Amours couronnent cette Belle.
Un peu plus loin, le Zéphire amoureux,
Prenant Psiché pour la rose nouvelle,
Baise son sein, carresse ses cheveux.
Dans le tissu d'un magnifique ouvrage,
Qui d'une alcove embrasse le contour,
Minerve ailleurs a brodé son image.
Psiché sur-tout (3) admire en ce séjour
Une superbe & vaste galerie,
Où l'on voyoit en l'honneur de l'Amour
Briller encor l'art de la broderie :
Là, Cupidon débrouillant le cahos,
Autour du feu faisoit tourner la terre,
Semoit les vents, domtoit l'orgueil des flots.
Ailleurs, aux pieds de l'enfant de Cythère

Le fils d'Alcmène oublioit ses travaux.
Ici, Jupin lui remet son tonnerre,
Mars sa cuirasse, Atropos ses ciseaux.
Mais à son tour à Cupidon lui-même
Une mortelle avoit donné des loix.
A ses genoux, sans fléches, sans carquois,
Il l'assuroit de son ardeur extrême.
Cette Beauté dans un tendre embarras,
N'osoit le voir, & détournant la tête,
Au spectateur déroboit ses appas.
Sur ce tableau l'œil de Psiché s'arrête:
Certain penchant qu'elle ne comprend pas,
Certain plaisir sans cesse l'y ramène.
La Belle enfin s'en sépare avec peine.
D'autres objets bientôt charment ses sens.
Soutiens ma voix, Muse (4); je vais décrire
Des lieux où règne un éternel printems.
Flore y fixa le volage Zéphire;
Flore embellit ces lieux de ses présens.
Jardins charmans où le sort de la rose
Est de briller sans jamais se flétrir!
Où le gazon qu'une onde pure arrose,
A chaque pas offre un trône au plaisir!
A longs replis, dans des canaux pressée,
L'onde rendue au centre d'un bassin,
Est avec bruit jusqu'au Ciel élancée;
L'air agité la chasse de son sein,
Et la renvoie en perles, en rosée.
Par gros bouillons l'onde ailleurs divisée,
Écume & tombe à flots précipités:
L'Écho répond au bruit de ses cascades.
Des Dieux marins par le bronze imités,
Fleuves, Tritons, Sirênes & Naïades,

La font jaillir ici de tous côtés.
Là, par degrés l'eau s'étend, se déploie,
Et va se perdre en un brillant canal:
Un roc l'attend, qui, brisant son cryſtal,
Avec fracas auſſi-tôt la renvoie.

Pſiché jamais n'a rien vu de ſi beau.
L'art dans ces lieux ſurpaſſoit la Nature.
Pſiché tantôt contemple la verdure,
Tantôt les fleurs, plaiſir toujours nouveau.
Mais ſur ſes traits, qu'anima le ciſeau,
Portant encore un regard plus avide,
La Belle, au fond d'un ſuperbe berceau,
Admire un groupe où l'on voyoit Armide
Qui lui cédoit le prix de la beauté.
Ainſi par-tout ce ſéjour enchanté
A ſes beaux yeux préſentoit ſon image:
De leur pouvoir glorieux témoignage;
Plaiſir ſecret dont ſon cœur eſt flatté.
Qu'eût dit Vénus en voyant cette Belle,
De ce Palais jeune Divinité,
Braver ſa haine, & l'emportant ſur elle,
De ſes appas jouir en liberté!
Tant de bonheur doit un jour diſparoître.
Au fond d'un bois qui bornoit ces jardins,
Pſiché timide, & qui craignoit peut-être
D'y rencontrer des Faunes, des Sylvains,
(D'un jeune cœur ordinaires allarmes,)
N'avoit encore oſé porter ſes pas:
Vaine frayeur, & qui ne dura pas.
D'un clair ruiſſeau qui répétoit ſes charmes,
La Belle un ſoir voulut ſuivre le cours;
Ses flots groſſis après mille détours,

En un baſſin creuſé par la Nature
Dans une grotte où régnoient les Zéphirs,
Alloient ſe perdre avec un doux murmure.
Pſiché ſentit quelques ſecrets deſirs
De viſiter cet aſyle champêtre.
Mais s'égarant dans ſon obſcurité,
Des mouvemens dont ſon cœur n'eſt plus maître,
A chaque pas troublent cette Beauté.
Enfin perdant un reſte de clarté
Pſiché ſoudain vit le jour diſparoître.

Fin du ſecond Chant.

CHANT TROISIEME.

L'OMBRE s'accroît; Psiché reste en suspens.
Ses yeux à peine ont vu fuir la lumière,
Que la terreur s'empare de ses sens.
Mais aussi-tôt une voix familière
Se fait entendre, & calme ses esprits:
Jeune Psiché, votre époux est surpris
De ne devoir qu'à la beauté de l'onde
Le charme heureux qui guide ici vos pas.
Vous redoutez cette grotte profonde :
L'amour sans doute a pour vous peu d'appas;
Les vrais amans cherchent la solitude.
Si vous aviez pour le plus tendre époux
Cet amour pur, ce sentiment jaloux,
Vous vous feriez une douce habitude
De l'enchaîner sans cesse auprès de vous.
Hé quoi, répond aussi-tôt cette Belle,
Vous m'accablez de si tristes refus !
Vous m'imposez une loi si cruelle! . . . .
Comment aimer des charmes inconnus?
Belle Psiché, peignez-vous-en l'image,
Avouez-moi ma honte ou mon bonheur.
Que mon portrait, Psiché, soit votre ouvrage:
Il m'apprendra ce que sent votre cœur.
Ah! cher époux, je vous crois jeune, aimable
Vif, & joignant à l'air le plus flatteur
Je ne sais quoi qui vous rend redoutable,
Un minois fin, des yeux remplis d'ardeur:

Tel on nous peint le fils de la Déeſſe
Dont je devois éprouver la rigueur.
Ce ſouvenir vient m'affliger ſans ceſſe;
Ce ſouvenir m'arrache à mon erreur.
Prenez pitié d'une amante éperdue!
Pourquoi, cruel, pourquoi tromper ma vue?
Telle eſt, Pſiché, la volonté des Dieux.
Je ne ſaurois me montrer à vos yeux;
Je ne ſaurois expliquer ce myſtère:
Contentez-vous de m'être toujours chère;
Et renfermez ce deſir curieux.
Ah! ceſſez donc d'exiger qu'on vous aime,
Répondit-elle avec vivacité.
Son cœur troublé condamne à l'inſtant même
Ce mot cruel par le dépit dicté.
Le tendre époux, que ce diſcours outrage,
Reſte long-tems ſans mouvement, ſans voix:
Mais un ſoupir enfin ſe fait paſſage;
Mille ſanglots éclatent à la fois.
Vous haïſſez celui qui vous adore;
Méritiez-vous un ſi parfait amant,
S'écria-t-il avec ſaiſiſſement!
Puis ſes ſanglots recommençant encore,
Il veut parler; il pleure amérement.
Pſiché vingt fois ſe réproche ſon crime;
Pour l'appaiſer Pſiché fait mille efforts:
Ah! ſi d'un monſtre elle étoit la victime,
Le vif éclat d'un dépit légitime
Produiroit-il chez lui ces doux tranſports?
Cette penſée accroît la violence
De ſon chagrin, de ſes juſtes remords.
Elle rompit à ſon tour le ſilence,
Et s'approchant de ſon fidéle époux,

Par un baiser désarma son courroux;
Pour voir ses traits ne lui fit plus d instance,
Et, quel qu'il fût, soit Dieu, Monstre, ou Démon,
Lui protesta la plus rare constance.
Foible serment! Ce doute est un poison
Dont chaque jour l'atteinte dangereuse
Rendra Psiché désormais malheureuse:
Pourquoi le Sort voudroit-il à ses yeux
Toujours cacher un époux aussi tendre?
Elle conçut l'espoir de le surprendre
En revenant souvent aux mêmes lieux:
Le Sort trompa ses desirs curieux.
Jamais l'époux ne se faisoit entendre
Que quand la nuit avoit voilé les cieux.
Il s'approchoit alors de cette Belle;
Il lui juroit une ardeur éternelle:
Mille baisers signaloient ses adieux.
Vaine tendresse: il est ignoré d'elle;
Mille baisers valent-ils un regard
Que lui ravit sa défense cruelle?
Un soir, assis près d'elle sur un char
Enveloppé de ténèbres épaisses,
Il lui faisoit les plus tendres caresses.
Le char rouloit sur un sable léger,
Près d'un ruisseau dont l'aimable murmure
Éveilloit seul les Échos du verger.
Psiché lui dit: L'éclat de la Nature,
Qu'a dissipé la nuit la plus obscure,
Avec le jour demain reparoîtra;
A son lever demain Psiché verra
Le Ciel briller d'une clarté plus pure:
Un autre espoir, grace à votre rigueur,
Est pour toujours interdit à son cœur.

Barbare époux, connoiſſez ma foibleſſe :
De tous les dons que votre main m'a faits,
Aucun, cruel, aucun ne m'intéreſſe,
Tant que mes yeux ignoreront vos traits.
Ils ſont charmans ſi j'en crois ma tendreſſe :
Ah! reprenez vos jardins, vos palais,
Et paroiſſez : montrez-moi cette bouche
Dont un ſourire enchanteroit mes ſens.
Laiſſez-moi voir ces beaux yeux que je touche,
Où je lirois vos deſirs, vos ſermens ;
Ces yeux . . . . . Hélas! votre fidelle épouſe
Leur a livré tous ces fragiles biens,
Tous ces appas dont Vénus eſt jalouſe :
Pourquoi ſont-ils plus heureux que les miens ?

Oui, j'ai ſur vous, Pſiché, cet avantage ;
La nuit ne peut me cacher vos appas ;
Mais croyez-moi, ne me l'enviez pas,
Reprit l'époux : il vous rendroit volage.
Quand on n'a plus de deſirs à former,
Quand on jouit d'un bonheur ſans mêlange,
Un jeune cœur ceſſe bientôt d'aimer.
Je crains, Pſiché, que le vôtre ne change,
Si je vous fais connoître votre époux.
Ah! laiſſez-lui le plaiſir rare, étrange,
Mais délicat, d'être embelli par vous.
Il vous adore, il eſt jeune & jaloux :
Vous vous formez la plus aimable image
Des traits cachés de ce tendre vainqueur ;
S'il ſe montroit, peut-être votre cœur
Y chercheroit vainement ſon ouvrage :
Non que je ſois . . . . L'époux n'acheva pas.
A ce diſcours cette Belle ſenſible,

Avec

Avec transport se jette dans ses bras:
Non, cher époux, non il n'est pas possible
Que j'imagine un portrait trop flatteur.
Ne craignez point de tromper mon attente;
Ne craignez point que votre jeune amante
Brûle jamais d'une inconstante ardeur.
L'époux garda quelque tems le silence.
Jeune Psiché, redoutez ma présence,
Dit-il ensuite, en élevant la voix.
Que je sois Dieu, Monstre, ou Démon, n'importe,
Je ne saurois agir suivant mon choix,
Et du Destin la puissance l'emporte.
Si, violant ses redoutables loix,
Je me rendois à votre ardeur extrême,
Sachez, hélas! que dès le moment même
Vous m'auriez vu pour la dernière fois;
Sachez qu'alors, cette Psiché que j'aime,
En butte aux traits du plus affreux courroux,
Redouteroit jusques à son époux.
Cette menace intimida la Belle;
Elle se tût afin de le calmer.
Mais qui pourroit cependant exprimer
L'impression qu'en secret fit sur elle
De son époux le refus obstiné?
Rien désormais ne charmera ses peines;
A mille ennuis son cœur est condamné:
Ses sœurs, hélas! ses sœurs ne sont que Reines;
Mais leur bonheur est plus pur que le sien.
Dans ce palais où règne la richesse,
On la révère, on la traite en Déesse:
Tant de trésors, tant d'honneurs ne sont rien:
Le seul aspect de ce que l'on adore
Pour un cœur tendre est le souverain bien.

Que dois-je, ô Ciel ! penser d'un tel lien,
Bizarre époux, s'il faut que je t'ignore ?
Ainsi Psiché rouloit dans son esprit
Mille soucis, mille importunes craintes :
Mais soit amour, soit frayeur ou dépit,
Dans ce moment elle retint ses plaintes.
Elle espéra pouvoir avec le tems
Rendre le Sort à ses vœux moins contraire.
Elle inventa des jeux pour se distraire ;
Contre son mal remèdes impuissans.
Toute sa Cour empressée à lui plaire,
La secondoit dans ses amusemens.
Tantôt, en corps les Nymphes partagées,
Armoient leurs mains de touffes de lilas,
Et devant elle avec ordre rangées,
Sur le gazon se livroient des combats :
Dès qu'un parti remportoit la victoire,
On s'assembloit sous un riant berceau ;
On y dressoit un trophée à sa gloire,
De ce que Flore offroit de plus nouveau ;
Et par des jeux, par des danses galantes,
Le front paré de roses & d'œillets,
L'essain joyeux des Nymphes triomphantes,
Jusqu'à la nuit célébroit ses succès.
Tantôt Psiché, de ses Nymphes suivie,
Dans un bosquet, sous de jeunes ormeaux,
Prêtoit l'oreille aux concerts des oiseaux ;
Concerts touchans, flatteuse mélodie,
Qu'accompagnoient les plaintes des Échos !
Chaque habitant du paisible bocage
Semble épuiser dans de charmans duos
Les doux accens de l'amoureux langage.
Tous ces amans jouissoient en repos

Des plaisirs purs d'une innocente vie.
A leur bonheur Psiché portoit envie :
Au prix des siens que leurs jours étoient beaux!
Ils s'attroupoient sur les mêmes rameaux ;
Ils signaloient sans honte leur tendresse :
Feu toujours vif, quoiqu'appaisé sans cesse.
Le jour propice à l'ardeur de leurs jeux,
En leur faveur perce à travers l'ombrage ;
Et pour eux seuls prodigue de ses feux,
Il les éclaire en dépit du feuillage.
Ici, des eaux les citoyens muets,
Pris à l'appât d'une amorce perfide,
Sont enlevés de leur retraite humide ;
Et chaque Nymphe en remplit ses filets.
Psiché les trouble aussi dans leur palais :
Puis, les rendant à l'élément liquide,
Psiché leur dit : Fuyez l'appât fatal ;
Éloignez-vous d'un dangereux rivage :
Rentrez au sein de ce brillant canal,
Et de vos jours faites un libre usage.
Hélas! livrée à d'éternels chagrins,
Je me reproche un instant d'esclavage
Que vous avez souffert entre mes mains!
Là, par les soins d'une troupe immortelle,
D'autres plaisirs attendent cette Belle :
Puissent ceux-ci dissiper ses ennuis!
Dans son palais, sous de riches lambris,
Est un théâtre où l'art divin des Fées
Dresse à l'Amour de glorieux trophées,
Fait voir ses traits tombant par-tout sans choix,
Peint jusqu'aux Dieux languissans sous ses loix.
Psiché séduite, & se flattant peut-être
Que son époux, touché de son tourment,

A la faveur de cet enchantement,
A ses regards s'alloit faire connoître,
Sur ce théâtre aimoit à voir paroître
Les Dieux épris pour de jeunes Beautés
De plus d'amour qu'eux-mêmes n'en font naître.
Du genre humain ces Maîtres redoutés,
Se déguisant sous cent formes nouvelles,
Fuyoient l'Olympe & ses Divinités,
Pour soupirer aux pieds de ces mortelles.
Dans un nuage environné de feux,
L'Amour porté sur de brillantes aîles,
Favorisoit leurs transports amoureux.
Ses traits hâtoient l'instant de la victoire :
Puis, aussi-tôt que triomphoient les Dieux,
Impatient de publier sa gloire,
L'Amour vainqueur planoit au haut des cieux.
Loin, loin ces jeux qu'inventa Melpomène,
Mêlange adroit de pitié, de terreur,
Où par l'effort d'un talent imposteur,
Un fait passé, reproduit sur la scène
Pour nous charmer afflige notre cœur!
Ceux-ci plus beaux, ont un Dieu pour auteur.
Ceux-ci tantôt retracent à la vue
Tous les excès de cette passion
Qui vend si cher à notre ame éperdue
Les doux plaisirs d'une tendre union ;
Des murs détruits, des villes embrasées,
Des Souverains chassés de leurs Palais,
De flots de sang des plaines arrosées :
De la beauté trop funestes effets !
Tantôt, ornant la scène de verdure,
D'ormes touffus & de myrtes fleuris,
De l'âge d'or ils offrent la peinture,

Age charmant ; printems de la Nature.
Chaque Berger, sur le gazon assis,
D'œillets choisis compose une guirlande,
Et dans son cœur destine cette offrande
A la Beauté dont il se sent épris.
Bientôt l'essain des Plaisirs & des Ris
Conduit vers eux leurs charmantes Bergères :
Puis, à leur gré ces amans assortis,
Formant alors mille danses légères,
Dans un bosquet propre aux tendres mystères,
De leur amour vont recevoir le prix.
Psiché confuse admiroit ce spectacle,
Sans concevoir quel invincible obstacle
De se cacher obligeoit son époux.
Vingt fois, jaloux de démentir l'Oracle,
Et se montrant sous les traits les plus doux,
La Belle crut le voir à ses genoux,
Qui lui juroit une ardeur éternelle,
Qui vouloit vivre à jamais auprès d'elle,
Dût-il du sort éprouver le courroux.
Songe perfide, illusion cruelle,
Qui de son cœur augmente encor les maux !
Souvent aux bois elle contoit ses peines.
Elle erroit seule au bord des clairs ruisseaux,
Et s'irritoit contre mille ombres vaines
Que répétoit le crystal de leurs eaux.
Sa tendre main sur l'écorce des chênes
Gravoit son nom, le nom seul de Psiché.
Heureuse, hélas ! si le Destin touché
Du desir vif que cette Belle endure,
A ce tourment bornoit son aventure !
Bientôt, bientôt d'un secret si caché
Elle voudra pénétrer le mystère.

Qui que tu sois, rare objet de ses vœux ;
Ne permets pas qu'une Beauté si chère
Suive jamais des conseils dangereux !

Fin du troisieme Chant.

CHANT QUATRIEME.

TROIS fois la Nuit avoit tendu ses voiles ;
Trois fois, montant sur la voûte des cieux,
Le Jour avoit remplacé les étoiles ;
Et de Psiché l'époux mystérieux,
Qui prévoyoit les maux qu'à cette Belle
Alloient coûter ses desirs curieux,
Appréhendoit de se rendre auprès d'elle.
La nuit venoit d'éteindre encor le jour,
Lorsque cédant aux charmes du retour,
Il rassura sa tendresse inquiéte.
Mais, pénétré d'une douleur secrete,
Il ne lui tint que de tristes discours.
Il paroissoit regreter ses caresses;
Il lui disoit : M'aimerez-vous toujours ?
N'aurez-vous point de coupables foiblesses?
Puis tout-à-coup, interrompant le cours
De ses sanglots, de ses plaintes amères,
Il s'appuya sur le sein de Psiché,
Et l'inonda de ces larmes si chères,
Gages certains d'un cœur vraiment touché.
Pour lui parler Psiché trop attendrie,
Gémit, soupire, & tremble pour sa vie;
Mêle ses pleurs aux pleurs de son amant,
Voudroit mourir, craint qu'il ne la prévienne,
Contre son sein le serre étroitement,
Porte en tremblant sa bouche sur la sienne,
Et près de lui tombe sans mouvement.

D'un si grand trouble à peine revenue :
Ingrat, dit-elle, apprenez-moi du moins
Quelle fureur, à mon ame inconnue,
Pour tourmenter une amante éperdue
A votre cœur inspire tant de soins ?
Vos yeux, vos yeux viennent d'être témoins
Du triste état où votre ardeur jalouse
Par ses soupçons a plongé votre épouse :
Quel témoignage, hélas ! plus éclatant,
Quelle autre preuve exigez-vous encore
De cet amour, de ce feu violent
Dont en secret la flamme me dévore !
Le Sort injuste, & qui ne hait que moi,
Entre nous deux mit trop de différence :
Trois jours entiers d'une coupable absence
Ne me font point soupçonner votre foi ;
Tandis que moi, moi qui suis la victime
De je ne sais quelle bizarre loi,
Moi qu'on ne peut accuser d'autre crime
Que d'aspirer ardemment à vous voir,
Et qui, s'il faut que j'en perde l'espoir,
Aimerois mieux cent fois cesser de vivre ;
Vous m'accusez . . . Gardez-vous de poursuivre,
Interrompit son époux irrité !
Jeune Psiché, c'est ce desir extrême
Dont mon amour craint la vivacité :
Un seul instant de curiosité
Me ravira pour jamais ce que j'aime.
Eh ! quoi ? (1) toujours cet arrêt révoltant,
Dit-elle alors d'une voix altérée !
Qu'avec le ciel la terre conjurée
Vienne en mes bras attaquer mon amant !
Qu'à leurs efforts l'enfer se réunisse ;

Je jure ici que de ces foibles bras
Le monde entier ne l'arracheroit pas;
Et le cruel, s'osant rendre complice
De la fureur d'un Destin menaçant,
A mon amour craint d'en jurer autant!
Ah! que nos cœurs ne se ressemblent guère!

Chère Psiché, quelle erreur vous séduit,
Reprit l'époux d'une voix moins sévère!
Le vain éclat d'une injuste colère
Ne peut changer le Sort qui nous poursuit:
Quand tous les Dieux ardens à vous défendre,
Viendroient s'unir à l'époux le plus tendre,
Pour vous soustraire à d'éternels décrets,
Le Sort tiendroit sa cruelle promesse:
Dès que vos yeux se seront satisfaits,
Vous perdrez tout, jusques à ma tendresse.
Ah! faudra-t-il qu'un instant de foiblesse
De votre époux vous ravisse le cœur!
Ce cœur, en proie aux plus mortelles craintes,
Laisse à regret échapper quelques plaintes
Dont l'amertume aigrit votre douleur:
Et que sera-ce, hélas! lorsque la haîne,
En d'autres feux changeant des feux si beaux;
De notre hymen viendra briser la chaîne,
Et dans mon sein plongera ses flambeaux!
Que deviendra l'épouse la plus chère,
Quand, malgré moi, victime du Destin,
Triste, éplorée, errante sur la terre,
Ses cris perdus m'appelleront en vain!
De tant de maux cette image effrayante
Remplit Psiché d'une secrete horreur.
Elle jura qu'une ardeur imprudente

Ne mettroit plus d'obſtacle à ſon bonheur;
Et que, pourvu qu'une flamme conſtante
Lui conſervât le cœur de ſon époux,
Ne pouvant trop payer un bien ſi doux,
A l'avenir elle vivroit contente.
De ce ſerment l'époux parut touché :
Fiez-vous-en, lui dit-il, à vos charmes;
Comptez ſur moi, jeune & belle Pſiché.
Mais il me reſte encor quelques allarmes:
On peut, hélas! par des conſeils trompeurs
Tenter un jour de hâter vos malheurs :
Si vôtre cœur s'alloit laiſſer ſéduire!
Ah! gardez-vous de jamais écouter
Ceux que le Sort armera pour vous nuire.
Tremblez, Pſiché! Déja, prêt à porter
De nouveaux coups à vos ſermens timides,
Il a conduit près d'ici deux perfides
Dont la douleur eſt un piége caché.
Au pied du mont ce couple ſe déſole:
Ce couple aux vents adreſſe la parole;
D'un ton plaintif il demande Pſiché.
Si juſqu'à vous leur voix ſe fait entendre,
Au nom des Dieux, ſoyez ſourde à leurs cris.
Secondez-moi, prenez ſoin de défendre
A leur abord ces aziles chéris.
Ces mots à peine ont frappé ſes eſprits,
Que, ſans vouloir s'expliquer davantage,
L'époux s'éloigne, & d'un deſir nouveau
Laiſſe à Pſiché le pénible fardeau.
C'en étoit trop: l'épouſe la plus ſage
Eût violé tôt ou tard un devoir
Qui de ſes ſens lui défendoit l'uſage.
Quelle rigueur! & comment concevoir

Le nouveau trouble où cet arrêt la plonge!
Qui sait, hélas! si le flatteur espoir
De voir les Dieux convaincus de mensonge,
N'amenoit pas vers elle ses parens?
Ah! falloit-il à leurs derniers momens,
Qu'avoient hâtés, sans doute, un vain Oracle,
Leur envier après tant de tourmens,
De son bonheur le consolant spectacle!
Si c'étoient eux, que craignoit son époux?
N'avoient-ils pas dès sa plus tendre enfance,
Fait à son cœur chérir l'obéissance?
De leur amour étoit-il donc jaloux?
Peut-être encor, l'amitié généreuse
Jusqu'en ces lieux avoit conduit ses sœurs,
Pour essayer de calmer ses douleurs,
Pour consoler Psiché trop malheureuse.
Qu'avec plaisir leurs regards satisfaits,
Cherchant leur sœur dans un antre sauvage,
Admireroient ce superbe Palais,
D'un sort brillant glorieux témoignage!
Combien la Cour qui lui rendoit hommage,
Combien sa voix qui commande aux Zéphirs,
Des Dieux jaloux confondant le Ministre,
Démentiroient un Oracle sinistre!
L'Hymen, sans doute, a comblé leurs desirs;
A leur départ de cet heureux azile,
Mille présens, dont ces réduits sont pleins,
Pour ses neveux enrichiroient leurs mains.
Ainsi Psiché, toujours plus indocile,
Fortifioit le dangereux poison
Dont ses desirs corrompoient sa raison.
Tantôt, croyant qu'un reste de tendresse
A quelques-uns de ses premiers amans,

Avoit pu faire abandonner la Gréce,
Pour fecourir fes attraits innocens:
Ton cœur craint-il qu'ils n'égarent mes fens?
A mon amour tu dois plus de juftice,
Charmant époux, difoit-elle tout bas;
Ah! laiffe-les porter ici leurs pas:
Je t'en ferai l'éclatant facrifice.
Raffure-toi: le plus honteux mépris,
S'ils effayoient de me rendre infidèlle,
De leurs efforts feroit le digne prix:
J'en fais ferment. A peine achevoit-elle,
Que le Zéphire, à qui l'époux troublé
N'avoit point dit de cacher ce myftère,
Vint foulager fon efprit accablé,
Lui vint offrir fon cruel miniftère.
Au pied du mont qui borne ce féjour,
Vos fœurs, dit-il, vous appellent fans ceffe.
Sa cime énorme afflige leur amour,
Et les dragons qui veillent à l'entour
Mettent le comble au chagrin qui les preffe:
Permettez-moi d'aller à leur fecours.
C'en eft affez, repartit cette Belle:
Si je le puis, j'aurai tantôt recours
Aux foins touchans que m'offre votre zèle.
Puis auffi-tôt, méditant un difcours
Sur la douleur de vivre en folitude,
Et de cacher l'éclat de fa grandeur,
Cette Beauté mit toute fon étude
Aux moyens sûrs de hâter fon malheur.
Elle faifit un inftant favorable,
Et de baifers accablant fon époux,
Lui remontra que le Sort le plus doux,
S'il n'étoit fu, devenoit déplorable;

Qu'on ne goûtoit un bonheur véritable,
Un bien parfait qu'en faiſant des jaloux;
Qu'il lui falloit des témoins de ſa gloire,
S'il prétendoit qu'elle dût en jouir;
Qu'il étoit dur pour elle de ſouffrir
Que le menſonge outrageât ſa mémoire,
Et que doutant du prix de ſa beauté
Aux yeux trompés de la poſtérité
L'hymen d'un Monſtre achevât ſon hiſtoire.
Vos intérêts plus encor que les miens,
Pourſuivit-elle, exigent que j'éclaire
Les yeux d'autrui ſur nos charmans liens:
Cachez la main qui me comble de biens;
Mais laiſſez-moi du moins me ſatisfaire,
Laiſſez mon cœur goûter un doux plaiſir
En publiant combien elle m'eſt chère.
Si de mes ſœurs la tendreſſe eſt ſincère,
Un ſi beau Sort, hélas! va les ravir.
Si dans leur ame il fait naître l'envie,
Son éclat même, aidant à les punir,
Humiliera leur fière jalouſie.
L'époux ſurpris (1), après quelques momens,
Lui dit: Hé bien! perdez-vous, j'y conſens;
Vous les verrez ces ſœurs que je redoute:
Mais ſi jamais leur préſence vous coûte
Un ſeul des maux prédits par votre époux,
Alors au moins n'en accuſez que vous.

Non, non, dit-elle, à ſon tour étonnée,
Puiſque contraire à mes moindres ardeurs,
A n'aimer rien vous m'avez condamnée,
Il faut vous plaire, il faut haïr mes ſœurs;
De vos chagrins victimes malheureuſes,

Il faut, cruel, pour un jaloux ſoupçon,
Laiſſer périr ces ſœurs ſi dangereuſes
Sur le rocher qui ferme ma priſon.

Vous les verrez, Pſiché, je le répéte:
Mais gardez-vous, reprit l'époux ému,
De vous fier à leur langue indiſcrette.
Elles pourront tenter votre vertu:
Vous êtes foible; & puiſque ma tendreſſe
Ne ſuffit pas pour remplir vos deſirs,
Mon cœur craint tout d'une telle foibleſſe.
Jeune Pſiché, cette crainte vous bleſſe:
J'aurois regret de gêner vos plaiſirs;
Voyez vos ſœurs; comblez-les de carreſſes;
Diſpoſez même à leur gré des richeſſes
Que pour vous ſeule enfermoit ce ſéjour:
Mais n'allez pas leur livrer votre amour.
Pſiché promit qu'à leur perfide adreſſe
Son cœur trahi ne ſe rendroit jamais.
Puiſſe le Ciel entendre ſa promeſſe,
Et révoquer de funeſtes décrets!

Fin du quatrieme Chant.

CHANT CINQUIEME.

Du Jour naissant déja les premiers traits
Ont de la Nuit percé les voiles sombres;
Déja l'époux, dans l'épaisseur des ombres,
S'est retiré du tranquille Palais;
Et le Zéphire, avant l'heure où l'Aurore
Par son éclat doit troubler les faveurs
Du doux sommeil que Psiché goûte encore,
En son salon a transporté ses sœurs.
Déja l'Envie à ces sœurs criminelles
Dicte en secret mille jaloux propos:
Psiché dormoit; & l'on n'osoit pour elles
Précipiter la fin de son repos!
D'un autre sang est-elle donc issue?
Ou craignoit-on d'altérer sa beauté?
A quels honneurs la voilà parvenue
Si quelque Dieu, de la Belle entêté,
En avoit fait une Divinité,
Il n'étoit pas étonnant que du trône
On respectât si peu la majesté:
De ce séjour la moindre rareté
Effaceroit la plus riche couronne.

Tandis qu'ainsi s'exhaloit leur orgueil,
A son lever par les Nymphes conduites,
Psiché leur fit le plus touchant accueil.
Ce couple ingrat, de larmes hypocrites,

De vœux forcés paya ses doux transports.
A la servir chaque Nymphe empressée,
De ses habits déployant les trésors,
Bientôt, bientôt dans leur ame blessée
A de l'Envie enfoncé tous les traits.
Enfin Psiché, plus fraîche que l'Aurore,
Brillant assez de ses propres attraits,
A leur dépit semble ajouter encore;
Psiché préfère aux plus riches habits,
Le lin, la gaze, & quelques fleurs nouvelles:
Psiché leur donne & perles & rubis,
Vains ornemens, plus utiles pour elles.
Jusqu'à ses dons, tout irrite leur cœur.
De ce Palais l'élégante splendeur,
Dans cent réduits pleins de magnificence,
A chaque pas offre à leurs yeux troublés
De raretés une telle abondance,
Que tous les goûts s'y trouvent rassemblés.
Les doux parfums de l'empire de Flore,
Unis à ceux que sous un ciel serein,
Dans l'Yémen le Soleil fait éclore,
De l'odorat, sur leur choix incertain,
Flattent ici le délicat organe.
Là, pour les bains, loin de tout œil profane,
Des vases d'or travaillés avec art,
Reçoivent l'eau d'une source argentine.
Ailleurs, orné par une main divine,
Sur un tapis de pourpre & de brocard,
S'élève un lit, trône de la mollesse,
Où le Sommeil du suc de ses pavots
Prépare un baume aux amoureux travaux.
Une toilette, où la délicatesse,
Où le goût règne avec la propreté,

Paroît

Paroît auſſi ce ſéjour enchanté.
Loin (1), loin ces fards que l'humaine foibleſſe
Oppoſe au Tems, ce tyran redouté;
Secrets honteux, dont le rare avantage
Eſt de vieillir à la fois la Beauté,
Et de maſquer les rides du vieil âge.
A de tels ſoins Pſiché n'a point recours;
Belle ſans art, Pſiché n'a point l'adreſſe
D'enſevelir la fleur de la jeuneſſe
Sous l'appareil de mille vains atours.
Sa beauté ſeule avoit d'une Déeſſe
Contre ſes yeux allumé les tranſports:
Elle effaçoit tant de brillans tréſors.
Mais par l'éclat d'une telle richeſſe,
L'époux trompant l'attente de ſes ſœurs,
A leurs regards ſignaloit ſa tendreſſe.
Mille ſerpens déja rongeoient leurs cœurs;
Lorſque Pſiché, qui de leur jalouſie
Ne ſoupçonnoit que les moindres chagrins,
De ſon Palais paſſant dans ſes jardins,
Par les Zéphirs auſſi-tôt accueillie,
Leur dit d'aller, dans les boſquets voiſins,
Dire aux oiſeaux que ſous le vert feuillage
Ses ſœurs vouloient entendre leurs concerts;
Leur ordonna de parfumer les airs,
Et d'augmenter la fraîcheur de l'ombrage.
Nouveau tourment pour ce couple envieux:
Quoi! diſoit-il, elle commande aux Dieux!
Tout eſt ſoumis à ſa vaſte puiſſance!
Pour quelqu'éclat dont brille ſon enfance,
Falloit-il donc qu'un Sort injurieux
Entre elle & nous mit tant de différence!

Et cependant un repas somptueux
A leur retour vint encor les surprendre:
De mille voix les chants mélodieux
Dans le salon soudain se font entendre.
Leur cœur jaloux ne se possédant plus,
Soupire au nom que chaque voix répéte:
Leur jeune Sœur comparée à Vénus,
Accroît l'excès de leur douleur secrette.
Psiché, trop vaine, & pour lors indiscrette,
Sur son théâtre exigea qu'à leurs yeux
De son hymen on retraçât l'histoire;
Desir frivole & qui ternit sa gloire.
De son époux le couple curieux
Dans ce spectacle en vain cherchant l'image,
Se défia de ses traits, de son âge,
Crut que c'étoit quelque Roi dont les ans
Avoient éteint la premiere tendresse,
Et qui tâchoit, par de riches présens,
De réparer les torts de la vieillesse.
Psiché pourtant leur peignoit cet époux
Beau comme Mars, mais le regard plus doux,
Mais moins âgé que la plus jeune d'elles,
Vif, & brûlant d'ardeurs toujours nouvelles,
Amant sensible & même un peu jaloux.
Elle ajoutoit qu'à l'Oracle funeste,
Dont la menace effraya ses parens,
Elles devoient, sans pénétrer le reste,
Se bien garder de donner un vrai sens;
Qu'elles pourroient, dans un second voyage,
Sur son époux en savoir davantage;
Qu'avec regret éloigné de ses yeux,
Quoique Psiché lui fût toujours présente,
Pour quelque tems une affaire importante

Le retenoit alors en d'autres lieux.

Ce faux récit au cœur de ses aînées
A chaque mot portoit un coup mortel.
Chère Psiché, puissent tes Destinées
Te dérober à leur dépit cruel!
Dès ce moment (2), l'Envie au tein livide,
A leurs fureurs laissant un libre cours,
Vint inspirer à ce couple perfide
L'affreux projet de troubler ses amours.
En leur parlant, Psiché, d'un air timide
De l'artifice employant les détours,
Jeune & naïve, avoit dans son discours
Fait entrevoir je ne sais quel mystère,
Qui, confondant leur jalouse raison,
Contre ses feux irritoit leur colère.
Un cœur perfide & que l'Envie éclaire,
Met à profit le plus léger soupçon.
Le Ciel trompé dans sa haine implacable,
Et de mensonge un Prêtre convaincu;
Au lieu d'un Monstre, un Monarque absolu,
Un jeune époux aussi tendre qu'aimable;
Un antre affreux en Palais transformé,
Tant d'autres traits d'un courroux inutile,
Courroux éteint aussi-tôt qu'allumé,
Sur son bonheur rendoient leur sœur tranquille
Mais cet époux, épris de sa beauté,
Pouvoit un jour devenir infidèle.
Et qui savoit si, déja dégoûté
Des premiers feux qu'il ressentit pour elle,
Il n'étoit pas allé loin de ces lieux
Offrir son cœur à quelqu'autre mortelle?
Il en étoit mille de qui les yeux

Méritoient mieux ce glorieux hommage.
Cette Psiché, fière de ses attraits,
Et comptant trop sur ce frêle avantage,
D'un destin sûr croyant jouir en paix,
Brûloit peut-être alors pour un volage.
Peut-être aussi, malgré tant de bienfaits,
Qui le devoient rendre cher à jamais;
Malgré l'ardeur & si vive & si pure,
Qu'en ses discours montroit cette Beauté:
Quelque moyen de la rendre parjure
Avec succès pourroit être tenté.

Telles étoient les cruelles vengeances
Que méditoient ces criminelles sœurs;
Mais, déguisant leurs barbares fureurs,
De l'amitié les vives apparences
Sembloient répondre à Psiché de leurs cœurs.
Pour assurer leur projet détestable,
Elles feignoient de plaindre son amour,
Sitôt privé d'un époux adorable;
Exagérant l'allarme insupportable
Qu'elle essuieroit jusques à son retour.
Non qu'il fallût soupçonner sa tendresse:
Ses feux étoient trop justes, trop ardens,
Pour redouter en lui quelque foiblesse:
Et quand d'ailleurs des objets moins charmans
Pourroient enfin séduire sa jeunesse,
Quand l'inconstance entraîneroit ses sens,
Égarement pardonnable à cet âge,
Psiché bientôt trouveroit mille amans
Qui la sauroient venger d'un tel outrage.
La Gréce avoit des Monarques puissans,
De jeunes Rois, tous pleins de sa mémoire,

Dont la conquête, éternisant sa gloire;
Seroit facile à des yeux si touchans.

Frivoles soins! Psiché libre de crainte
Sur son époux, sur sa constante ardeur;
S'applaudissant du succès de sa feinte,
Sans s'émouvoir jouit de leur erreur.
Son air serein, sa froide indifférence,
Désespéroit le couple séducteur.
Il résolut d'attendre que l'absence;
Remède sûr, usât la passion,
Qui, de Psiché soutenant l'innocence,
Fermoit son cœur à la séduction;
Et, si l'époux, brûlant d'impatience,
Par son retour prévenoit leur départ,
Ces sœurs alors décidèrent entre elles,
Qu'à le tromper employant tout leur art;
Elles feindroient que le tems, le hasard,
La vanité, défaut commun des Belles,
Leur avoient fait découvrir dans Psiché
Quelque penchant à des ardeurs nouvelles.

Déja huit fois le Soleil s'est caché
Au sein doré de la liquide plaine,
Sans que l'époux, dont leur fatale haine
A projetté d'empoisonner l'amour,
En son Palais ait hâté son rètour;
Sans que Psiché, qui vantoit tant ses charmes,
Et sa jeunesse & ses desirs brûlans,
Sur cette absence eût les moindres allarmes.
Leur cœur surpris du calme de ses sens,
Taxe aussi-tôt de grossière imposture
Les heureux traits dont à leurs yeux jaloux;

En s'efforçant d'en flatter la peinture,
Sa bouche avoit embelli cet époux.
Mille plaisirs, mille nouvelles fêtes
De chaque instant avoient rempli le cours;
Et par des jeux Psiché comptoit les jours,
Que l'infidèle à d'illustres conquêtes
Peut-être alors osoit sacrifier,
Ou, qu'en ses traits portant des caractères
Propres, sans doute, à le faire oublier,
Courbé sous l'âge, il passoit à payer
Au poids de l'or des faveurs mercenaires:
Car quel moyen de la justifier,
S'il étoit tel qu'elle en traçoit l'image?
Mais jeune ou vieux, époux tendre ou volage,
Dans ses plaisirs elle met trop d'éclat.

C'étoit ainsi que contre cette Belle
Avec fureur s'armoit ce couple ingrat;
Lorsqu'il fallut prendre enfin congé d'elle.
Psiché leur dit, les huit jours écoulés,
De retourner chacune en son Empire.
De son bonheur elles iroient instruire,
En arrivant, ses parens désolés.
Cette nouvelle attendrissant leur ame,
Rendroit la vie à leurs sens accablés.
Son amitié seroit digne de blâme,
Si les plaisirs qu'elle offroit à ses sœurs
De leurs parens retardoient l'allégresse:
Hé! pouvoit-on trop tôt sécher les pleurs
Que son destin coûtoit à leur vieillesse!

Pour leurs époux, pour elles, pour leurs fils,
Psiché soudain, d'une main libérale,

Leur présenta des dons du plus grand prix.
Elle y joignit (3) sa robe nuptiale,
Pour confirmer aux yeux de ses parens
De son hymen les récits surprenans :
Puis, embrassant ses sœurs avec tendresse,
Cette Beauté, dans des adieux touchans,
D'un prompt retour exigea la promesse ;
Les assurant que l'abord de ce lieu
Leur deviendroit désormais plus facile,
Que les Zéphirs s'en écarteroient peu,
Qu'elles pourroient au pied de cet asyle
S'abandonner au souffle de ces Dieux.
Ses sœurs alors parurent attendries ;
Et quelques pleurs coulèrent de leurs yeux :
Mais en partant, ces jalouses Furies,
Sentant aigrir leurs soupçons odieux,
Et ne comptant sur un second voyage
Que dans l'espoir d'un succès plus certain,
Firent serment de tout mettre en usage
Pour consommer leur horrible dessein.

Fin du cinquieme Chant.

CHANT SIXIEME.

LAISSONS Psiché prodiguer ses carresses
A son époux revenu dans ses bras,
Et celui-ci jouïr de ses appas,
Sans redouter désormais des foiblesses
Que son courroux ne pardonneroit pas.

Loin de vouloir par un récit fidèle
Faire éclater la gloire de Psiché,
Ses sœurs bientôt semèrent la nouvelle,
Quelles avoient vainement voyagé
Pour découvrir quelque antre solitaire,
Quelque caverne, où le Ciel outragé
Sur cette Belle épuisoit sa colère ;
Que cependant leur zèle généreux
Que ce Ciel même approuveroit, sans doute,
Osant encor tenter une autre route,
Seroit peut-être à la fin plus heureux.
Pénible effort quand il faut que la bouche
Déguise ainsi les sentimens du cœur !
Mais en secret, une haine farouche,
Donnant l'essor à leur jalouse ardeur,
Contre Psiché les armoit l'une & l'autre :
Que son destin est différent du nôtre !
Un jeune époux, (du moins elle le dit,)
Outre les biens dont il comble la Belle,
De feux nouveaux brûle toujours pour elle ;

Tandis qu'à peine approchant de mon lit,
S'il ne falloit des ſucceſſeurs au trône,
Le mien, ailleurs prodigue de ſes feux,
Du tendre hymen briſeroit tous les nœuds.

Ah! comme vous mon époux m'abandonne;
Et ſi le ſoin d'affermir la couronne
Contraint le vôtre à vous porter ſes vœux;
Le mien, ſujet à mille maux fâcheux,
Exige encor qu'Eſculape l'ordonne.
Hé! quel mérite a donc cette Pſiché,
Pour goûter ſeule un ſort digne d'envie!
Mais, écoutez; certain ennui caché
Semble après tout empoiſonner ſa vie:
Croyons le Ciel, il ne ſauroit mentir:
Elle eſt en proie à quelque horrible flamme.
Il faut, il faut toutes deux nous unir,
Pour arracher ce ſecret de ſon ame.

Pendant un mois leur haine s'occupa
Des piéges sûrs qu'elles pourroient lui tendre:
Puis, vers le roc ce couple retourna,
Bien réſolu ne point en deſcendre
Qu'il n'eût rempli ſon coupable deſſein.
A leur abord, un ſouffle favorable
Juſqu'au ſommet les enleva ſoudain.
Leur tendre ſœur (1), toujours ardente, affable,
Bravant alors le danger de les voir,
Au fond du bois courut les recevoir;
Leur demanda ce que diſoit la Gréce
Et ſes parens de ſon ſort glorieux:
Ceux-ci, ſans doute, ont pleuré de tendreſſe
En contemplant ſes habits précieux;

Avec ce gage ils ſupporteront mieux
A l'avenir le poids de la vieilleſſe!
A ce diſcours le couple préparé,
Pour y répondre employa l'impoſture:
Puis, il feignit d'être déſeſpéré
De n'avoir pu retracer à ſon gré
Du jeune époux la fidelle peinture.
Pſiché les croit; Pſiché veut de nouveau
Leur en offrir l'agréable tableau:
Mais quand un cœur a manqué de droiture,
Il ſoutient mal un menſonge oublié.
De cet époux elle flatta l'image,
Et le peignit plus jeune de moitié;
Des traits de Mars dépouilla ſon viſage,
Les ſuppoſa plus beaux, plus délicats;
Changea d'ailleurs le but de ſon voyage,
Pour ſon ſéjour nomma d'autres climats.
Le couple alors, étonné d'un langage
Si peu conforme à ſes premiers diſcours,
Contre la Belle & contre ſes amours
Sut en tirer un cruel avantage;
Et pourſuivant ſes jalouſes fureurs,
Il employa tant d'art pour la ſurprendre,
Fit tant d'éclat ſur ſes récits menteurs,
Qu'enfin Pſiché, ne pouvant s'en défendre,
Avoua tout à ces perfides ſœurs.

C'en fut aſſez: leur rage impatiente
Se modéra pour gliſſer dans ſon ſein
De leurs conſeils le dangereux venin:
Toute mortelle & ſoumiſe & prudente,
Doit dans l'époux qu'elle a reçu des Dieux
En viſager leur volonté puiſſante,

Et lui vouant une âme obéissante,
Sur ses défauts ne point ouvrir les yeux:
Si cependant, malgré tant de richesses,
Disoit ce couple, un Monstre est votre époux,
Nous vous plaignons: le fruit de ses caresses,
Pourroit un jour, en nous affligeant tous,
Déshonorer & la Nature & vous . . . .
Vos fils . . . . Mais non; la divine colère
Respectera de si touchans attraits:
Ce Ciel jaloux ne permettra jamais
Que notre sœur rougisse d'être mère.
Ce mot cruel égarant sa raison,
Sur son esprit répandit un nuage,
Qui de ses sens lui ravissant l'usage,
Fit dans son cœur fermenter le poison.
Au même instant ses sœurs s'éloignent d'elle,
Pour le laisser plus librement agir.
Barbares sœurs, s'écria cette Belle,
Quel noir flambeau venez-vous de m'offrir!
Depuis le tems que par un vain desir
De mon époux j'ai souhaité la vue,
Tranquille, hélas! dans les bras du Plaisir,
Je n'ai pas craint le danger qui me tue.
Riche & puissante, au printems de ses jours,
Psiché frémit de devenir féconde!
Affreux revers! de Graces & d'Amours
Cette Psiché devoit peupler le monde:
De mille amans éloges trop flatteurs!
Destin trop beau! Des Monstres naîtront d'elle.
Ah! du trépas les secrettes horreurs
N'ont rien d'égal à ma douleur mortelle.
Plus de repos: quoiqu'il puisse arriver,
Je veux enfin pénétrer ce mystère.

Le couple alors l'empêchant d'achever ;
Revint près d'elle; & de sa plainte amère
Dont il avoit saisi les derniers mots,
D'un air touché, feignit, dans ses propos,
De condamner l'excès repréhensible;
Pour l'enflammer, combattit son desir;
Plaignit ses maux pour l'y rendre sensible :
Puis, à l'écart, poussant un long soupir,
S'entretenant tout bas de cette Belle,
Avec pitié tournant les yeux sur elle,
Il mit le comble à ses ennuis secrets.
C'en étoit peu pour leurs jaloux projets:
Contre le Sort, lui dirent les cruelles,
Voici l'instant d'armer vôtre vertu;
Nous l'exposons à des terreurs nouvelles;
Mais notre cœur a long-tems combattu:
Au point du jour, autour de cette enceinte,
A nos regards un Monstre est apparu,
Dragon hideux, Monstre inspirant la crainte.
Par le Zéphire il étoit soutenu,
Et dans les airs, vers un antre effroyable,
Le dos courbé, s'avançoit lentement.
En cet endroit Zéphire le quittant,
Ce Monstre affreux s'est couché sur le sable;
Puis, se traînant vers un terrein fangeux,
Il s'est repu d'insectes venimeux.
Sans les frayeurs de notre ame interdite,
Sans le desir de voler près de vous,
De ce repas nous aurions vu la suite:
Mais nous avons évité par la fuite
Que notre aspect n'allumât son courroux.

Par ce récit trop aisément séduite :

Injuftes Dieux! voilà donc mon époux,
S'écrie alors Pfiché fondant en larmes!
Voilà ce Monftre, objet de mes allarmes. . . .
Ah! c'en eft fait: fur votre Oracle affreux
Pfiché, Pfiché n'a plus le moindre doute.
Tel eft, hélas! le fort des malheureux;
Un cœur troublé croit tout ce qu'il redoute.
Il eft pourtant, malgré fon défefpoir,
Quelques momens, où reprenant courage,
Cette Beauté chaffe une affreufe image
Que fa raifon ne fauroit concevoir.
Comment peut-elle allier la peinture
De ce Dragon, l'horreur de la Nature,
Avec ces dons fi beaux, fi précieux,
Que tous fes fens, au défaut de fes yeux,
Ont reconnus dans l'époux qui l'adore!
Mais pourquoi fuir au lever de l'Aurore?
Pourquoi défendre à fon œil curieux
De contempler des qualités fi belles?
Eft-ce un Démon, qui, par un art trompeur,
Prend à fon gré mille formes nouvelles:
La nuit, époux charmant & plein d'ardeur;
Monftre le jour? Ainfi tout mon bonheur
Ne feroit donc qu'une vaine impofture?
De ce Palais la riche architecture,
De Déités ce cortége flatteur,
De biens, d'honneurs ce brillant affemblage,
D'un art magique eft l'exécrable ouvrage!
Ah! je mourrai, plutôt que de fouffrir
Qu'un noir Démon m'abufe davantage.
Mais en mourant je prétends le punir.
Son fang impur lavera mon outrage:
Oui, s'il eft tel que me l'ont peint mes fœurs,

Si le cruel, quand d'un sommeil paisible
A mes côtés il goûte les douceurs,
S'offre à mes yeux sous cette image horrible,
Un même fer percera nos deux cœurs.
Ses sœurs goûtant ce projet téméraire,
Pour l'appaiser ne firent plus d'effort.
Ce beau séjour n'offroit à sa colère
Nul instrument de vengeance & de mort :
L'odieux couple eut l'audace inhumaine
De lui promettre une lampe, un poignard,
Pour satisfaire & ses yeux & sa haine.
Puis, aussi-tôt avançant son départ,
Il lui tardoit déja que cette Belle
Par un forfait eût comblé ses malheurs.

Psiché (2) resta quelques jours dans les pleurs,
Ne souffrant plus son époux auprès d'elle
Qu'avec horreur, qu'avec frémissement,
Forcée encor de cacher son tourment.
Seule, elle étoit tour à tour agitée
D'espoir, de crainte, & de haine & d'amour;
Contre ses sœurs aujourd'hui révoltée,
Demain pressant leur funeste retour ;
Toujours portée à se noircir l'idée
Des traits hideux d'un Monstre son époux,
Vu par ses sœurs, servi par le Zéphire,
Prédit enfin par le Ciel en courroux.
De la raison ordinaire délire !
Notre esprit foible & craintif à l'excès,
Toujours se fixe aux plus tristes objets.

Le couple arrive, & d'une main cruelle,
Offre à Psiché le déplorable don

Qui la rendra doublement criminelle.
Il lui promit (3) que la lampe fidelle
Éclaireroit tous les traits du Dragon,
Et que le fer trempé dans du poison,
Lui porteroit une atteinte mortelle.
Psiché rend grace à leur zèle prudent,
Et sent d'abord renaître dans son ame
De la pitié le tendre mouvement.
Mais par ses sœurs l'image de sa flamme
Pour un Dragon, pour un affreux Serpent,
L'impiété, les redoutables suites,
La honte enfin d'un tel engagement,
A ses regards sans cesse reproduites,
Eurent bientôt éteint ce sentiment.

Déja le jour achevoit sa carrière ;
De ses conseils craignant le châtiment,
Le couple fuit. A peine la lumière
A dans les eaux précipité ses traits,
L'époux en proie à mille ennuis secrets,
D'un sort cruel inutile présage,
Près de Psiché vient goûter le repos.
Bientôt le suc des humides pavots
De tous ses sens a rallenti l'usage.
Psiché tremblante, éprouve en ce moment
Toute l'horreur qui précède le crime :
Un tendre époux, un généreux amant
Va cette nuit devenir sa victime !
Mais quel moyen d'effacer autrement
D'un tel hymen l'irréparable injure ?
Du moins, dit-elle, il faut que je m'assure
Jusqu'à quel point va la haine des Dieux ;
Et que mon cœur, convaincu par mes yeux,

N'accuſe plus l'Oracle d'impoſture.
Enfin Pſiché cédant à ce deſir,
De ſes ſermens perdit le ſouvenir.
Elle ſe lève, & d'une main timide
Saiſit la lampe & le fer homicide,
Qu'en un lieu sûr elle avoit ſu cacher;
Puis (4), vers le lit à peine oſant marcher,
Par un ſoupir craignant d'être trahie,
A pas légers, tremblans & ſuſpendus,
Cette Beauté ſatisfait ſon envie.
Elle apperçoit mille appas inconnus,
Mille tréſors dont ſa vue eſt ravie.
Cet époux tendre & cruel tour à tour,
Sur qui ſa haine alloit être aſſouvie,
Ce noir Démon, ce Monſtre étoit l'Amour.
L'éclat du lys, la fraîcheur de la roſe
N'ont rien qu'on puiſſe oppoſer à ſon teint;
Sa bouche aimable, où le ſourire eſt peint,
Semble une fleur nouvellement écloſe.
Ses membres ronds, potelés, délicats,
Sur le duvet imprimant ſa poſture,
Ne laiſſoient voir que leurs moindres appas.
Les nœuds flottans de ſa blonde coëffure,
De ſes beaux bras mollement étendus
Entrelaſſoient les contours demi-nus.
Ses yeux couverts d'une longue paupière,
Cachant encor des traits plus précieux,
Font regretter que le plus beau des Dieux
En ce moment les ferme à la lumière.
D'un voile clair le tiſſu délié
Embraſſe, flatte, exprime mille charmes,
Que l'œil ſe plaint de ne voir qu'à moitié.
Pſiché confuſe, en verſa quelques larmes.

Le

Le fer tombant de sa timide main :
O Dieux, dit-elle ! O trop heureux destin !
C'est Cupidon : oui, c'est l'Amour lui-même !
Et j'ai tenté de lui percer le sein !
Ah ! de mon cœur aveuglement extrême !
Divin époux, quel étoit ton dessein ?
Pourquoi, pourquoi de mon bonheur suprême
Jusqu'à présent m'avoir fait un secret ?
Si mon desir te paroît indiscret,
Punis Psiché : je mourrai trop contente
De t'avoir vu cette fois seulement.
Dans les transports d'un tendre mouvement,
Psiché voulut porter sa bouche ardente
Aux lys touffus de ce corps si charmant ;
Mais penchant trop la lampe chancelante,
D'huile enflammée une goûte brûlante
Tombe à l'instant sur la cuisse du Dieu :
L'Amour s'éveille ; il voit près de la Belle
L'affreux poignard, & lance alors sur elle,
En s'envolant, un regard plein de feu.
Palais, jardins, tout s'éclipse à sa vue.
Psiché, livrée à la fureur du Sort,
Triste, muette, & pâle & presque nue,
Au haut du roc, n'attend plus que la mort.

Fin du sixieme Chant.

CHANT SEPTIEME.

LA mort étoit une trop douce peine
Pour expier le crime de Psiché.
De son époux le cœur n'est plus touché
Que du plaisir de contenter sa haine.
Sa haine? Non : l'Amour ne peut haïr :
Mais il est fier, mais il aime à punir.
Ah! s'il est vrai qu'un desir excusable,
Desir flatteur pour un époux aimable,
Jusqu'à ce point l'ait en elle offensé,
Le désespoir qui maintenant l'accable
Devroit suffire à ce Dieu courroucé.
Psiché s'accuse; elle adresse aux ténèbres
Des cris plaintifs, de longs gémissemens.
Près d'elle étoient ses tristes vêtemens,
Son crêpe noir, ses ornemens funèbres:
Psiché les voit, & perd le sentiment.
Diane alors brilloit au Firmament.
Psiché rouvrant ses yeux à la lumière,
Se veut d'abord briser contre la pierre,
Et du rocher s'élance en frémissant.
Mais le Zéphire étoit resté près d'elle.
Ce Dieu léger la retint dans ses bras.
Il la plaignoit: & même on ne sait pas,
Si, dans l'état où se trouvoit la Belle,
Sans le soupçon de quelque heureux retour,
Sans le danger d'offenser trop l'Amour,

Zéphire à Flore eût été bien fidèle.
Mais quel besoin de prêter à son zèle
Un tel motif! Pourquoi douterions-nous
Qu'il ne fût là par ordre de l'époux,
Pour secourir cette aimable mortelle ?
Quoi qu'il en soit, aussi prompt que l'éclair,
En un instant, le jeune Dieu de l'air
Porte Psiché sur la rive escarpée
D'un fleuve étroit, profond, & dont les eaux
A cette Belle, aux rochers échappée,
S'offrent d'abord comme un terme à ses maux,
Comme une mort moins cruelle & moins lente,
Que par pitié son époux lui présente.
Elle s'y jette ; & soudain sur les flots
A l'autre bord par deux Nymphes portée,
Ouvre un œil triste, examine leurs traits,
Et reconnoît Naïs & Leucothée
Qui la servoient la veille en son Palais.
Que devient-elle, hélas! à cette vue ?
Son embarras fut tel en ce moment,
Que l'époux même, auteur de son tourment,
Avec regret la vit si confondue.
Zéphire aux mains de la belle Naïs
Avoit remis ses lugubres habits.
Avec respect chaque Nymphe s'empresse
De la parer encore cette fois.
Psiché, versant des larmes de tendresse,
Tombe à leurs pieds sans mouvement, sans voix.
L'époux touché se fait alors entendre:
D'un vain desir tu n'as pu te défendre,
Pleure ta faute, & vois quel est ton sort.
Malgré les maux auxquels tu dois t'attendre,
Garde-toi bien de te donner la mort:

Laisse Vénus disposer de ta vie;
Cherche tes sœurs (1) & me les sacrifie:
A ce seul prix je puis t'aimer encor.
Que de chagrin, que de justes allarmes
Un tel arrêt dût causer à Psiché!
Des derniers mots son cœur fut si touché
Que ses beaux yeux se remplirent de larmes.
Mais en rêvant à ce triste discours,
Ces mots n'offroient qu'une vaine espérance:
Car si Vénus dispose de ses jours,
Fière & cruelle, hélas! quelle apparence
Que son destin prenne un plus heureux cours!
Et puis trahir ses sœurs! quoique coupables,
Psiché jamais n'y pourra consentir.
De leurs remords victimes déplorables,
Les y livrer c'est assez les punir.
Ainsi Psiché toujours plus agitée,
N'ose espérer d'obtenir son pardon.
Zéphire, Amour, Naïs & Leucothée,
Tout fuit loin d'elle. Et déja de Titon
La jeune amante en son char est montée,
Sème la rose & dore l'horison.
Psiché s'habille, & se traînant à peine,
Les yeux baissés, les genoux chancelans,
Gagne un côteau qui bornoit cette plaine,
Et qu'ombrageoient mille arbustes charmans:
Des plus beaux fruits leur tige couronnée,
Quelques appuis sous leurs foibles rameaux,
Et pour baigner ces tendres arbrisseaux
Une onde pure avec art détournée,
Montroient assez qu'à de soigneuses mains
Pomone avoit confié leurs destins.
Hélas! Psiché des Dieux abandonnée

Cherchoit alors le fecours des humains.
Sur le fommet de ce côteau fertile,
Pfiché (2) voyant des troupeaux arriver,
Près de ces lieux fe flatte de trouver
Quelque hameau, quelque champêtre afyle,
Où des mortels les foins compâtiffans
Pourront calmer le trouble de fes fens.
Elle avançoit en élevant la vue,
Lorfqu'au détour d'une longue avenue,
S'offre à fes yeux un Pafteur chargé d'ans,
Mais auffi frais qu'au printems de fon âge,
La taille haute & le maintien d'un Sage,
Le front uni, malgré fes cheveux blancs.
Un doux fourire animoit fon vifage;
Et quoiqu'il eût du fpectacle des champs
Joui pendant un fiécle entier de vie,
Son ame encore en paroiffoit ravie.
Mais ce fut bien un autre enchantement,
Quand fes regards rencontrèrent la Belle.
Il recula, rempli d'étonnement,
Et fe feroit profterné devant elle,
S'il en eût eu la force en ce moment.
Divin objet, dit-il en l'abordant,
Auriez-vous fui la demeure éternelle
Pour habiter en ces groffiers climats?
Car à ces yeux, à cet air plein d'appas,
Vous n'êtes point une fimple mortelle.
Ah! je le fuis aux maux que je reffens,
Lui répliqua cette Beauté confufe;
Femme d'un Dieu qu'ont trahi mes fermens,
Ce Dieu jaloux du plaifir de mes fens,
Pour fa compagne aujourd'hui me refufe.
Cet époux fier & qu'offenfe un regard,

C'eſt Cupidon. A ce nom le Vieillard
Lui veut encor rendre un pieux hommage.
Pſiché l'arrête; & d'un prochain bocage
Voit auſſi-tôt deux Bergères ſortir,
Qui, moiſſonnant des fleurs ſur leur paſſage,
Vers ce Vieillard s'empreſſoient d'accourir.
Ce ſont, dit-il, les filles de mon frère.
La mort trop-tôt vint les priver d'un père,
Lorſque déja leur mère n'étoit plus.
De la beauté, mais ſur-tout des vertus
Depuis ce tems me les rendent bien chères.
Privé d'enfans, elles m'en tiennent lieu.
Après ma mort je leur laiſſerai peu:
Mais que faut-il à de ſimples Bergères!
Près d'eux alors ſes niéces arrivant,
Devant Pſiché parurent ſi timides,
Qu'elle en ſourit. Puis, d'un ton careſſant:
Voulez-vous bien, dit-elle, être mes guides,
Et me donner retraite auprès de vous,
Jeunes Beautés? Si jamais mon époux
Calme ſa haine & me devient propice,
Je le prierai d'acquitter ce ſervice.

A ce diſcours, par le Vieillard compris,
On s'achemine, on traverſe un bois ſombre,
Qui, loin du bruit, renfermoit ſous ſon ombre,
Derrière un tertre, un modeſte logis;
Séjour heureux, demeure hoſpitalière,
Où le Sommeil, qui fuit votre paupière,
De la Fortune orgueilleux Favoris,
Se plaiſoit mieux qu'en vos riches lambris.
Sur une nappe, aux fêtes deſtinée,
Blanche ſur-tout, & de fleurs couronnée,

Chaque Bergère apprête de ses mains
Quelques gâteaux, du lait & des raisins.
La propreté de ce repas champêtre
Plut à Psiché : mais elle fit connoître,
Après avoir goûté de chaque mets,
Que le repos apporteroit peut-être
Un plus doux calme à ses ennuis secrets.
Soudain au fond d'une grotte écartée,
Où n'a jamais pénétré le Soleil,
Par le Vieillard elle fut invitée
A se jetter dans les bras du Sommeil.
Il la laissa seule avec les Bergères :
Ce couple alors l'aidant à se vêtir
De simple lin & de gazes légères,
Innocemment partageoit le plaisir
De contempler les charmes de la Belle,
Les admiroit, se les montroit des yeux,
Et se faisoit cent signes derrière elle,
En découvrant ces charmes précieux.
Le lit étoit de mousse & de feuillage :
Psiché, malgré le pénible veuvage
Où sans pitié l'Amour la réduisoit,
Y reposa mieux que sur le duvet.
A son réveil, par un récit fidèle
De ses amours, de leur suite cruelle,
Elle attendrit le généreux Pasteur ;
Puis, de ce Sage elle excita le zèle
A la guider dans l'excès du malheur.
Il la blâma d'avoir voulu détruire
Par son trépas le chef-d'œuvre des Dieux,
Lui dit qu'un jour le Sort capricieux
Se lasseroit peut-être de lui nuire
Qu'en attendant, docile à son époux,

Malgré Vénus & sa jalouse envie,
Elle tremblât de s'arracher la vie,
Présent du Ciel, & dont il est jaloux :
Les Dieux s'armoient d'un éternel courroux,
Quand de la mort volontaires victimes,
Nous nous jettions au-devant de ses coups.
C'étoit au Ciel ravir ses droits sur nous :
Ce crime seul renfermoit tous les crimes.
Psiché goûtant de si sages avis,
A son époux jura d'être fidelle,
En le laissant jouir de ses ennuis,
En respectant la puissance cruelle
A qui ses jours venoient d'être soumis.
Quant à ses sœurs, elle eut quelqu'espérance
Qu'en d'autres mains remettant sa vengeance,
Et les traitant avec moins de rigueur,
D'une coupable & lâche obéissance
L'Amour fléchi dégageroit son cœur.
Pour toute peine, à ces sœurs criminelles
Elle vouloit, en s'offrant devant elles
Dans la douleur & dans l'abaissement,
De son état faire un secret tourment.
Le lendemain, sans tarder davantage,
Elle iroit seule aux premiers traits du jour,
Chercher la ville où résidoit leur Cour.
Il lui falloit pour faire ce voyage
Se travestir, & laisser en ces lieux
Ses vêtemens, tristes, mais précieux.
Elle exigea par de vives prières
Que le Pasteur en acceptât le don :
Ils serviroient de dot aux deux Bergères,
Et dans leurs cœurs ils graveroient son nom.
Le Vieillard crut qu'aux dons d'une Déesse

Sans résister il devoit consentir.
Le jour suivant, sur le point de partir,
Psiché près d'elle appella chaque niéce,
Leur dit d'avoir pour ce sage mortel
Des sentimens de respect, de tendresse,
De soulager, d'amuser sa vieillesse,
Et lorsqu'un jour par un vœu solemnel
Il prétendroit fixer leur destinée,
Lorsque sa main les guidant à l'autel,
Les soumettroit au joug de l'Hymenée,
D'aimer l'époux dont il auroit fait choix,
D'avoir sur-tout Psiché toujours présente,
Psiché jadis heureuse & triomphante,
Tant que du sien elle suivit les loix,
Et maintenant abandonnée, errante,
Pour les avoir enfreintes une fois.
De tels adieux remplirent de tristesse
Le bon Vieillard, ses niéces & Psiché.
Leurs pleurs couloient. L'Amour en fut touché:
Car sur Psiché ce Dieu veilloit sans cesse.
Mais son courroux n'étoit point satisfait.
Des maux qu'alors ce Dieu lui réservoit,
A mes Lecteurs je voudrois pour sa gloire
Taire à jamais la déplorable histoire.
Je puis du moins en adoucir les traits,
En abréger les tristes circonstances.

Voilà Psiché traversant les forêts,
Courant les champs, & malgré les instances
Du secourable & désolé Pasteur,
Voyageant seule en Bergère vêtue,
Sous cet habit charmant encor la vue,
Volant, hélas! au-devant du malheur.

Qu'eſt devenu le tems où d'ambroiſie,
Où de nectar ſa table étoit ſervie,
Où les doux ſons du luth harmonieux
Introduiſoient le ſommeil dans ſes yeux ?
Au fond d'un antre ou de quelque maſure,
Près des hiboux elle paſſe la nuit;
Le plus ſouvent le roc forme ſon lit,
L'eau ſa boiſſon, le gland ſa nourriture.
Heureuſe, hélas! ſi, quand le Dieu du jour,
De l'horiſon embraſſant le contour,
A fait des cieux une voûte enflammée,
Laſſe, rendue, & de ſoif conſumée,
Elle rencontre au bord d'un clair ruiſſeau
Quelqu'herbe tendre ou quelque fruit nouveau!

Fin du ſeptieme Chant.

CHANT HUITIEME.

DÉJA cinq fois elle avoit vu l'Aurore,
Et le hafard guidoit toujours fes pas;
Et ces climats n'offroient perfonne encore
A qui compter un fi trifte embarras;
Lorfqu'une femme enfin paffant près d'elle:
Au nom des Dieux, fuis-je loin des États,
Où de Pfiché, cette jeune mortelle
Qui de Vénus alluma le courroux,
Les fœurs, dit-elle, ont des Rois pour époux?
Elle favoit, que de cette aventure
Le bruit s'étant en tous lieux répandu,
Son nom par-tout devoit être connu.
Cette étrangère admirant fa figure,
Sa majefté fous un fi fimple habit,
Avec refpect au même inftant lui dit,
Qu'un jour au plus fuffifoit pour fe rendre
A ces États l'un de l'autre voifins;
Puis, lui montra quels étoient les chemins
Que jufques-là la Belle devoit prendre.
Pfiché rend grace à ces foins généreux,
Et fuit dès-lors une route certaine.
Le lendemain le Soleil eut à peine
Sur les côteaux lancé fes premiers feux,
Qu'elle apperçut à droite de la plaine,
Dans le lointain un Palais fomptueux.
A cet afpect elle baiffe les yeux;
Son cœur fe ferre, & fa marche eft plus lente.

Elle va voir dans une Cour brillante
Ses sœurs régner, ses sœurs dont le pouvoir
Ne lui devoit jamais causer d'envie,
Et qu'à présent son triste désespoir
Imploreroit volontiers pour sa vie.
De son orgueil trop funestes effets !
Qui l'eût pensé qu'en leur propre Palais
Elle dût être un jour si confondue,
Quand de l'éclat de sa prospérité,
Son insultante & dure vanité
Prenoit plaisir à fatiguer leur vue ?
Ainsi son cœur de remords pénétré,
L'accusoit seule. Et déja cette Belle
Pour arriver à ce Palais doré,
A fui la foule empressée autour d'elle :
Déja son pied touche au premier degré.
Alors Psiché prend un ton assuré,
Entre au Palais & demande la Reine.
Ses traits, ses yeux, son air de Souveraine,
Peut-être aussi quelque charme secret
Qu'au lit d'un Dieu contracte une mortelle,
De sa grandeur quelque foible étincelle,
Lui soumet tout sitôt qu'elle paroît.
Au pied du trône elle fut introduite.
Sa sœur, malgré ses modestes habits,
La reconnoît, fait éloigner sa suite,
Et l'accablant d'abord de ses mépris,
Accroît encor le trouble qui l'agite.
Psiché debout eut à peine le tems
De s'incliner, de la prier d'entendre
Le court récit de ses affreux tourmens ;
Comment, la nuit, ayant compté surprendre
A ses côtés un Monstre furieux,

L'Amour lui-même avoit frappé ses yeux ;
Puis aussi-tôt l'avoit répudiée,
Puis, à Vénus l'ayant sacrifiée,
Malgré l'effroi d'un si rigoureux sort,
Lui défendoit de se donner la mort.
L'ingrate sœur ne fut pas peu contente
De voir Psiché confuse & suppliante,
Pour d'autres yeux spectacle bien touchant,
A ses dédains ouvrir un si beau champ.
Sourire amer, remontrances hautaines,
Rebuts cruels, rien ne fut épargné.
Psiché la quitte, & le cœur indigné,
Dans l'autre Cour va raconter ses peines.
Elle essuya de sa seconde sœur
Mêmes affronts, même excès de rigueur.

Et cependant (1) l'Amour à ces deux Reines
Séparément inspire le projet
De remplacer près de lui cette Belle.
Des deux côtés l'orgueil le secondoit.
Déja l'aînée essaie à cet effet
Maint élixir, mainte essence nouvelle,
Les bains, le fard & mille autres secrets,
Pour réparer, pour embellir ses traits.
L'autre plus jeune eut moins de soins à prendre ;
Et fut aussi la première à se rendre
Sur le rocher qui fermoit le séjour
Qu'à ses plaisirs faisoit servir l'Amour.
Là, du Zéphire implorant l'assistance,
Accours, dit-elle, aimable Dieu des airs :
A Cupidon je viens offrir des fers.
Je bannirai par mon obéissance
De son esprit cette jeune Psiché

Trop curieuse & sans expérience.
Soit qu'à mes yeux il se tienne caché,
Soit qu'il se montre, heureuse de lui plaire,
Je veux n'avoir de desirs que les siens:
De mon époux gouteux, sexagénaire,
J'ai trop appris à modérer les miens.
Comme elle achève, elle sent autour d'elle
L'air s'agiter, & s'élançant soudain,
Non sans louer Zéphire de son zèle,
De roc en roc, par un triste chemin,
Court s'enfoncer dans la nuit éternelle.
Bientôt l'aînée eut un semblable sort,
Voulut de même au souffle du Zéphire
Comme autrefois s'abandonner d'abord,
Et de Pluton alla grossir l'Empire.
Ainsi finit ce couple ambitieux,
D'un sot orgueil exemple mémorable:
Puisse le cœur de tous les envieux
Craindre à jamais un sort si déplorable!

Déja Psiché, qui ne soupçonnoit pas
Que ses deux sœurs fussent au noir rivage,
Avoit laissé loin d'elle leurs États,
Et sans objet poursuivoit son voyage:
Heureuse alors d'avoir autant d'appas
A moissonner pour le tems, pour la crainte,
Pour la douleur dont son ame est atteinte,
Pour le besoin qui suit par-tout ses pas.
Maigre & flétrie, elle étoit belle encore;
Assez du moins pour déplaire à Vénus.

Un jour, ô ciel! lasse & n'en pouvant plus,
Elle apperçoit un Temple où l'on adore

Cette Déesse; & dans son désespoir,
S'armant soudain de courage & d'audace,
Se détermine à lui demander grace,
A s'efforcer, sinon de l'émouvoir,
D'en obtenir du moins une mort prompte,
Qui, terminant sa misère & sa honte,
L'arrache au jour qu'elle ne peut plus voir.
Avant ce Temple (2) est un bois solitaire,
Bordé par-tout de myrte & de jasmin,
Où la fauvette, où l'amoureux serin
De leurs doux chants reçoivent le salaire.
Là le Berger qui soupiroit en vain,
Quand il y peut égarer sa Bergère,
La voit d'abord prendre un air moins sévère,
Puis, le laisser disposer de sa main,
Chercher des yeux le plus épais feuillage,
Céder bientôt à son tendre dessein:
Puis, s'enfonçant tous deux dans le bocage,
La Nuit le trouve endormi sur son sein.
Ce beau séjour, ce gazon, cet ombrage,
L'air qu'on respire au fond de ces bosquets;
Charment Psiché, lui donnent des regrets:
De ses jardins ce bois étoit l'image.
Elle s'avance, & du Temple sacré,
De mille amans à toute heure entouré,
Le cœur saisi, pénètre enfin l'enceinte,
Au même instant sent redoubler sa crainte,
Veut, mais en vain, regagner le degré.
La foule accourt, l'admire & la révère:
C'est, disoit-on, la Reine de Cythère
Qui par bonté fuit les honneurs divins,
Et, sous l'habit d'une simple Bergère,
Vient se montrer aux regards des humains.

Psiché tremblante eut voulu fuir l'hommage
Que l'on rendoit alors à sa beauté.
Vénus la voit, & du sein d'un nuage
Lance sur elle un regard irrité.
Dans tout l'Olympe on savoit son histoire;
Et quoiqu'éteints peut-être pour jamais,
Les feux qu'avoient allumés ses attraits,
De sa rivale offensoient trop la gloire.
Pour se venger Vénus saisit l'instant
Où dans son Temple on traitoit en Déesse
Le triste objet de son ressentiment.
Près de Psiché le nuage s'abaisse,
Et la dérobe aux regards étonnés
De cent mortels devant elle inclinés.
Un char l'enlève, où, de longs fouets armées,
L'œil en courroux, Tisiphone & ses sœurs,
Filles du Stix, aux pleurs accoutumées,
La menaçoient de toutes leurs fureurs.
Alors Psiché se crut sans espérance.
Le char s'arrête au pied d'une prison,
Lieu de douleurs, trône de la vengeance,
Sombre cachot, voisin de l'Achéron.
Là, les trois sœurs frappant l'air de leurs armes,
Et dépouillant Psiché de ses habits,
A coups pressés meurtrissent tous ses charmes,
Et de son corps ensanglantent les lys.
Psiché poussoit des cris si lamentables
Que Vénus même en eut quelques regrets;
Elle arrêta les bras impitoyables
Qui déchiroient à l'envi tant d'attraits.
A peine, hélas! à de légères traces
Eût-on jugé de leur premier éclat.
Les noires sœurs (3) sur ce corps délicat

N'avoient

N'avoient laissé nulle retraite aux Graces.
L'Amour trop tard apprit ce châtiment.
Ce Dieu, touché d'un si cruel tourment,
Donne à Morphée un baume salutaire,
Et le mêlant lui-même à ses pavots,
Lui dit de rendre à Psiché le repos,
Son teint, ses lys, sa fraîcheur ordinaire.
Morphée a l'art de calmer tous les maux.
D'un doux sommeil l'impression soudaine
Ote à Psiché celle de la douleur.
Psiché reprend sa première blancheur:
Pour sa rivale autre sujet de haine.

Ce n'étoit-là que le premier effet
D'une éclattante & vaine jalousie.
Heureuse, hélas! que l'Amour en secret,
Jeune Psiché, veille encor sur ta vie!
Par la rigueur des plus rudes travaux
Bientôt Vénus signalant sa vengeance,
De son Esclave épuise la constance,
En la forçant à mille emplois nouveaux.
Jamais la haine, en moyens si fertile
Quand son courroux s'exerce librement
Ne se montra plus promte & plus habile
A varier la peine & le tourment.
Ni nuit ni jour Psiché n'étoit tranquille;
Vénus veilloit pour troubler son repos:
Plus de séjour à Cythère, à Paphos;
L'affreux plaisir de l'injuste Déesse
Est d'affliger, est d'opprimer sans cesse
Celle qu'un fils irrité, mais plus doux,
Met, sans paroître, à l'abri de ses coups.
Il n'étoit point de loi dure & pénible

Qu'à cette Belle elle ne prefcrivît,
Et que l'Amour, à qui tout eft poffible,
Secretement auffi-tôt ne remplît.
Hélas! Pfiché, dans fon trifte efclavage,
Trembla cent fois de perdre ce foûtien;
Lorfque Vénus, par un dernier moyen
Voulut tenter d'abattre fon courage.

Fin du huitieme Chant.

CHANT NEUVIEME.

SUR un cryſtal où d'un léger pinceau
L'œil avoit peine à diſtinguer les traces,
Dans ſes loiſirs la plus jeune des Graces
De Cupidon avoit peint le tableau:
Chef-d'œuvre exquis d'une main immortelle,
Jamais portrait ne fut auſſi fidèle.
Vénus pour elle en exige un plus beau:
Il faut, Pſiché, ſi vous daignez me plaire,
Que vous traciez l'image de mon fils.
Lorſque votre œil voulut ſe ſatisfaire,
Quoique ce Dieu ne vous l'eût point permis,
Vous dûtes prendre, en voyant tant de charmes,
A les compter un extrême plaiſir.
Vous en aurez gardé le ſouvenir:
Peignez l'Amour, mais ſans bandeau, ſans armes,
Et tel qu'alors il parut à vos yeux,
Tel que le peint ce bijou précieux.
Entre vos mains je conſens qu'il demeure,
Une heure au plus, oui ſeulement une heure,
Sûre, Pſiché, que vous aurez dans peu,
Sans nul effort, ſurpaſſé cet ouvrage:
A qui reçut tous les dons en partage
Le plus bel art ne doit être qu'un jeu.
Vénus en vain compoſant ſon viſage,
D'un rire amer accompagne ces mots;
Et Pſiché reſte en proie à tous les maux
Qu'éprouve un cœur où s'éteint le courage.

Eh! quoi, toujours ſes regards curieux
Sont condamnés à quelque ſacrifice!
Toujours d'un bien on lui fait un ſupplice!
Épouſe, hélas! du plus jeune des Dieux,
Sans un inſtant de déſobéiſſance,
Elle eut toujours ignoré ſes attraits;
Et maintenant l'image de ſes traits
Devient encor l'objet d'une défenſe!
On ne veut pas que mon œil ſeulement
Puiſſe à loiſir contempler ton image:
A cette peine on ajoute l'outrage;
On veut avoir ton portrait de ma main....
Eh! que ne l'ai-je, ô ciel! cet art divin
Qui fait aux yeux revivre ce qu'on aime!
Je te peindrois, cher époux, pour moi-même,
Et défierois Vénus & tous les Dieux
De m'arracher ce tableau précieux.
L'Amour entend cette plainte ſecrette;
Et ſur le champ, Pſiché voit ſous ſa main
Se préſenter & pinceaux & palette,
Et blanc d'émail, nuancé de carmin.
A cet aſpect un rayon d'eſpérance
Luit dans ſon cœur. Elle eſſaie un pinceau;
Un trait s'achève, un autre qui commence
Forme déja l'ébauche du tableau.
Pſiché ſentoit ſa main libre & flexible,
Par je ne ſai quel magique ſecours,
De cette ébauche arrondir les contours,
Fondre des chairs la nuance inſenſible,
Y ménager des ombres & des jours.
Elle eut bientôt ſurpaſſé le modèle
Qu'entre ſes mains Vénus avoit remis.
Vénus voyant cette image fidelle,

Y reconnut la touche de ſon fils :
Et ſa vengeance en devint plus cruelle.
Elle ſavoit que, mutin & jaloux,
L'Amour guidé par un caprice extrême,
De ſon ſeul goût faiſoit ſa loi ſuprême,
Et n'approuvoit dans ſon plus grand courroux
Que les rigueurs qu'il exerçoit lui-même.
Il ſuffiſoit qu'elle punît Pſiché
Pour qu'à ſon cœur Pſiché redevînt chère.
De ſes liens cet enfant détaché
Y rentreroit en dépit de ſa mère :
Il lui falloit tout d'un coup enlever
Le jeune objet que, malgré ſa colère,
Il s'obſtinoit à vouloir conſerver.

Près du cachot, où, de maux affiégée,
Quoiqu'en ſecret par l'Amour ſoulagée,
Pſiché ſouffroit mille tourmens divers,
Étoit un antre, une caverne affreuſe,
D'où s'échappoit à longs flots dans les airs
Une vapeur épaiſſe & ſulfureuſe :
Ce gouffre étoit le chemin des enfers.
Vénus ordonne à Pſiché d'y deſcendre :
Puiſque, dit-elle, on ne peut ſe défendre
De vous trouver plus belle que Vénus;
Que ce ſoit goût, ou raiſon, ou caprice,
A vos deſtins je ne m'oppoſe plus :
Mais de ma gloire un ſi prompt ſacrifice
Mérite bien, avant qu'il s'accompliſſe,
Qu'à l'art du moins j'aye encore recours.
Jamais ſans vous (1) la mère des Amours
N'eût pour charmer employé l'artifice.
Il eſt un fard que l'hymen de Pluton

A Proserpine a rendu néceſſaire :
De ce ſecret demandez-lui le don
Pour embellir la Reine de Cythère.
Allez : il tarde à mon cœur envieux
Que des enfers vous ſoyez revenue :
Mais gardez-vous ſur ce fard précieux
D'oſer porter une indiſcrette vue.
Vénus alors prend la route des cieux ;
Et Pſiché croit ſa perte réſolue :
Comment deſcendre au ténébreux ſéjour ?
Comment fléchir & Caron & Cerbère ?
Puis, dans les lieux où Pluton tient ſa Cour
Quand elle auroit mis un pied téméraire,
Comment compter ſur un libre retour ?
De cet Empire on ne revenoit guère :
C'en eſt fait d'elle, à moins que de l'Amour
Aux ſombres bords le flambeau ne l'éclaire.

Pſiché s'arrête à cet eſpoir flatteur :
Voici l'inſtant de connoître le cœur
De cet époux capricieux, bizarre ;
Et ſi ce Dieu perſiſte en ſa rigueur,
Pour ſa Pſiché ce n'eſt plus un malheur
D'être livrée aux monſtres du Tartare.
Cette penſée & beaucoup mieux encor
L'Amour lui-même excitant ſon courage,
Pſiché pénètre au ſéjour de la Mort.
Mille Démons volent à ſon paſſage ;
Et Pſiché voit leur effrayante image
Sans ſe troubler : tant l'Amour en ſecret
Raſſure alors cette jeune mortelle !
Ses yeux brilloient dans la nuit éternelle :
A leur pouvoir tout l'enfer ſe ſoumet.

Déja Caron veut qu'un ſi bel objet
Sans rien payer entre dans ſa nacelle.
Minos ſe livre à d'amoureux tranſports,
Cerbère tombe aux pieds de cette Belle,
Clothon prétend toujours filer pour elle,
Et Tiſiphone eſt en proie aux remords.

Sous une voûte élevée & profonde
Qu'un feu bleuâtre éclaire à longs ſillons,
Pſiché pénètre, & voit de notre monde
D'ombres en pleurs tomber des légions.
Semblable au bruit de l'Océan qui gronde,
De leurs ſanglots le murmure confus
Étonne, émeut l'Eſclave de Vénus.
Ce ſont donc-là ceux qu'une mort récente
Vient de frapper, dit-elle; & dans l'inſtant
Tombe à ſes pieds mainte ombre maudiſſant
L'art aſſaſſin qui trompa ſon attente,
Ou regrettant une mère, une amante,
Un père infirme, un protecteur chéri,
Un tendre époux, des enfans, un ami.
Mais qu'elle foule ici ſe précipite.
Et ſurpaſſant les feuilles que les vents
Aux premiers froids entaſſent dans nos champs,
De le combler menace le Cocyte?
Ce ſont tous ceux que pour un vain renom,
Pour ſeconder la folle ambition
De ces brigands qu'honore le vulgaire,
On voit chercher un trépas ſanguinaire;
Ou dont la peſte, enrichiſſant Pluton
D'un ſeul revers de ſa faulx meurtrière,
Nourrit la Mort & triple ſa moiſſon.
Plus loin ſont ceux qui ſur leur propre vie

Des Dieux jaloux usurpant le pouvoir,
D'aucun pardon n'ont conservé l'espoir;
Troupe ici-bas livrée à l'infamie,
Et dans ces lieux, pour avoir à la fois
De la nature enfreint toutes les loix,
Par Némésis sévèrement punie.
Là couvre aussi les bords du Phlégéton
La foule, hélas! de ceux que sur la terre
La faim réduit au sort d'Érésicton;
Et tout près d'eux, ceux qui de leur misère
Spectateurs froids, s'armant d'un œil sévère,
Fermoient leur cœur à la compassion,
Mais qui, remplis de falerne & de bile,
Par une route encore plus facile
Sont descendus au séjour d'Alecton:
Ceux qui de l'or ayant fait leur idole,
A ce Dieu seul, jour & nuit respecté,
Sacrifiant leurs besoins, leur santé,
Sont morts de soif dans les eaux du Pactole:
Et ceux encor, nouveaux Pigmalions,
Plus insensés, plus à plaindre peut-être,
Qui de l'Amour, cet impérieux maître,
Écoutant trop les fatales leçons,
Ont soupiré pour de froides images,
Ont à des cœurs durs, ingrats ou volages,
Sans aucun fruit immolé leur raison:
D'autres enfin, qui d'un mortel poison,
Dans les transports d'une fougueuse yvresse,
Volant sans choix de Philis à Toinon,
Ont à longs traits abreuvé leur jeunesse;
Ou qui bravant le destin de Titon,
Tendres par air, ardens sans passion,
Par des excès qui hâtent la vieillesse,

Fiers de compter les marches du tombeau,
A leur Phryné sacrifiant sans cesse,
Ont de leurs jours consumé le flambeau.

Psiché s'avance (2); & parmi les victimes
Qui près du Styx endurent pour jamais
Des châtimens assortis à leurs crimes,
De ses deux sœurs reconnoissant les traits,
Cette Beauté dans leur nouveau supplice
De Rhadamante admire la justice.
A chaque instant à leurs regards jaloux
Venoit s'offrir une glace importune,
Qui leur peignoit sa brillante fortune,
Et les appas de l'Amour son époux:
Un voile étoit répandu sur la suite.
Les sœurs fuyoient ce fantôme odieux,
Mais en tous lieux la glace reproduite
Se retrouvoit toujours devant leurs yeux.
Près de Pluton (3) Psiché fut introduite.
Pluton la voit, & soudain sent des feux
Dont en son cœur Proserpine inquiéte,
Pour l'avenir craint l'ardeur indiscrette.
Psiché sans peine obtint d'elle le fard
Qu'elle devoit porter à sa rivale:
Mais aussi-tôt la Déesse infernale
La congédie & presse son départ.
Alors Psiché traverse l'Élysée
Pour retourner au terrestre séjour.
La route étoit moins triste & plus aisée,
Claire, fleurie, & du choix de l'Amour.
Là sont tous ceux qui d'une longue vie
Ont dans ce monde obtenu la faveur,
Sages mortels à qui je porte envie,

Sachant régler leur esprit & leur cœur ;
Sobres en tout, aimant sans phrénésie,
Du superflu ne faisant aucun cas,
Par tempérance exempts de maladies,
Sans Médecins défiant le trépas :
Graces, hélas ! qu'à vrai dire, ici bas,
A peu de gens le Ciel a départies !
La vertu crie : Usez, n'abusez pas :
Ceux qu'à sa voix elle trouve dociles
Sont les Élus : ils peuplent ces asyles.
Ainsi quiconque usa modérément
De tous les dons que nous fait la nature,
Dans des torrens d'une volupté pure
Après la mort nâge éternellement.
Belle leçon pour celle qu'un Dieu même
Avoit pris soin d'enivrer de plaisirs,
Et qui n'avoit, dans ce bonheur suprême,
Su modérer ses violens desirs !

Dès que ce Dieu l'eût rendue à la terre
Par le secours d'une invisible main,
Il la laissa suivre encor son destin,
Servir encor la Reine de Cythère.

Fin du neuvieme Chant.

CHANT DIXIEME.

PSICHÉ rêvant au préſent qu'elle tient,
Aux changemens qu'ont éprouvés ſes charmes,
A ſon époux, qui, puiſqu'il la ſoutient,
Semble être prêt de lui rendre les armes:
Peut-être auſſi (car au cœur de Pſiché
Un peu d'orgueil reſtoit toujours caché,)
Cette Beauté craignant qu'à la Déeſſe
Le divin fard ne réuſsît trop bien,
Veut, en dépit de ſa défenſe expreſſe,
Sur elle-même eſſayer ce moyen.
Je n'ai, dit-elle, en cet endroit champêtre
Que les rochers, que les bois pour témoins:
Voyons ce fard qu'avec de ſi grands ſoins
Vénus prétend m'empêcher de connoître.
Lors à la boîte elle porte la main,
L'entr'ouvre un peu, la referme ſoudain,
La conſidére avec un œil avide,
Craint, ſe raſſure, héſite, & l'ouvre enfin.
Il en ſortit une flamme perfide
Qui pénétra ſon viſage & ſon ſein.
Au même inſtant Pſiché d'un pas rapide,
Le cœur troublé, gagne un ruiſſeau voiſin.
Que devint-elle en voyant ſon image?
Ses lys étoient en ébene changés:
L'onde préſente à ſes yeux outragés
Une Beauté de l'Africain rivage.

Dieux! s'écria cette Belle en pleurant,
J'ai tout perdu. Ma cruelle ennemie
Pour cet opprobre a ménagé ma vie.
Jouis, Vénus, d'un triomphe éclatant!
De mon époux je vais être haïe;
L'Amour fuira mon aſpect effrayant!
L'eau du ruiſſeau fut en vain employée
Pour effacer cette triſte couleur.
Alors Pſiché confuſe, humiliée,
Court dans un antre enterrer ſa douleur.
Elle y vouloit languir ſans nourriture,
Sans voir le jour, ſans prendre de repos;
Livrer ſa trame au ciſeau d'Atropos,
Ou des ſerpens devenir la pâture.

Et cependant au courroux de l'Amour
Déja ſuccède une vive tendreſſe;
Déja ce Dieu veut près de ſa Maîtreſſe,
Malgré Vénus ſe fixer ſans retour.
Soudain il vole, il arrive à l'entrée
De la caverne où languiſſoit Pſiché.
Il l'apperçoit, qui, d'ennuis dévorée,
Entre des fleurs le viſage caché,
Sur le gazon arroſé de ſes larmes,
Dérobe au jour la perte de ſes charmes.
Ses bras ſont nuds, &, malgré ſon malheur,
Ont conſervé leur premiere blancheur:
L'Amour y porte un baiſer plein de flamme.
Pſiché d'abord reconnoît ſon époux:
Ce doux baiſer a paſſé dans ſon ame.
L'Amour alloit embraſſer ſes genoux;
Pſiché ſe lève, & voilant ſon viſage,
Fuit auſſi-tôt dans ſon obſcur réduit.

L'époux brûlant, gémit, pleure & la fuit,
En l'assurant d'un éternel hommage.
Non, dit Psiché, vous ne m'aimerez plus:
Victime, hélas! du courroux de Vénus,
De la beauté j'ai perdu l'avantage.
Quoi! dit l'Amour, ces traits si précieux! ....
Ils sont changés, & je ne suis plus belle .....
Je veux les voir .... Ils effraieront vos yeux....
Ils me plairont sous leur forme nouvelle:
Je suis un monstre, un amant furieux;
C'est moi qui dois redouter votre haine;
Mon seul caprice a causé vos malheurs:
Mais c'en est fait; je rentre dans ma chaîne;
Vénus va mettre un terme à ses rigueurs.
Il n'est plus tems; elles sont épuisées,
Reprit l'épouse. Et l'Amour à ces mots,
Serrant ses mains de larmes arrosées,
Laisse échapper les plus tristes sanglots.
Enfin ce Dieu rompant un long silence:
Venez, dit-il, c'est trop de résistance;
Voyons le tort qu'à vos jeunes appas
A compté faire une injuste vengeance:
Ah! quel qu'il soit, je ne changerai pas.
Alors Psiché tendrement lui rappelle
Combien l'ingrat pour un pareil desir
D'un dur refus s'étoit armé contre elle.
Vaines raisons! Ce cruel souvenir
Accroît du Dieu la flamme impétueuse;
Et par le Styx il jure au même instant
D'être toujours son époux, son amant,
De l'adorer, lui parut-elle affreuse.
Puis, hors de l'antre aussi-tôt l'entraînant,
Sur son visage avec saisissement

Il voit du fard l'impreſſion funeſte;
Mais, revenu de ſon étonnement,
Songeant ſoudain à tout ce qui lui reſte:
Pſiché, dit-il, je tiendrai mon ferment.
De votre teint les roſes ſont flétries,
Mais de vos yeux l'éclat n'eſt point changé.
Vénus ſuccombe; & ſous vos loix chéries
L'Amour ſe voit pour jamais engagé.
Allons trouver cette implacable mère:
J'obtiendrai d'elle ou du Maître des Dieux,
Que recouvrant votre beauté première,
Vous preniez place avec moi dans les cieux;
Ou des humains, dépourvus de mes feux,
Je laiſſerai périr la race entière.
Il dit, & vole avec elle à Cythère.

Vénus alors s'occupoit de Pſiché;
Et, la pitié ſuccédant à l'envie,
En ce moment ſon cœur étoit touché
D'avoir porté trop loin la jalouſie:
Caprice étrange, & qu'explique pourtant
Sa qualité de Femme & de Déeſſe!
Pſiché ſe jette à ſes pieds en pleurant.
Vénus la plaint, l'embraſſe & la carreſſe;
Et ſe piquant de généroſité,
Permet ſoudain (tant d'une extrémité
Ce ſexe paſſe aiſément en une autre!)
Que Jupiter lui rende ſa beauté.
En attendant, ma Cour ſera la vôtre,
Ajouta-t-elle, & mes jeunes ſujets
De votre hymen y feront les apprêts.
D'un tel accueil Pſiché fut pénétrée.
L'Amour content de ce premier ſuccès,

Monte auſſi-tôt à la voûte azurée,
De Jupiter réclame les bienfaits,
Lui fait valoir l'aveu de Cythérée,
Voue à ce Dieu le plus doux de ſes traits
Si de Pſiché la honte eſt réparée,
Fait tant qu'enfin Jupiter ſe rendoit;
Lorſque ſoudain Junon, qui l'entendoit,
Exhale ainſi ſa jalouſe colère:
Vous écoutez les deſirs d'un enfant?
Il ſeroit beau de donner à la terre
De cet éclat le ſpectacle indécent!
Qu'importe aux Dieux le ſort d'une maîtreſſe
Qui fut coupable & que Vénus punit!
Quelque beauté, des yeux, de la jeuneſſe,
Vaine, ſur-tout, & fille à ce qu'on dit
De je ne ſai quel Prince de la Gréce,
Eſt-ce trop peu que partageant ſon lit
Elle ait ſéduit le fils d'une Déeſſe?
Ne faut-il pas, quand ſon teint s'obſcurcit,
Qu'à l'éclaircir tout l'Olympe s'empreſſe?
Bientôt, ſans doute, on demandera plus;
Et je m'attends, ſi la Belle eſt vengée,
A voir un jour en triomphe érigée
L'injure faite à d'autres qu'à Vénus.

Tel qu'une mer que l'Aquilon ſoulève,
Et dont les flots ſont enſuite applanis,
A ce diſcours, qu'un long ſoupir achève,
Jupin d'abord fronce ſes noirs ſourcis;
Puis, reprenant une face riante:
Junon, dit-il, oublions nos débats.
Si de l'Amour je ne remplis l'attente,
Il fera perdre à l'Hymen ſes appas.

C'eſt par l'Amour, c'eſt par ſes ſeules armes
Que la beauté conſerve ſon pouvoir:
Sans lui vous-même auriez bien moins de charmes;
Et mon refus comblant ſon déſeſpoir,
Pourroit hâter l'objet de vos allarmes.
Pſiché lui plaît, pourquoi la lui ravir?
Il fait aimer; on ne veut point qu'il aime!
Laiſſez, laiſſez pour votre intérêt même,
En ſa faveur votre époux s'attendrir.

Junon s'éloigne en gardant le ſilence;
Et dans l'inſtant par la toute-puiſſance
Du Dieu qui dicte au Deſtin ſes arrêts,
Pſiché devient plus belle que jamais.
Mais l'Amour veut qu'elle ſoit immortelle;
Et Jupiter craint qu'avec tant d'attraits,
Pſiché traînant tous les cœurs après elle,
N'allume aux cieux une guerre éternelle:
Pour accorder les compagnes des Dieux
Tout mon pouvoir ſait à peine ſuffire:
Si Pſiché monte à ce rang glorieux,
Je n'aurai plus la paix dans mon Empire.
Il lui faudra des temples, des autels;
Et nous verrons déſormais les mortels,
D'encens déja devenus trop avares,
Nous rendre encor des hommages plus rares.
Ainſi parla le vainqueur des Titans.
L'Amour reprit: Qu'importe à votre gloire
De ces humains le mépriſable encens!
Sans le tonnerre & la grêle & les vents,
L'homme bientôt refuſeroit de croire
Qu'il eſt des Dieux; & ſon cœur inſenſé
Ne rend au Ciel qu'un culte intéreſſé.

Notre

Notre bonheur dépend-il de la terre?
Quel fruit revient à Pomone, à Cérès,
De la combler tous les ans de bienfaits?
L'Aurore en vain dès le matin l'éclaire,
Flore au printems s'épuise à l'embellir;
Quand le Soleil termine sa carrière,
On voit Diane aussi-tôt accourir,
Et dans les cieux répandre la lumière:
L'homme reçoit ces dons sans les sentir.
Père des Dieux, puisque chaque Immortelle
Fuit votre Cour pour veiller aux besoins
De cette race ingrate & criminelle,
Attachez-vous une Beauté nouvelle,
Jeune, enjouée, exempte de ces soins,
Qui chérissant la demeure éternelle,
Auprès de vous, sous vos tristes lambris,
Fixe à jamais les Plaisirs & les Ris.

A ce discours, le Maître du tonnerre
Fait de la tête un léger mouvement,
Qui par trois fois fit chanceler la terre,
Qui balança trois fois le firmament.
L'Amour connut à ce signe éclatant
De Jupiter la volonté suprême.
Ce Dieu soudain monte en un char brillant,
Vole à Cythère; & cette nuit-là même,
Admise au rang de la Divinité,
Les feux d'hymen se rallumant sans cesse,
Psiché goûta dans une longue ivresse
Les premiers fruits de l'immortalité.

J'ai de Psiché tracé les infortunes;
Mais à présent je me sens arrêté:

L'Amour peut seul avec fidélité
Rendre l'excès de leurs ardeurs communes.
Il me suffit d'avoir dans ce récit
Peint des amans les étranges caprices,
Les vains desirs, les soupçons, le dépit;
Mille regrets, après mille injustices;
Un sexe foible, en ses vœux emporté,
Jaloux, ingrat, outré dans ses vengeances,
Bravant sur-tout les plus graves défenses
Pour contenter sa curiosité.
De ce défaut Psiché fut trop punie:
L'hymen d'un Dieu l'en dédommagea bien.
Qui ne voudroit, pour un si beau lien,
Avoir souffert la moitié de sa vie?

Avec l'Amour tranquille désormais,
Pour voir ses vœux pleinement satisfaits
Psiché n'eut plus de larmes à répandre.
Aux doux attraits de sa postérité
On vit depuis tout l'Olympe se rendre:
De son hymen (1) naquit la Volupté.

Fin du dixieme & dernier Chant.

NOTES DU PREMIER CHANT.

(1) L'enfant cruel qui tourmente nos ames.

Pour n'être point soupçonné de vouloir m'approprier ce qu'il peut y avoir d'agréable dans le Roman de la Fontaine, j'en rapporterai dans mes Notes les principaux traits, quand l'occasion s'en présentera, sur-tout ceux qu'il a mis en vers. Il fait débuter Poliphile par ceux-ci :

» Le Dieu qu'on nomme Amour, n'est pas exempt d'aimer.
» A son flambeau quelquefois il se brûle ;
» Et si ses traits ont eu la force d'entamer
» Les cœurs de Pluton & d'Hercule,
» Il n'est pas inconvénient
» Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
» Il se blesse en les maniant.
» Je n'y vois rien qui ne se puisse faire :
» Témoin Psiché, dont je vous veux conter
» La gloire & les malheurs chantés par Apulée.
» Cela vaut bien la peine d'écouter ;
» L'aventure en est signalée.

(2) Mon fils, dit-elle, en le baignant de larmes.

La Fontaine a aussi rimé ce discours de Vénus à l'Amour.

» Mon fils, dit-elle, en lui baisant les yeux,
» La fille d'un mortel en veut à ma puissance.
» Elle a juré de me chasser des lieux
» Où l'on me rend obéissance.

» Et qui sait si son insolence
» N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter
» Le rang que dans les cieux je pense mériter ?

» Paphos n'est plus pour moi qu'un séjour importun :
» Des Graces & des Ris la troupe m'abandonne ;
» Tous les Amours, sans en excepter un,
» S'en vont servir cette personne.
» Si Psiché veut notre couronne,
» Il faut la lui donner ; elle seule aussi bien
» Fait en Gréce à présent votre office & le mien.

» L'un de ces jours je lui vois pour époux,
» Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,
» Sans le tenir de vos traits ni de vous,
» Sans vous en rendre aucun hommage.
» Il naîtra de leur mariage
» Un autre Cupidon qui, d'un de ses regards,
» Fera plus mille fois que vous avec vos dards.

» Prenez-y garde ; il vous y faut songer.
» Rendez-la malheureuse ; & que cette cadette,
» Malgré les siens, épouse un étranger,
» Qui ne sache où trouver retraite,
» Qui soit laid, & qui la maltraite,
» La fasse consumer en regrets superflus,
» Tant que ni vous ni moi nous ne la craignions plus.

(3) Neptune ordonne aux habitans des eaux.

» La Cour de Neptune l'accompagna, dit la Fontaine. Ceci » est proprement matière de poésie : il ne siéroit guères bien » à la prose de décrire une cavalcade de Dieux marins : d'ail- » leurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage » ordinaire, ce que la Déesse parut alors.

» C'eſt pourquoi nous dirons en langage rimé,
» Que l'Empire flottant en demeura charmé.
» Cent Tritons la ſuivant juſqu'au port de Cythère,
» Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire :
» L'un nâge à l'entour d'elle, & l'autre au fond des eaux
» Lui cherche du corail & des tréſors nouveaux.
» L'un lui tient un miroir fait de cryſtal de roche :
» Aux rayons du Soleil l'autre en défend l'approche.
» Palémon qui la guide, évite les rochers :
» Glauque de ſon cornet fait retentir les mers.
» Thétis lui fait ouïr un concert de Sirênes.
» Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines :
» Le ſeul Zéphire eſt libre, & d'un ſouffle amoureux,
» Il carreſſe Vénus, ſe joue à ſes cheveux ;
» Contre ſes vêtemens par fois il ſe courrouce.
» L'onde, pour la toucher, à grands flots s'entrepouſſe ;
» Et d'une égale ardeur chaque flot à ſon tour
» S'en vient baiſer les pieds de la mère d'amour.

(4) Il eſt un Monſtre, ennemi des mortels.

La Fontaine rapporte ainſi cet Oracle : il avoue dans ſa Préface, qu'il lui a été impoſſible de le rendre ambigu & court, *qui ſont les deux qualités que les réponſes des Dieux doivent avoir :*

» L'époux que les Deſtins gardent à votre fille,
» Eſt un Monſtre cruel qui déchire les cœurs,
» Qui trouble maint État, détruit mainte famille,
» Se nourrit de ſoupirs, ſe baigne dans les pleurs.

» A l'univers entier il déclare la guerre,
» Courant de bout en bout, un flambeau dans la main :
» On le craint dans les cieux, on le craint ſur la terre ;
» Le Styx n'a pu borner ſon pouvoir ſouverain.

» C'eſt un empoiſonneur, c'eſt un incendiaire,
» Un tyran qui de fers charge jeunes & vieux.
» Qu'on lui livre Pſiché ; qu'elle tâche à lui plaire
» Tel eſt l'arrêt du Sort, de l'Amour & des Dieux.

» Menez-la ſur un roc au haut d'une montagne,
» En des lieux où l'attend le Monſtre, ſon époux ;
» Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne ;
» Car elle doit mourir pour ſes ſœurs & pour vous.

Sur ce que cet Oracle eſt trop clair, non-ſeulement dans ſon ouvrage, mais même dans celui d'Apulée, la Fontaine allégue diverſes raiſons auxquelles je renvoie le Lecteur. Quelque ſpécieuſes qu'elles ſoient, elles n'ont pu m'empêcher d'éviter le défaut dont il s'accuſe d'abord, & qu'il eſſaie enſuite de juſtifier.

(5) Sa mère alors ne ſe poſſédant plus.

» De repréſenter à quel point l'affliction ſe trouva montée, » c'eſt ce qui ſurpaſſe mes forces, s'écrie ici la Fontaine.

» L'éloquence elle-même impuiſſante à le dire,
» Confeſſe que ceci n'eſt point de ſon empire :
» C'eſt au ſilence ſeul d'exprimer les adieux
» Des parens de la Belle au partir de ces lieux.
» Je ne décrirai point ni leur douleur amère,
» Ni les pleurs de Pſiché, ni les cris de ſa mère,
» Qui du fond des rochers renvoyés dans les airs,
» Firent de bout en bout retentir ces deſerts.
» Elle plaint de ſon ſang la cruelle aventure,
» Implore le Soleil, les Aſtres, la Nature ;
» Croit fléchir par ſes cris les Auteurs du Deſtin :
» Il lui faut arracher ſa fille de ſon ſein.

» Après mille sanglots enfin l'on les sépare.
» Le Soleil las de voir ce spectacle barbare,
» Précipite sa course, & passant sous les eaux,
» Va porter sa clarté chez des peuples nouveaux :
» L'horreur de ces deserts s'accroît par son abscence :
» La Nuit vient sur un char conduit par le Silence ;
» Il amène avec lui la crainte en l'univers.

J'ai profité autant que j'ai pu de ces dernières idées, mais je n'ai pu profiter que de celles-là.

NOTES DU SECOND CHANT.

(1) Cet air sur-tout à Psiché parut plaire.

La Fontaine y a suivi la même mesure que moi : j'aurois pu me contenter de le copier ; mais je n'ai pas voulu que l'on eût ce reproche à me faire. Voici de quelle manière il s'exprime dans ces deux couplets :

» Tout l'univers obéit à l'Amour ;
» Belle Psiché, soumettez-lui votre ame.
» Les autres Dieux à ce Dieu font la cour,
» Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
» Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
» Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

» Sans cet Amour tant d'objets ravissans,
» Lambris dorés, bois, jardins & fontaines,
» N'ont point d'appas qui ne soient languissans ;
» Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
» Des jeunes cœurs, c'est le suprême bien :
» Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

(2) Belle Psiché, tu brûles du desir
De contempler tout ce que la Nature
Et l'art jaloux à l'envi vont t'offrir.

» L'avidité de ses yeux la faisoit courir de chambre en cham» bre, & considérer à la hâte les merveilles de ce Palais, où » par un enchantement prophétique, ce qui n'étoit pas encore, » & ce qui ne devoit jamais être se rencontroit.

» On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'albâtre.
» Les dedans sont ornés d'un porphyre luisant.
» Ces Ordres, dont les Grecs nous ont fait un présent,
» Le Dorique sans fard, l'élégant Ionique,
» Et le Corinthien superbe & magnifique,
» L'un sur l'autre placés, élèvent jusqu'aux Cieux
» Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
» Pour servir d'ornement à ses divers étages,
» L'Architecte y posa les vivantes images
» De ces objets divins, Cléopatre, Phrinés,
» Par qui sont les Héros en triomphe menés.
» Ces fameuses Beautés dont la Gréce se vante,
» Celles que le Parnasse en ses Fables nous chante,
» Ou de qui nos Romans font de si beaux portraits,
» A l'envi sur le marbre étaloient leurs attraits.
» L'enchanteresse Armide, héroïne du Tasse,
» A côté d'Angélique avoit trouvé sa place.
» On y voyoit sur-tout Hélène au cœur léger,
» Qui causa tant de maux pour un Prince Berger.
» Psiché dans le milieu voit aussi sa statue,
» De ces Reines des cœurs pour Reine reconnnue:
» La Belle à cet aspect s'applaudit en secret,
» Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à regret.
» Mais on lui montre encor d'autres marques de gloire:

» Là, ses traits sont de marbre, ailleurs ils sont d'yvoire.
» Les Disciples d'Arachne, à l'envi des pinceaux,
» En ont aussi formé de différens tableaux.
» Dans l'un, on voit les Ris divertir cette Belle;
» Dans l'autre, les Amours danser à l'entour d'elle:
» Et sur cette autre toile, Euphrosine & ses sœurs
» Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
» Enfin, soit aux couleurs, ou bien dans la sculpture,
» Psiché dans mille endroits rencontre sa figure;
» Sans parler des miroirs & du crystal des eaux,
» Que ses traits imprimés font paroître plus beaux.

(3) Psiché sur-tout admire en ce séjour
Une superbe & vaste galerie,
Où l'on voyoit en l'honneur de l'Amour
Briller encor l'art de la broderie.

» Je me contenterai de parler d'une tapisserie relevée d'or, » laquelle on fit remarquer principalement à Psiché, non tant » pour l'ouvrage, quoiqu'il fût rare, que pour le sujet. La ten» ture étoit composée de six piéces.

» Dans la premiere on voyoit un cahos,
» Masse confuse, & de qui l'assemblage
» Faisoit lutter contre l'orgueil des flots
» Des tourbillons d'une flamme volage.

» Non loin de-là, dans un même monceau,
» L'air gémissoit sous le poids de la terre:
» Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
» Entretenoient une cruelle guerre.

» Que fait l'Amour? volant de bout en bout,
» Ce jeune enfant, sans beaucoup de mystère,

» En badinant vous débrouille le tout,
» Mille fois mieux qu'un Sage n'eût su faire.

» Dans la seconde un Cyclope amoureux,
» Pour plaire aux yeux d'une Nymphe jolie,
» Se démêloit la barbe & les cheveux;
» Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.

» En se moquant la Nymphe s'enfuyoit :
» Amour l'atteint; & l'on voyoit la Belle,
» Qui, dans un bois, le Cyclope prioit
» Qu'il l'excusât d'avoir été rebelle.

La Fontaine décrit en prose les autres piéces de cette riche tapisserie : j'ai resserré le plus qu'il m'a été possible cette description, celle du palais, & celle des jardins, qui en général, m'ont parues longues & languissantes dans son Roman. Les morceaux où il emploie le langage de la Poésie, sont sur-tout fort négligés : j'ai déja osé le dire; peut-être m'accusera-t-on d'en trop multiplier les preuves, si je continue de le citer. Mais comment me justifier autrement d'avoir si peu profité des tableaux de ce grand Peintre ?

(4) Soutiens ma voix, Muse; je vais décrire
Des lieux où règne un éternel printems.

» Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ai à décrire.

» Assemblez, sans aller si loin,
» Vaux, Liencourt & leurs Naïades,
» Y joignant, en cas de besoin,
» Ruel, avecque ses cascades.

» Cela fait, de tous les côtés,
» Placez en ces lieux enchantés
» Force jets affrontant la nue :
» Des canaux à perte de vûe.
» Bordez-les d'orangers, de myrtes, de jasmins,
» Qui soient aussi géants que les nôtres sont nains :
» Entassez-en des pépinières :
» Plantez-en des forêts entières ;
» Des forêts où chante en tout tems
» Philomèle, honneur des bocages,
» De qui le règne en nos ombrages
» Naît & meurt avec le printems ;
» Mêlez-y les sons éclatans
» De tout ce que les bois ont d'agréables chantres.
» Chassez de ces forêts les sinistres oiseaux ;
» Que les fleurs bordent leurs ruisseaux ;
» Que l'Amour habite leurs antres.
» N'y laissez entrer toutefois
» Aucune hôtesse de ces bois,
» Qu'avec un paisible Zéphire,
» Et jamais avec un Satyre.
» Point de tels amans dans ces lieux :
» Psiché s'en tiendroit offensée :
» Ne les offrez point à ces yeux
» Et moins encore à sa pensée.
» Qu'en ce canton délicieux
» Flore & Pomone, à qui mieux mieux
» Fassent montre de leurs richesses ;
» Et que ce couple de Déesses
» Y renouvelle ses présens
» Quatre fois au moins tous les ans.
» Que tout y naisse sans culture ;
» Toujours fraîcheur, toujours verdure,

» Toujours l'haleine & les soupirs
» D'une brigade de Zéphirs ».

Je n'imagine pas qu'on puisse trouver aucune ressemblance entre cette description & la mienne.

NOTES DU TROISIEME CHANT.

J'ai peu de chose à faire remarquer sur ce Chant, sinon que j'ai emprunté de mon modèle, l'idée de faire donner à Psiché des spectacles pour la distraire. La Fontaine pousse cette feinte beaucoup plus loin; il dit qu'on lui enseigna jusqu'aux secrets de la Poésie. » Cette corruptrice des cœurs acheva de gâter » celui de notre héroïne, & la fit tomber dans un mal que les » Médecins appellent glucomorie, qui lui pervertit tous les » sens & la ravit comme à elle-même. Elle parloit étant seule,

» Ainsi qu'en usent les amans
» Dans les vers & dans les romans ».

Elle entretenoit les arbres de sa passion. Après les arbres, elle s'adressoit aux ruisseaux: *ceux-ci étoient ses principaux confidens.* » Elle leur disoit à peu-près les choses que je vais vous » dire, & les disoit en vers aussi bien que moi.

» Ruisseaux, enseignez-moi l'objet de mon amour.
» Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde est si pure,
» Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,
» Payant un doux tribut à votre doux murmure?
» En vain pour le savoir Psiché vous fait la cour:
» En vain elle vous vient conter son aventure.
» Vous n'osez déceler cet ennemi du jour,
» Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

» Il s'envole avec l'ombre, & me laisse appeller.
» Hélas! j'use au hasard de ce mot d'envoler!
» Car je ne sais pas même encor s'il a des aîles.
» J'ai beau suivre vos bords, & chercher en tous lieux:
» Les antres seulement m'en disent des nouvelles;
» Et ce que je chéris n'est pas fait pour mes yeux ».

Je n'ai pas cru devoir ajouter la manie des vers aux autres vices de Psiché, qui sont la curiosité & l'indiscrétion; c'est assez de ces deux derniers, pour perdre une jeune personne comme elle.

J'ai jetté au reste dans ce Chant, le plus d'images qu'il m'a été possible, pour racheter le défaut d'action qui s'y trouve, & pour rendre le Lecteur moins impatient d'arriver aux événemens qui doivent suivre.

NOTES DU QUATRIEME CHANT.

(1) Hé quoi! toujours cet arrêt révoltant,
Dit-elle alors d'une voix altérée!

Cette conversation, que j'ai tâché de rendre précise & animée, renferme, ce me semble, quelque chose d'odieux dans le Roman. L'époux dit à Psiché, que si elle parvient à le voir, il la quittera. Et moi, je vous retiendrai, répond-elle. » Mais » si j'ai juré par le Styx, continue son époux? Qui est-il ce » Styx, dit notre héroïne? Je vous demanderois volontiers s'il » est plus puissant que ce qu'on appelle beauté. Quand il le » seroit, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'univers, & » que Psiché se plaignît d'être abandonnée de son mari sur un » prétexte de curiosité, & pour ne pas manquer de parole au » Styx? Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale

» & la honte ! .... *Il paroît bien que vous ne me connoissez » pas*, repartit l'époux, *de m'alléguer le scandale & la honte : » ce sont choses dont je ne me mets guères en peine* ». Cette réponse, si je ne trompe, montre bien peu de délicatesse de la part de ce jeune époux. A quel propos se trahit-il ainsi lui-même ? Il ne fait guères d'honneur à Psiché, s'il suppose qu'en se peignant à elle sous ces traits choquans, il parviendra aisément à calmer l'inquiétude dont son ame est agitée.

(2) L'époux surpris, après quelques momens,
Lui dit : Hé bien! perdez-vous, j'y consens;
Vous les verrez ces sœurs que je redoute.

La Fontaine fait dire ici à cet époux : » Vous êtes tombée » justement dans les trois défauts qui ont le plus accoutumé de » nuire aux personnes de votre sexe, la curiosité, la vanité, & » *le trop d'esprit*. Je ne réponds pas à vos argumens, ajoute-t-il, » ils sont *trop subtils* ». On ne voit pas bien ce qu'il y a de si spirituel, de si subtil dans les remontrances de Psiché : elles sont toutes simples, chez la Fontaine lui-même, & telles que la situation de cette jeune personne doit naturellement les lui inspirer. Je me suis beaucoup plus efforcé, quant à moi, d'y mettre de la naïveté & du sentiment, que de l'esprit & de la subtilité.

L'époux continue : » Puisque vous voulez votre perte, & que » le Destin le veut aussi, je vais y mettre ordre, & commander » au Zéphire de vous apporter vos sœurs. *Plût au Sort qu'il » les laissât tomber en chemin* ». Voilà un souhait que je ne pardonne pas encore à cet époux : il faut avouer qu'il traite un peu durement la pauvre Psiché. Il semble exiger d'elle qu'elle ait un mauvais cœur. Qu'il lui peigne vivement l'appréhension où il est que ses sœurs ne la séduisent, à la bonne heure ; mais qu'il souhaite qu'elles se cassent le col, & qu'il le lui dise à elle-même, cela n'est, ce me semble, ni plus déli-

cat, ni plus honnête que ce que j'ai osé reprendre dans la note précédente.

NOTES DU CINQUIEME CHANT.

**(1) Loin, loin ces fards que l'humaine foiblesse
Oppose au Tems, ce tyran redouté.**

La Fontaine plaisante ici à son ordinaire : il fait une description un peu grotesque de tout l'*attirail* qui formoit, dit-il, *la béatitude* de Psiché, & qui étoit rangé *dans des magasins dont à peine on voyoit le bout.* » Équipage de jour & de nuit, vases » & baignoires d'or ciselé, instrumens du luxe ; *laboratoires*, » non pour les fards ; de quoi eussent-ils servi à Psiché, puisque » l'usage en étoit alors inconnu » ? C'est-à-dire que s'il eût été connu, Psiché en auroit profité : mais pourquoi avancer qu'il ne l'étoit pas, puisque dans le reste de l'histoire, Vénus charge cette Belle d'aller aux enfers, demander *à la Reine de ces lieux-là une boîte de son fard ;* & qu'à son retour, Psiché n'est curieuse d'ouvrir cette boîte que *par le desir naturel & bien innocent de remédier, en s'appliquant un peu de ce fard, au déchet où étoient tombés ses appas ?* Elle en connoissoit donc l'usage. Mais elle étoit trop belle pour y avoir recours avant le tems *où les ennuis, le hâle & mille autres choses l'auroient tellement changée, qu'elle ne se reconnoîtroit plus elle-même.* C'étoit la raison que la Fontaine devoit alléguer, ce me semble, pour faire valoir d'avantage la beauté de son héroïne dans sa brillante fortune. Il continue : » On n'avoit pas encore vu » de ces femmes qui, moyennant trois ou quatre boîtes, l'une » d'embonpoint, l'autre de fraîcheur, & la troisieme de vermil» lon, font subsister leurs charmes comme elles peuvent. Cer» tainement l'Amour leur est obligé de la peine qu'elles se

» donnent. Les *laboratoires* dont il s'agit n'étoient donc que » pour les parfums. Il y en avoit en eaux, en essences, en » pastilles, & en mille espèces dont je ne sais pas les noms, » & qui n'en eurent possible jamais. *Quand tout l'Empire de » Flore, avec les deux Arabies, & les lieux où naît le baume » seroient distillés*, on n'en feroit pas un assortiment de sen- » teurs comme celui-là ». La Fontaine passe aux joyaux, aux perles, aux habits *chamarrés de diamans*, & finit par dire qu'*il y avoit de quoi armer un million de Belles de toutes piéces*. Il m'a fallu substituer d'autres idées à celles-là, qui, toutes plaisantes qu'elles sont, ne pouvoient me convenir. J'ajoute qu'elles me convenoient même d'autant moins qu'elles sont plus plaisantes. C'est une vérité de sentiment que je cherche à graver dans l'esprit de mes Lecteurs : il y auroit plus que de la mauvaise humeur à vouloir la contredire, après toutes les preuves que j'en ai déja données, & auxquelles j'en ajouterai encore beaucoup d'autres dans les Notes qui accompagneront les derniers Chants.

(2) Dès ce moment l'Envie au teint livide.

S'il y a quelque mérite dans la manière dont j'ai peint la jalousie des sœurs de Psiché depuis ce vers jusqu'à la fin du Chant, j'ose dire que je n'en dois presque rien à la Fontaine. Il n'y consacre guères qu'une vingtaine de lignes, où tout ce que j'ai pu mettre à profit se réduit, à peu-près, à ceci : » Les » maudites femmes s'étoient proposé de tenter toutes sortes de » moyens pour engager leur sœur à se perdre, soit en lui don- » nant de mauvaises impressions de son mari, soit en renou- » vellant dans son ame le souvenir d'un de ses amans ».

(3) Elle y joignit sa robe nuptiale ;
Pour confirmer aux yeux de ses parens
De son hymen les récits surprenans.

» Les

» Les présens que leur fit Psiché, dit la Fontaine, furent » des essences, des pierreries; force raretés à leurs maris; toutes » sortes de jouets à leurs enfans : quant aux personnes dont la » Belle tenoit le jour, deux phioles d'un élixir capable de ra- » jeunir la vieillesse même ».

Comme les sœurs à leur retour dans la Gréce, se gardent bien *de révéler ces merveilles, pour ne point contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette*, & qu'elles disent *que leur voyage a été inutile*, j'ai cru qu'il étoit trop odieux de les charger d'un élixir propre à rajeunir leurs parens, & dont leur secrette jalousie les empêcheroit de faire usage. C'est bien assez de peindre des plus noires couleurs la haine que ces deux Princesses conçoivent contre leur cadette, sans en faire encore des filles dénaturées. Le silence sur sa robe de noces, que je substitue aux deux phioles, a, si je ne me trompe, quelque chose de moins révoltant, & qui entre encore mieux dans les vues de cette basse jalousie qui les anime l'une & l'autre.

NOTES DU SIXIEME CHANT.

(1) Leur tendre sœur toujours ardente, affable,
Bravant alors le danger de les voir,
Au fond du bois courut les recevoir.

La Fontaine s'amuse dans cet endroit à parler du départ & de l'arrivée des sœurs de Psiché. » Un mois étoit à peine écoulé, qu'elles » proposèrent un second voyage. Les parens l'approuvèrent fort. » Les maris ne le désapprouvèrent pas : c'étoit autant de tems passé » sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à » l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher sans obstacle & » sans dragons. Le Zéphire ne parut point & ne laissa pas de » les enlever.

» Ce méchant couple amenoit avec lui
» La curieuse & misérable Envie,
» Pâle Démon que le bonheur d'autrui
» Nourrit de fiel & de mélancolie.

» Cela ne les rendit pas plus pesantes : au contraire la Mai-
» greur étant inséparable de l'Envie, la charge n'en fut que
» moindre, & elles se trouvèrent en peu d'heures dans le Palais
» de leur sœur ». La Fontaine oublie, en s'égayant sur ces dé-
tails, que la première chose qui doit occuper Psiché à l'arrivée
de ses sœurs, est sa tendresse pour ses parens; qu'elle doit les
questionner sur la santé de ces Vieillards, sur l'usage de cette
phiole merveilleuse qu'elle leur a envoyée, sur la joie qu'a dû
leur causer le récit de sa brillante fortune. Il n'y a pas un mot
de cela dans le Roman. La Fontaine passe tout de suite à la
nouvelle peinture que Psiché essaie de faire de son jeune époux,
& qui ne se trouvant pas conforme à la première, donne beau
jeu à ses sœurs pour lui arracher son secret. C'est, s'il m'est
permis de le dire, précipiter un peu trop le récit; c'est pécher
contre la bienséance; c'est négliger un moyen tout naturel de
rendre Psiché intéressante.

(2) Psiché resta quelques jours dans les pleurs.

Autre reproche que j'ose encore faire ici à la Fontaine : au
lieu de peindre Psiché accablée d'une douleur réelle, & agitée
tour à tour

D'espoir, de crainte & de haine & d'amour ;

il dit que pendant l'absence de ses sœurs, *elle eut grand soin
de s'affliger, & encore plus grand soin de dissimuler son afflic-
tion.* » Tous les artifices dont les femmes ont coutume de se
» servir, quand elles veulent tromper leurs maris, furent em-
» ployés par la Belle : ce n'étoit qu'embrassemens & caresses,

» complaisances perpétuelles, protestations & sermens de ne » point aller contre le vouloir de son cher époux. On n'y » omit rien, non-seulement envers le mari, mais envers les Nym- » phes: les plus clairvoyantes y furent trompées ». Il est bien question, après avoir peint Psiché au désespoir, après avoir dit qu'ingénieuse à se tourmenter, elle en revenoit toujours à l'idée que son mari étoit un Monstre, tel que l'Oracle l'avoit décrit, un Dragon, tel que ses sœurs disoient l'avoir vu, il est bien question, dis-je, de la représenter maintenant accablant ce Monstre, ce Dragon, d'embrassemens & de caresses; comme si l'on pouvoit supposer qu'elle en eût le courage! Il me semble qu'il étoit plus naturel de la peindre comme j'ai fait,

Ne souffrant plus son époux auprès d'elle
Qu'avec horreur, qu'avec frémissement,
Forcée encor de cacher son tourment;

& non s'affligeant par art, & employant volontairement toute la dissimulation dont une femme est capable pour tromper son mari: caractère odieux, & dont le moindre trait offert au Lecteur dans cet instant critique, est capable de détruire tout l'intérêt qu'il prend alors au sort de Psiché.

(3) Il lui promit que la lampe fidelle
Éclaireroit tous les traits du dragon,
Et que le fer trempé dans du poison
Lui porteroit une atteinte mortelle.

Dans la Fontaine, Psiché ne voit pas plutôt arriver ses sœurs, qu'elle leur *demande dès l'abord* où sont la lampe & le poignard: c'est une suite nécessaire du caractère qu'il prête à cette Belle, & que j'ai osé condamner dans la Note qu'on vient de lire. Écoutons la réponse des sœurs:

» Les voici, dit ce couple ; & nous vous assurons
» De la clarté que fait la lampe.
» Pour le poignard, il est des bons,
» Bien affilé, de bonne trempe.
» Comme nous vous aimons, & ne négligeons rien
» Quand il s'agit de votre bien,
» Nous avons eu le soin d'empoisonner la lame :
» Tenez-vous sûre de ses coups :
» C'est fait du Monstre votre époux,
» Pour peu que ce poignard l'entame.
» A ces mots, un trait de pitié
» Toucha le cœur de notre Belle.
» Je vous rends graces, leur dit-elle,
» De tant de marques d'amitié.

La Fontaine, je le dirai encore hardiment, pouvoit se dispenser d'employer ici le langage de la Poésie : je ne vois pas trop quel agrément il a prétendu ajouter à son récit par des vers si peu dignes de lui. Il n'y a guères que les quatre derniers de passables.

(4) Puis vers le lit à peine osant marcher....

La timidité de Psiché, la crainte qu'elle a d'être surprise par son époux, les précautions dont elle use pour ne le point éveiller, sont très-bien décrites dans le Roman. On la voit *s'en allant le plus doucement qu'il lui est possible vers l'endroit du lit où le Monstre étoit couché, avançant un pied, puis un autre* (je crois que c'est, *puis l'autre*, qu'il doit y avoir,) *& prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamans. Elle retenoit jusqu'à son haleine, & craignoit presque que ses pensées ne la décélassent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.* Le reste de la description est en

vers : mais que de négligences encore dans ce morceau, le plus intéressant de tout l'ouvrage, & celui par conséquent où la Fontaine auroit dû employer toutes les ressources de son génie! Bien loin de-là ; il plaisante à son ordinaire ; il prend un ton goguenard & badin ; il semble se jouer du Lecteur, & craindre qu'il ne s'affecte trop de ce qu'il lui raconte : il refroidit l'intérêt, il l'éteint, il l'anéantit. Il y a néanmoins dans cette peinture quelques traits d'un pinceau délicat & précieux ; & c'est pour cela même qu'on regrette qu'ils soient si rares.

» A pas tremblans & suspendus,
» Elle arrive enfin où repose
» Son époux aux bras étendus,
» Époux plus beau qu'aucune chose :
» C'étoit aussi l'Amour : son teint, par sa fraîcheur,
» Par son éclat, par sa blancheur,
» Rendoit le lys jaloux, faisoit honte à la rose.
» Avant que de parler du teint,
» Je devois vous avoir dépeint,
» Pour aller par ordre en l'affaire,
» La posture du Dieu. Son col étoit penché ;
» C'est ainsi que le Somme en sa grotte est couché :
» Ce qu'il ne falloit pas vous taire.
» Ses bras à demi-nuds étaloient des appas,
» Non d'un Hercule ou d'un Atlas,
» D'un Pan, d'un Sylvain ou d'un Faune ;
» Ni même ceux d'une Amazone ;
» Mais ceux d'une Vénus à l'âge de vingt ans.
» Ses cheveux épars & flottans,
» Et que les mains de la Nature
» Avoient frisés à l'aventure,
» Celles de Flore parfumés,
» Cachoient quelques attraits dignes d'être estimés :

» Mais Pſiché n'en étoit qu'à prendre plus facile ;
» Car pour un qu'ils cachoient, elle en ſoupçonnoit mille.
» Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœuds,
» Tour à tour de Pſiché reçurent tous les vœux :
» Chacun eut part à ſon hommage.
» Une choſe pourtant nuiſit à ces chèveux ;
» Ce fut la beauté du viſage.
» Que vous en dirai-je ? & comment
» En parler aſſez dignement ?
» Suppléez à mon impuiſſance.
» Je ne vous aurois d'aujourd'hui
» Dépeint les beautés de celui
» Qui des Beautés a l'intendance.
» Que dirai-je des traits où les Ris ſont logés ?
» De ceux que les Amours ont entr'eux partagés,
» Des yeux aux brillantes merveilles
» Qui ſont les portes du deſir ?
» Et ſur-tout des lévres vermeilles
» Qui ſont les ſources du plaiſir » ?

Si quelqu'un trouvoit à redire aux critiques que je me ſuis permiſes dans les Notes précédentes, j'en appellerois au témoignage de la Fontaine lui-même ; & alors peut-être conviendroit-on qu'elles ſont fondées. Il avoue avec cette ingénuité qui ſiéd ſi bien aux grands talens, que la manière d'écrire qu'il a choiſie, l'a fait tomber dans un défaut général, qui eſt préciſément la ſource de tous ceux que j'ai cru appercevoir dans ſon Roman, & ſur leſquels je me ſuis expliqué d'autant plus librement, que j'avois cet aveu à préſenter ici pour ma juſtification. On a vu dans la Préface, que Poliphile interrompt ſon récit au moment où l'Amour, éveillé par la douleur que lui cauſe l'accident de la lampe, apperçoit le poignard dont s'étoit armée Pſiché. » Diſpenſez-moi de vous raconter le reſte, dit-il

» à ses amis ; vous seriez touchés de trop de pitié au récit que » je vous ferois ». Ariste & Acante l'engagent à continuer, dût-il leur arracher des larmes : mais Gélaste, qui semble être là pour excuser la Fontaine, dit que quand Poliphile ne feroit pas tant le pathétique, la chose n'en iroit que mieux. Ariste reprend, que, pour lui, il voudroit que Poliphile pût lui attendrir le cœur, que la pitié est celui des mouvemens du discours qui lui plaît le plus, qu'il le préfère *de bien loin* aux autres ; mais qu'il ne faut pas pour cela que Poliphile se contraigne, *qu'il est bon de s'accommoder à son sujet, mais qu'il est encore meilleur de s'accommoder à son génie*, qu'ainsi il peut suivre le conseil que lui a donné Gélaste. » Il faut bien que je le suive, dit alors » Poliphile : comment ferois-je autrement ? J'ai déja mêlé mal-» gré moi de la gaieté parmi les endroits les plus sérieux de » cette histoire ; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle » aussi parmi les plus tristes. C'est un défaut dont je ne saurois » me corriger, quelque peine que j'y apporte. Défaut pour dé-» faut, dit Gélaste, j'aime beaucoup mieux qu'on me fasse rire » quand je dois pleurer, que si l'on me faisoit pleurer lorsque » je dois rire ». A considérer la chose suivant les principes du goût, l'un certainement ne vaut pas mieux que l'autre ; & ce n'est ici qu'une saillie que la Fontaine n'a pas prétendu qui fût prise sérieusement. Tenons-nous-en donc à l'aveu qu'il fait par la bouche de Poliphile, que la gaieté qu'il a mêlée aux endroits de cette histoire qui en étoient le moins susceptibles, est réellement un défaut qui lui est échappé malgré lui, & qu'il a laissé subsister, parce qu'il ne lui a pas été possible de le corriger. J'ai déja parlé de la longue digression qui se trouve à la suite de cette conversation des quatre amis. Ce qu'il y a de remarquable dans cette digression, qui a pour objet la pitié & le rire, c'est que la Fontaine soutient beaucoup mieux le parti d'Ariste qui est pour l'une, que celui de Gélaste qui est pour l'autre. Ainsi il achève de passer condamnation sur le mauvais

emploi qu'il a fait de ce dernier, & que sans cela je n'aurois jamais eu la témérité de relever.

NOTES DU SEPTIEME CHANT.

(1) Cherche tes sœurs, & me les sacrifie :
A ce seul prix je puis t'aimer encor.

L'Amour, dans la Fontaine, s'exprime beaucoup plus durement : » Que si tu as dessein de m'obliger, venge-moi, dit-il, » de tes deux démons de sœurs ; n'écoute ni considérations, ni » sang, ni pitié ; sacrifie-les moi ». Et l'épouse, au lieu des réflexions que je lui fais faire sur la barbarie de cet ordre,

.... Trahir ses sœurs ! quoique coupables,
Psiché jamais n'y pourra consentir ;
De leurs remords victimes déplorables,
Les y livrer c'est assez les punir :

L'Épouse, dis-je, s'écrie : » Exécrable lampe ! maudite lampe ! » Avoir brûlé un Dieu si sensible & si délicat ! l'Amour ! Pleure, » pleure, Psiché : ne te repose ni jour ni nuit : cherche sur les » monts & dans les vallées quelque herbe pour le guérir & » porte-la lui ». Et où l'ira-t-elle trouver ? *Il est parti*, ajoute-t-elle tout de suite ; *il est parti, sans me laisser aucune espérance de le revoir.* Néanmoins elle s'habille, & prend la résolution *d'aller par le monde cherchant quelque herbe pour la brûlure de son mari.* Rien de tout cela ne s'accorde avec l'ordre qu'elle vient de recevoir de la bouche même de cet époux. J'ai cru devoir donner à son voyage un objet fixe & relatif à cet ordre, sans pourtant la mettre absolument dans le cas de le remplir, ainsi que je l'explique ailleurs ;

Pour toute peine, à ces sœurs criminelles
Elle vouloit, en s'offrant devant elles
Dans la douleur & dans l'abaissement,
De son état faire un secret tourment.

Elle espéroit que l'Amour, touché de son obéissance, ne l'obligeroit pas à tirer d'elles une vengeance plus éclatante. Dans la Fontaine, à peine sa fortune a-t-elle été renversée, pour n'avoir pas obéi à l'Amour, que la voilà qui lui désobéit de nouveau, en faisant toute autre chose que ce qu'il lui a commandé.

(2) Psiché voyant des troupeaux arriver. ....

C'est ici qu'il y a dans le Roman un Épisode de trente pages que j'ai entièrement sacrifié, ainsi que beaucoup d'autres, pour observer le précepte d'Horace, *semper ad eventum festina.* Ils interrompent la narration, ils partagent l'intérêt, ils trompent l'impatience du Lecteur, qui desire avidement de savoir ce que deviendra Psiché. D'ailleurs la plûpart de ces Épisodes comme on a dû le voir dans ma Préface, ne pouvoient guères être racontés en vers : c'étoit une raison de plus pour les abandonner :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

Dans celui dont il est ici question, on voit un Vieillard, devenu Pêcheur & Solitaire, après avoir eu à la Cour d'un Roi *la charge de premier Philosophe de sa maison.* Il avoit une fille *de beauté exquise*, que celui qui commandoit les armées du Roi, avoit épousée, & à laquelle il avoit donné le lendemain de son mariage des espions & des gardes. Les hasards de la guerre mirent fin à sa tyrannie ; il fut tué dans un combat, & laissa sa femme mère d'une fille & grosse d'une autre. Le tems de

l'affliction passé, notre veuve est poursuivie par une foule d'amans : elle se retire avec son père dans une maison de campagne qu'il avoit ; les amans viennent l'y trouver : elle quitte avec lui le Royaume, & va chercher un asyle chez des peuples du voisinage ; ils l'y suivent encore. Elle s'enfuit au desert ; ils découvrent dès le troisieme jour la retraite de son père & la sienne : *un amant vient leur demander le chemin ; un autre se met à couvert de la pluie dans leur cabane ; les voilà désespérés & n'attendant plus de tranquillité qu'aux champs Elisées.* Enfin la Philosophie apparoît en songe au père & lui indique une habitation inaccessible aux amans : c'est à cette habitation champêtre, entourée de rochers & de bois, & fermée par un fleuve, que Psiché arrive, après avoir échappé aux recherches des Satellites de Vénus. Le Vieillard & ses deux petites filles, (car pour la mère, on ne sait ce qu'elle est devenue) y exercent à son égard tous les devoirs de l'hospitalité. Le voisinage du fleuve les faisoit subsister, & l'Ex-Philosophe y prenoit du poisson qu'il alloit vendre dans une ville voisine. Psiché passe huit jours dans cette retraite, demandant conseil au Vieillard, s'amusant avec ses deux filles, ou entretenant les bois de son malheur. *Un jour elle se rappella les idées de la Poésie que les Nymphes lui avoient données, & fit les hêtres participans de ces vers :*

» Que nos plaisirs passés augmentent nos supplices !
» Qu'il est dur d'éprouver après tant de délices,
» Les cruautés du Sort !
» Falloit-il être heureuse avant qu'être coupable ?
» Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
» Pourquoi m'aimer d'abord ?

» Que ne punissois-tu mon crime par avance !
» Il est bien tems d'ôter à mes yeux ta présence
» Quand tu luis dans mon cœur ;

» Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes:
» Mais je les ai tous vus; j'ai vu toutes les armes
» Qui te rendent vainqueur.

» J'ai vu la Beauté même & les Graces dormantes.
» Un doux ressouvenir de cent choses charmantes
» Me suit dans les déserts.
» L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
» Ma mémoire me dit : Quoi ! Psiché, tu respires,
» Après ce que tu perds !

» Cependant il faut vivre ; Amour m'a fait défense
» D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance,
» Tout malheureux qu'ils sont.
» Le cruel veut, hélas ! que mes mains soient captives.
» Je n'ose me soustraire aux peines excessives
» Que mes remords me font.

» C'est ainsi qu'en un bois Psiché contoit aux arbres
» Sa douleur, dont l'excès faisoit fendre les marbres
» Habitans de ces lieux.
» Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
» Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa tristesse
» Ont versés ses beaux yeux ».

Une autre fois elle surprit les deux Bergères s'entretenant ensemble sur ce qu'est l'Amour, sur ce qu'on entend par un Mari, par un Amant. L'aînée s'en étoit instruite *dans certaines Fables amoureuses que l'on composoit alors à-peu-près comme nos Romans.* Le Vieillard avoit interdit cette lecture à la cadette, parce qu'elle avoit *l'esprit trop ouvert, trop éveillé.* Elle pressoit sa sœur de lui apprendre ce qu'il y avoit dans ses livres. Psiché arrive, Psiché blâme le père de sa rigueur, satisfait la curiosité de la jeune fille, & lui inspire des sentimens que la Fontaine s'efforce

en vain d'excuser, en disant qu'*elle plaidoit la cause de son époux*. Ensuite il se tient entre les trois Belles un conseil secret touchant les affaires de notre héroïne. L'avis de la cadette est que Psiché attende *que son mari revienne au logis*; celui de l'aînée au contraire est qu'*elle se mette en quête de lui*, & qu'elle tâche de le regagner par ses soumissions, par son repentir. Psiché s'arrête à ce dernier conseil, & part dès le lendemain, après avoir pris l'habit de cette Bergère, & lui avoir laissé le sien, qui, quoique de deuil, étant son habit de noces, pouvoit tenter les passans par les diamans dont il étoit chargé, ou la faire reconnoître des Satellites de son ennemie. Telle est en substance ce long Épisode, dont je n'ai pris que ce qui étoit absolument nécessaire pour amener la dernière circonstance. (Voyez ce que j'en ai dit dans la Préface.)

NOTES DU HUITIEME CHANT.

(1) Et cependant, l'Amour à ces deux Reines
Séparément inspire le projet
De remplacer près de lui cette Belle.

Dans le Roman, c'est Psiché elle-même qui persuade à ses sœurs d'aller la remplacer auprès de l'Amour. Pour cela elle fait à chacune d'elles un récit artificieux, où elle suppose que ce Dieu lui a exalté *la beauté*, *l'esprit*, *la prudence de son aînée* (ce qui convient également à toutes deux;) qu'il l'a chargée de lettres pour Vénus sa mère, qui lui donnera, à elle, *l'emploi de garder certains oisons qu'elle nourrit dans sa ménagerie d'Amathonte*, & qui trouvera bon qu'après l'avoir répudiée, il épouse une personne moins curieuse, moins légère qu'elle. Elle va jusqu'à feindre que l'Amour lui a tenu le langage suivant: » Vous direz

» à votre sœur que je l'aime, & que si elle veut m'épouser, » tous ces trésors sont à elle. Je vous ai traitée comme une » étourdie & comme un enfant; je la traiterai d'une autre ma» nière, & lui permettrai de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle » vienne seulement & s'abandonne à l'haleine du Zéphire, com» me déja elle a fait: j'aurai soin qu'elle soit enlevée dans mon » Palais ». Certainement c'est faire jouer à Psiché un rôle trop odieux; & le Lecteur achève d'être indigné contre elle, quand, à la première entrevue, la Fontaine ajoute *qu'elle s'appercevoit bien que son aînée avoit mordu à l'hameçon, & que de ce même pas elle s'en alla faire à son autre sœur la même ambassade*; ambassade monstrueuse, qui a pour but d'obliger ses sœurs à se précipiter du haut en bas d'un rocher! La Fontaine a beau s'égayer sur la manière dont périt la première, il a beau dire qu'*au lieu d'être enlevée dans le Palais de l'Amour, elle tomba premièrement sur une pointe de rocher, & puis sur une autre, de roc en roc;* que *chacun d'eux emporta sa pièce;* qu'*ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouet, de manière qu'elle arriva le plus joliment du monde au royaume de Proserpine*: toutes ces circonstances, & beaucoup d'autres que je ne rapporte point, ne servent qu'à rendre Psiché plus coupable, & par conséquent plus odieuse. Je n'ai pas voulu mettre sur son compte une aussi cruelle vengeance; je l'ai mise en entier sur celui de l'Amour.

(2) Avant ce Temple est un bois solitaire,
Bordé par-tout de myrte & de jasmin.

La Fontaine, comme on l'a vu dans la Préface, renvoie Psiché, de Cérès à Junon, de Junon à Diane, & de celle-ci à Cythérée. Elle s'informe du plus prochain Temple de cette dernière, & prend la résolution, si elle ne l'y trouve pas, de s'embarquer & d'aller en Cypre. On lui en indique un très-fré-

quenté, où la Déesse se plaisoit, & où on l'avoit vu tenir plusieurs fois *son Tribunal*. Elle espère d'y voir l'Amour, *n'y ayant point d'apparence que sa mère vînt si souvent en un lieu sans l'y amener*. Ce Temple étoit dans une vallée spacieuse, ceinte de côteaux *merveilleusement agréables*. La Fontaine fait une description riante de ces lieux, après quoi il remonte à l'origine du Temple. Un Roi de Lydie avoit prié les Grecs de lui *donner femme*. On lui envoya deux jeunes filles, l'une parfaitement belle, mais à qui Vénus avoit refusé le don de plaire; l'autre d'une beauté moins parfaite, mais ayant ce don au suprême degré. Il préféra celle-ci. La première en mourut de chagrin. Le Roi la fit enterrer honorablement. La seconde vécut fort longtems & toujours heureuse, possédant le cœur de son mari tout entier. Elle crut devoir quelque reconnoissance à Vénus, & engagea ce Prince à lui faire bâtir un Temple. » Il y consuma » toutes ses richesses; puis ses sujets y contribuèrent. La dévo» tion fut si grande que les femmes consentirent qu'on vendît » leurs colliers ». La Reine eut la satisfaction, avant que de mourir, de voir *le parachevement de son vœu*. Elle voulut être enterrée près du Temple. Son mari, qui lui survécut, exécuta ses dernières volontés; il lui érigea un mausolée digne d'elle, fit transporter les cendres de sa rivale dans le même lieu, & les fit mettre en un tombeau presque aussi superbe : l'endroit fut en conséquenee nommé *les deux sépultures*. L'un & l'autre monumens étoient accompagnés d'inscriptions qui instruisoient les passans du sort de ces deux rivales. Psiché donna des larmes à la dernière. La Fontaine entre dans beaucoup de détails sur toute cette aventure. Il décrit ensuite le Temple. » L'Architec» ture en étoit exquise, & avoit autant de grace que de majesté. » L'Architecte s'étoit servi de l'ordre Ionique à cause de son » élégance. *De tout cela il résultoit une Vénus que je ne saurois » vous dépeindre*. Le frontispice répondoit merveilleusement bien » au corps ». Le tympan du fronton, les colonnes, leurs ba-

ses, l'entablement, l'architrave, le parvis, le dedans du Temple, le tabernacle, le sanctuaire, jusqu'au trône ou Vénus, *à demi couchée sur des coussins de senteur*, recevoit, quand elle y venoit, les adorations des mortels: tout a sa description particulière. Vénus arrive au moment où le peuple entouroit Psiché. La foule étoit si grande autour d'elle, que *la Déesse eut de la peine à passer*. On peut juger de sa colère. *Ses gardes lui font faire passage*; elle va se placer sur son trône, y écoute quelques supplians avec assez de distraction, mande ensuite Psiché, l'emmène avec elle, & la fait monter dans son char, *mais avec trois Divinités de sa suite peu gracieuses*, la Colère, la Jalousie & l'Envie: *il y a de toutes sortes de gens à la Cour*, ajoute ici la Fontaine.

(3) Les noires sœurs sur ce corps délicat
N'avoient laissé nulle retraite aux Graces.

» Prenez vos soins, filles de la Nuit, dit Vénus dans le » Roman, & m'empourprez ce corps d'albâtre que mon fils » appelle le temple de la blancheur ». Elle y régnoit en effet, continue la Fontaine, avec un éclat que je ne saurois vous dépeindre.

» Là, les lys lui servoient de trône & d'oreillers,
» Des escadrons d'Amours, chez Psiché familiers,
» Furent chassés de cet asyle.
» Le pleurer leur fut inutile.
» Rien ne put attendrir les trois filles d'enfer:
» Leurs cœurs furent d'acier; leurs mains furent de fer.
» La Belle eut beau souffrir: il fallut que ses peines
» Allassent jusqu'au point, que les sœurs inhumaines
» Craignirent que Clothon ne survînt à son tour.
» Ah! trop impitoyable Amour,

» En quels lieux étois-tu, dis, cruel, dis, barbare ?
» C'est toi, c'est ton plaisir, qui causa sa douleur :
» Oui, tigre, c'est toi seul qui t'en dois dire auteur :
» Psiché n'eût rien souffert sans ton courroux bizarre.
» Le bruit de ses clameurs s'est au loin répandu ;
» Et tu n'en as rien entendu !
» Pendant tous ses tourmens tu dormois, je le gage ;
» Car ta brûlure n'étoit rien.
» La Belle en a souffert mille fois davantage,
» Sans l'avoir mérité si bien.
» Tu devois venir voir empourprer cet albâtre :
» Il falloit amener une troupe de Ris ;
» Des souffrances d'un corps dont tu fus idolâtre,
» Vous vous seriez tous divertis.
» Hélas ! Amour, j'ai tort. Tu répandis des larmes,
» Quand tu sus de Psiché la peine & le tourment ;
» Et tu lui fis trouver un baume pour ses charmes,
» Qui la guérit en un moment ».

NOTES DU NEUVIEME CHANT.

(1) Jamais sans vous la mère des Amours
N'eût pour charmer employé l'artifice.

Dans la Fontaine, lorsque Vénus, après tous les commandemens bizarres dont elle s'est avisée, & que Psiché a exécutés ponctuellement, lui ordonne d'aller demander à Proserpine une boîte de son fard, voulant à toute force la perdre, cette Déesse dit : » J'en ai besoin, comme vous voyez : la maladie de mon » fils m'a toute changée. Apportez-moi sans tarder, ce que l'on » vous aura donné, & n'y touchez point ». Et deux lignes auparavant, elle avoit dit au contraire : *Si vous voulez ne point revenir*

revenir des enfers, j'en suis contente. Mais on peut excuser cette contradiction en alléguant que cette Déesse se trahit sans le vouloir, que sa jalousie perce malgré elle. Après cela vient l'histoire de la vieille Tour qui parle, puis le détail du voyage de Psiché aux enfers, puis enfin la description de ces lieux. Arrivée sur les bords du Styx, Psiché y vit des gens de tous états. Il y avoit dans la barque, lorsque la Belle passa, un Roi qui pleuroit de ce qu'il lui falloit quitter un séjour où étoient de si beaux objets; un Philosophe qui au contraire louoit les Dieux de ce qu'il en étoit sorti avant que de voir un objet si capable de le séduire; des soldats qui se disputoient entr'eux à qui s'asseoiroit le plus près d'elle sans aucun respect pour le Roi, ni aucune crainte d'un Général d'armée, qui se trouvoit-là aussi, mais *qui n'avoit pas son bâton de commandement.* J'ai toujours été étonné, en lisant ce morceau, que la Fontaine, pour faciliter l'entrée des enfers à son héroïne, ait eu recours à la fiction de cette Tour, qui lui fournit une lampe, un paquet de ficelle, six boules de cire & deux deniers. C'eût été une idée, ce me semble, bien plus conforme à l'esprit de galanterie qui règne dans toute l'histoire de cette Belle, que de supposer les plus redoutables Puissances de ces lieux, tellement éprises de ses charmes qu'aucun Monstre, qu'aucun Démon ne s'opposât à son passage. Aussi est-ce à cette idée seule que je me suis attaché; &, si je ne me trompe, elle vaut bien ce long narré de la Tour, qui après avoir donné à Psiché d'assez burlesques instructions, finit par lui souhaiter un bon voyage.

(2) Psiché s'avance, & parmi les victimes.....

Le supplice auquel je suppose ici que Rhadamante a condamné les sœurs de Psiché n'est pas de mon invention. On va voir comment la Fontaine l'a rendu. Il fait dire à Poliphile que *les singularités des enfers sont tellement étranges, qu'il a*

besoin d'un style extraordinaire pour les décrire. C'est toujours la raison qu'il allégue, quand il passe de la prose à la poésie.

» Le Royaume des Morts a plus d'une avenue :
» Il n'est route qui soit aux humains si connue.
» Des quatre coins du monde on se rend aux enfers :
» Tisiphone les tient incessamment ouverts.
» La faim, le désespoir, les douleurs, le long âge,
» Mènent par tous endroits à ce triste passage ;
» Et quand il est franchi, les filles du Destin
» Filent aux habitans une nuit sans matin.
» Orphée a toutefois mérité par sa lyre,
» De voir impunément le ténébreux Empire.
» *Psiché par ses appas obtint même faveur :*
» Pluton sentit pour elle un moment de ferveur.
» Proserpine craignit de se voir détrônée :
» Et la boîte de fard à l'instant fut donnée.
» L'esclave de Vénus, *sans guide & sans secours,*
» Arriva dans les lieux où le Styx fait son cours.
» Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbère
» Lui lançât des regards enflammés de colère ».

Qu'en avoit-elle à craindre, puisque la Tour l'avoit assurée que les boules de cire auroient la force d'endormir ce terrible portier des enfers ? La Fontaine semble oublier ici tout ce qu'il a dit auparavant. Psiché n'arrive pas *sans guide & sans secours* dans ces lieux, puisqu'elle a un paquet de ficelle pour se conduire, deux deniers pour Caron, six boules de cire pour empâter les gueules de Cerbère ; & qu'en outre deux Démons des Champs Elisées doivent venir au-devant d'elle, pour la conduire jusqu'au trône de Proserpine. Ce n'est point *à ses appas qu'elle doit la faveur de voir impunément le ténébreux Empire ;* c'est à l'assistance de cette Fée plus puissante que Vénus, de cette Fée

qui faisoit parler les pierres, à qui rien n'étoit impossible, qui se moquoit du Destin, disposoit des vents & des astres, & faisoit aller le monde à sa fantaisie. La Fontaine avoit trop de jugement pour ne pas sentir le défaut de cette fiction mesquine. Il l'abandonne dans tout le reste du récit; & il n'y est question ni de la rencontre de l'âne boîteux, ni de l'usage des choses que contient le panier dont la Tour a recommandé à Psiché de se munir.

» Par les Monstres d'enfer rien ne fut épargné.
» Elle vit ce qu'en ont tant d'autres enseigné.
» Mille Spectres hideux, les Hydres, les Harpies,
» Les triples Géryons, les mânes des Tities,
» Présentoient à ses yeux maint fantôme trompeur,
» Dont le corps retournoit aussi-tôt en vapeur.
» Les cantons destinés aux Ombres criminelles,
» Leurs cris, leur désespoir, leurs douleurs éternelles,
» Tout l'attirail qui suit tôt ou tard les méchans,
» La remplirent de crainte & d'horreur pour ces champs.
» Là, sur un pont d'airain, l'orgueilleux Salmonée,
» Triste chef d'une troupe aux tourmens condamnée,
» S'efforçoit de passer en des lieux moins cruels,
» Et par-tout rencontroit des feux continuels.
» Tantale aux eaux du Styx portoit en vain sa bouche,
» Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche;
» Et Sisyphe, en sueur, essayoit vainement
» D'arrêter son rocher pour le moins un moment.
» Là, les sœurs de Psiché, dans l'importune glace
» D'un miroir que sans cesse elles avoient en face,
» Revoyoient leur cadette heureuse, & dans les bras,
» Non d'un Monstre effrayant, mais d'un Dieu plein d'appas.
» En quelque lieu qu'allât cette engeance maudite,
» Le miroir se plaçoit toujours à l'opposite.

» Pour les tirer d'erreur leur cadette accourut ;
» Mais ce couple s'enfuit sitôt qu'elle parut ».

Il n'y a dans toute cette longue description que ces huit derniers vers dont j'aie tiré parti. Encore en ai-je absolument changé & l'expression & le tour.

» Non loin d'elles, Psiché vit l'immortelle tâche
» Où les cinquante sœurs s'excercent sans relâche.
» La Belle les plaignit, & ne put sans frémir,
» Voir tant de malheureux occupés à gémir.
» Chacun trouvoit sa peine au plus haut point montée;
» Ixion souhaitoit le sort de Prométhée.
» Tantale eût consenti, pour assouvir sa faim,
» Que Pluton le livrât à des flammes sans fin.
» En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'ame
» A violé les droits de l'amoureuse flamme,
» Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
» Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
» Là, souffre un monde entier d'Ingrates, de Coquettes:
» Là, Mégère punit les langues indiscrettes;
» Sur-tout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
» Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
» Par de cruels vautours l'Inhumaine est rongée ;
» Dans un fleuve glacé la Volage est plongée ;
» Et l'Insensible expie, en des lieux embrasés,
» Aux yeux de ses amans les maux qu'elle a causés.
» Ministres, Confidens, Domestiques perfides,
» Y lassent sous les fouëts, les bras des Euménides.
» Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé,
» L'Amant chiche, & la Dame au cœur intéressé ;
» La troupe des Censeurs, peuple à l'Amour rebelle ;
» Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque Belle ».

(3) Près de Pluton Psiché fut introduite.

La Fontaine met dans la bouche de cette héroïne le discours suivant, où il n'y a assurément rien de ce que Vénus lui a ordonné. Car voici les propres termes de la Déesse : *Vous ferez mes complimens à la Reine de ces lieux-là, & vous lui direz que je la prie de me donner une boîte de son fard.* Or, Psiché, dans toute cette harangue, semble au contraire demander le fard pour elle-même.

» Vous, sous qui tout fléchit, Déïtés dont les loix
» Traitent également les Bergers & les Rois ;
» Ni le desir de voir, ni celui d'être vue,
» Ne me font visiter une Cour inconnue.
» J'ai trop appris, hélas ! par mes propres malheurs
» Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.
» Vous voyez devant vous l'esclave infortunée
» Qu'à des larmes sans fin Vénus a condamnée.
» C'est peu pour son courroux des maux que j'ai soufferts ;
» Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.
» Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.
» Il porte votre nom ; & c'est ce qui m'étonne.
» Ne vous offensez point, Déesse aux traits si doux :
» On s'apperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.
» Plaire sans fard est chose aux Déesses facile.
» A qui ne peut vieillir cet art est inutile.
» C'est moi qui dois tâcher, en l'état où je suis,
» A réparer le tort que m'ont fait les ennuis.
» Mais j'ai quitté le soin d'une beauté fatale.
» La Nature souvent n'est que trop libérale.
» Plût au Sort que mes traits, à présent sans éclat,
» N'eussent jamais paru que dans ce triste état !
» Mes sœurs les envioient : que mes sœurs étoient folles !
» D'abord je me repus d'espérances frivoles.

» Enfin l'Amour m'aima, je l'aimai sans le voir:
» Je le vis; il s'enfuit; rien ne put l'émouvoir:
» Il me précipita du comble de la gloire.
» Souvenir de ce tems, sortez de ma mémoire.
» Chacun sait ce qui suit; maintenant dans ces lieux
» Je viens pour obtenir un fard si précieux.
» Je n'en mérite pas la faveur singulière;
» Mais le nom de l'Amour se joint à ma prière.
» Vous connoissez ce Dieu: qui ne le connoît pas?
» S'il descend, pour vous plaire, au fond de ces climats,
» D'une boîte de fard récompensez sa femme.
» Ainsi durent chez vous les douceurs de sa flamme:
» Ainsi votre bonheur puisse rendre envieux
» Celui qui pour sa part eut l'Empire des Cieux ».

NOTES DU DIXIEME CHANT.

(1) De son hymen naquit la Volupté.

J'ai, avant ce vers, essayé de tirer quelques moralités de mon Poëme; mon dessein, en le composant, ayant été, ainsi que je l'ai dit dans la Préface, qu'on pût le regarder comme une vraie Fable, dont toute l'action concourt à une instruction marquée. Puisse cette Fable, du genre de celles qui sont fondées sur le sentiment, être aussi favorablement reçue du Public, que plusieurs autres du même genre qu'il paroît avoir principalement goûtées dans mon Recueil! La Fontaine, dont le but n'a pas été tout-à-fait le même, conserve jusqu'à la fin du Roman ce ton de gaieté & de plaisanterie que j'ai eu plusieurs fois occasion de faire remarquer dans mes Notes. Dès que l'hymen de Psiché est résolu, il fait prendre à toute la Cour de Vénus le chemin de l'Olympe, & dit que *les Graces se promettoient bien de danser aux noces*. Il finit par un hymne à la

Volupté, fille de Psiché & de l'Amour, *qui attira les Dieux & les hommes dès qu'on la vit.*

» O douce Volupté, sans qui, dès notre enfance,
» Le vivre & le mourir nous deviendroient égaux ;
» Aimant universel de tous les animaux,
» Que tu sais attirer avecque violence !
» Par toi tout se meut ici bas :
» C'est pour toi, c'est pour tes appas,
» Que nous courrons après la peine.
» Il n'est Soldat, ni Capitaine,
» Ni Ministre d'État, ni Prince, ni Sujet,
» Qui ne t'ait pour unique objet.
» Nous autres Nourrissons, si pour fruit de nos veilles,
» Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,
» Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son,
» Ferions-nous un mot de chanson ?
» Ce qu'on appelle gloire, en termes magnifiques,
» Ce qui servoit de prix dans les jeux Olympiques,
» N'est que toi proprement, divine Volupté.
» Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?
» Pourquoi sont faits les dons de Flore ?
» Le Soleil couchant, & l'Aurore ?
» Pomone & ses mets délicats ?
» Bacchus, l'ame des bons repas ?
» Les forêts, les eaux, les prairies,
» Mères des douces rêveries ?
» Pourquoi tant de beaux arts qui tous sont tes enfans ?
» Mais pourquoi les Cloris aux appas triomphans,
» Que pour maintenir ton commerce ?
» J'entends innocemment : sur son propre desir
» Quelque rigueur que l'on excerce,
» Encore y prend-on du plaisir.

» Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
» Du plus bel esprit de la Gréce,
» Ne me dédaignes pas ; viens-t'en loger chez moi ;
» Tu n'y seras pas sans emploi.
» J'aime le Jeu, l'Amour, les Livres, la Musique ;
» La Ville & la Campagne ; enfin tout : il n'est rien
» Qui ne me soit souverain bien,
» Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.
» Viens donc ; & de ce bien, ô douce Volupté,
» Veux-tu savoir, au vrai, la mesure certaine ?
» Il m'en faut tout au moins un siécle bien compté ;
» Car trente ans, ce n'est pas la peine ».

LA MORT
D'ABEL,

DRAME EN TROIS ACTES,

EN VERS,

Imité du Poëme de M. GESSNER.

PRÉFACE.

JE puis répéter ici, en changeant seulement les noms des deux genres de Poësie, ce que M. Gessner dit au commencement de sa Préface : » Risquer un » *Drame* après n'avoir donné que des *Fables*, c'est » une entreprise bien hazardeuse. J'ai cru pourtant » que l'un n'excluoit pas nécessairement l'autre ; & » qu'après avoir chanté sur un ton simple, il étoit » au moins permis d'essayer si l'on ne pourroit pas » s'élever à un ton plus sublime «.

LE Poëme de *la Mort d'Abel* est si généralement estimé, la Traduction que M. Huber en a donnée en 1760, a eu un si grand succès, que je n'ai pu résister au desir de le mettre en action, & d'en rendre l'acquisition en quelque sorte plus particulière à la Littérature Françoise, par le moyen de la Poësie. J'en ai d'abord fait une Piéce en cinq actes. Les réflexions de plusieurs personnes de goût que j'ai consultées, me l'ont ensuite fait réduire en trois. C'est dans cet état que j'ose présenter aujourd'hui cet ouvrage au Public.

SI dans les avis que j'ai recueillis sur ce Drame, il ne s'en étoit pas trouvé un grand nombre, où, en mettant à part les défauts de l'exécution, j'ai apperçu de la répugnance pour le fond même du

sujet; je croitois accuser ce Siécle de trop d'irréligion, en le soupçonnant capable de rejetter cette Piéce, par la seule raison que le sujet en est tiré des Livres Saints. Pourquoi, malgré cette expérience, qui peut ne pas s'étendre à tout le Public, ne me persuaderois-je pas plutôt, si mon ouvrage n'est pas goûté, qu'il y manque beaucoup de choses, qui dans d'autres mains l'auroient rendu digne d'un applaudissement général? Le succès du Poëme n'est-il pas une preuve que les faits consacrés par l'Écriture, peuvent encore réussir, quand ils sont bien traités?

Mettons moins de rigueur dans nos jugemens sur le Public. Il est encore des ames vertueuses pour qui les grands principes de la Religion, présentés avec la dignité qui leur convient, sont infiniment préférables, dans l'ordre même des plaisirs purement littéraires, à toutes les extravagances de la Mythologie. Eh! où en serions-nous, si la Poësie dégradée, avilie, ne pouvoit plus être rappellée à sa première origine, sans exciter le plus grand mépris! Que le François soit frivole, bouffon même; peu importe: au moins est-il amusant aux yeux de l'Étranger. Mais s'il devenoit jamais impie, il cesseroit d'être plaisant. Écoutons le Poëte Allemand: « Il y a, dit-il, dans » le monde une classe d'hommes aimables & galans, » à qui ne sauroient plaire des personnages qui par- » lent d'un ton grave & religieux, qui ne songent » jamais à faire étalage d'esprit. Mieux ces person- » nages seront caractérisés suivant leurs usages, leurs » sentimens & leurs idées; moins ils auront d'at- » traits pour tout ce qu'on appelle beau monde ». M. Gessner, qui semble avoir voulu nous peindre dans

ce passage, ajoute, que, pour avoir le suffrage de ces hommes du Siécle si galans & si polis, il a résolu de traiter le sujet de *la Mort d'Abel*, d'une manière qui leur convienne mieux: « Abel sera un jeune Seigneur bien maniéré, bien doucereux. Caïn sera un Capitaine Cosaque ou Hongrois, à leur choix : & Adam ne dira rien que ne puisse dire en bonne compagnie un François d'un âge fait, qui connoît le monde ». Cette plaisanterie est bonne, parce qu'il n'est question ici que de la manière de faire agir & parler les personnages d'un Poëme sérieux : mais M. Gessner eût pris un autre ton, s'il eût eu à craindre de voir tourner en ridicule l'événement même sur lequel ce Poëme est fondé ; événement, qui, ainsi que l'observe son Traducteur, est *le plus remarquable de l'Histoire Sainte, après la chûte de nos premiers Parens, dont il est la suite & l'effet*.

Celui de *la Mort d'Adam*, mis en Tragédie par M. Klopstock, quoique très-intéressant, ne me paroît pas aussi propre à former une action dramatique, qui entraîne par degrés le Spectateur aux derniers termes de la Terreur & de la Pitié. Cependant quels éloges la Tragédie Allemande, dont la Traduction a paru en 1762 (a), n'a-t-elle pas reçus, quant au choix du sujet, de la part des meilleurs Juges en ces sortes de matières. Je trouve dans les Réflexions préliminaires qui l'accompagnent, quantité de traits qui ont avec le mien une analogie frappante. Qu'il me soit permis d'en citer quelques-uns :

(a) Chez Prault petit-fils, & Dessain *junior*, quai des Augustins, à Paris.

ils pourront justifier mon entreprise aux yeux des Lecteurs les plus prévenus.

» La mort du Père de tous les hommes, l'exé-
» cution de l'arrêt terrible porté contre lui & contre
» toute sa postérité: quel sujet! Le Théâtre ancien
» & moderne en a-t-il jamais offert un qui réunît à
» tant de simplicité, tant d'importance, de grandeur
» & d'intérêt? Car enfin, il ne s'agit pas ici du sort
» d'un particulier, d'une famille, d'une nation mê-
» me; il s'agit de la destinée du genre humain.
» La catastrophe est tout à la fois terrible & tou-
» chante: c'est un homme coupable, frappé de mort:
» mais le premier de tous les hommes, destiné à
» l'immortalité par la main toute-puissante qui l'avoit
» formé. C'est un Père malheureux qui entraîne dans
» le tombeau toute sa race avec lui, & qui est moins
» touché de sa propre infortune que du malheur de
» sa postérité; un Père, qui par ses larmes, par son
» repentir & ses remords, auroit mérité le pardon de
» sa foiblesse, si ce pardon fût entré dans les des-
» seins irrévocables de l'Etre Suprême». Ne peut-on pas, à quelques différences près, envisager la mort d'Abel sous un point de vue pareil? Continuons:
» Il n'y a dans la Piéce de M. Klopstock, ni mépri-
» ses, ni échange, ni incidens romanesques, ni évé-
» nemens imprévus, ni coups de Théâtre, ni nœuds
» embrouillés, ni dénouement extraordinaire, ni
» catastrophe précipitée, ni descriptions pompeuses,
» ni sentences philosophiques, ni tous ces échaffau-
» dages des Tragédies récentes.». Cependant rien de si touchant que cette Piéce si simple. « Tel est
» l'empire du sentiment, de la nature & de la vérité».

Pendant que l'abus de la Philosophie, l'esprit & l'affectation, dit M. l'Abbé Arnaud (a), *corrompent la Poësie parmi nous, elle respire la simplicité, la noblesse, le naturel & la vérité parmi les Allemands. Nous ne peignons que nos idées & nos caprices ; ils peignent la nature. Nous ne nous occupons qu'à nous faire voir, qu'à nous faire sentir ; ils s'oublient entièrement pour ne montrer que la chose qu'ils imitent. Nous courons après la sentence ; ils mettent tout en sentiment.*

En voilà assez, je crois, pour faire approuver le choix d'un sujet, que sa simplicité même rendoit recommandable à mes yeux, dans un tems où toutes les idées à cet égard semblent être renversées (b),

(a) *Journal Étranger* de Mars 1761.

(b) Elles ne le sont guères moins à l'égard du style, & je ne croirai pas trop dire, en avançant qu'aujourd'hui la Tragédie peut être impunément épique, lyrique, comique même ; que c'est souvent lorsqu'elle s'écarte le plus du genre de couleur qui lui est propre, qu'elle est le plus applaudie ; qu'elle semble sur-tout avoir adopté depuis quelque tems celui de l'Épopée ; qu'enfin le Public, dont on a habitué l'oreille au ton étranger qu'elle a pris, souffre difficilement qu'on lui présente un Drame dont le style n'est *qu'une imitation du langage ordinaire.* Cependant, si l'on admet le précepte d'Aristote, rapporté par M. l'Abbé Batteux dans son excellent ouvrage des *Beaux Arts réduits à un même principe*, page 249, tout le charme de la Poësie dramatique se réduit à cette imitation : *elle n'a, pour se distinguer de la Prose, que la métaphore, & ce qui est compris sous le nom d'ornement ;* c'est-à-dire, comme l'explique dans une note (pag. 242) le judicieux Écrivain que je cite, *le nombre, l'harmonie, les liaisons fines,* LES CHUTES VARIÉES, ADOUCIES, *en général tout ce qui rend le style agréable & poli. La couleur du genre dramatique*, dit-il ailleurs (p. 246,) *est celle d'une action qui se fait, ou par des Rois*, voilà

où, plus on charge une action quelconque d'incidens bizarres, qui se croisent, se heurtent, se confondent, plus on pense mériter les applaudissemens du Public; comme si c'étoit un moyen bien sûr de lui plaire, que de lui faire une fatigue de ses plaisirs; comme si le sentiment étoit tellement assoupi dans les cœurs, qu'il fallût leur donner à chaque instant des secousses violentes & imprévues, pour l'y réveiller.

C'est encore un point dont je ne conviendrai pas entièrement avec les Détracteurs du Siécle, que cette sorte d'anéantissement des facultés de l'ame, dans lequel on prétend que l'extrême libertinage est venu aujourd'hui à bout de plonger grands & petits, hommes & femmes, jeunes & vieux. Si quelqu'un a des raisons légitimes de croire cette condamnation outrée, c'est, sans doute, celui qui a eu le bonheur

pour la Tragédie, *ou par des hommes du peuple*, voilà pour la Comédie. Mais, si dans une Piéce tragique, ce ne sont pas des Rois que l'on fait agir, si ce sont des hommes simples, bornés & même un peu grossiers, en un mot les premiers hommes; quelle couleur faudra-t-il adopter pour leur langage? Toujours celle du langage ordinaire, mais en prodiguant moins les ornemens dont il vient d'être parlé. Tel est le principe auquel je me suis attaché. Si l'on considère dans tout autre point de vue ma versification, elle pourra paroître négligée: mais je déclare ici que je n'ai rien eu tant à cœur que d'éviter le reproche fait à nos Poëtes d'aujourd'hui, pag. 252 de l'ouvrage en question: « Ils passent » la plûpart, dit l'Auteur, sans » façon & sans apprêt, dans la » même Piéce, dans la même » scène, dans le même couplet, » suivant la chaleur qu'ils éprou» vent dans l'instant, du drama» tique au lyrique ou à l'épi» que, du tragique au comique, » du comique au tragique, & » qui pis est, du sentiment & » des passions à l'ingénieux & » au métaphysique ».

dans

dans ce Siécle, que l'on juge si dépravé, de voir accueillir de légères fictions où le sentiment n'est qu'effleuré, & dont cependant l'effet a été tel qu'il se l'étoit promis, puisque c'est sur-tout par cet endroit qu'elles ont obtenu quelque faveur.

Je m'essaye aujourd'hui dans un genre, où avec plus d'appareil, je réussirai peut-être moins à émouvoir l'ame de mes Lecteurs. Je ne m'en prendrai point à une prétendue corruption générale; je n'en accuserai qu'une témérité indiscrette qui m'aura fait hazarder un ouvrage apparemment au-dessus de mes forces: & trouvant même un motif de consolation dans la difficulté que j'aurai eue à peindre l'homme méchant, je retournerai à mes premiers Acteurs, d'autant plus volontiers que, sous quelques couleurs que je les représente, je n'aurai point de procès à essuyer à leur Tribunal.

Je pourrois terminer cette Préface, sans rendre compte au Public de la manière dont je m'y suis pris, pour mettre en action le Poëme de M. Gessner. Cet ouvrage est si connu, qu'il n'y a guères de Lecteurs qui ne puissent d'eux-mêmes faire la comparaison de mon travail avec celui de l'Auteur Allemand. Cependant, afin de n'avoir rien à me reprocher à l'égard de ceux qui exigent que tout Écrivain les prévienne sur l'ensemble & sur les parties de l'ouvrage qu'il leur présente, voici en peu de mots le plan de ma Piéce: il fera voir d'un coup d'œil en quoi j'ai suivi le Poëme, en quoi je m'en suis écarté.

Acte I. Maladie d'Adam. Ses craintes sur la mort.

Il en fait part à sa famille assemblée. Abel propose d'offrir en commun des vœux au Ciel pour détourner le coup fatal. Caïn, resté seul avec Méhala, développe en partie son jaloux caractère. Il promet cependant de s'adoucir, si Dieu accorde à sa prière la guérison d'Adam.

Acte II. Le Ciel s'est déclaré pour Abel. Un Ange lui a indiqué des simples, dont il a fait un breuvage qui a rendu la vie à son Père. Désespoir de Caïn. Il va cacher sa honte au fond d'un antre. Abel, profitant de la faveur du Ciel, court le prier de fléchir son Frère. Eve arrache celui-ci de son antre & l'amène devant Adam. Caïn éclate en reproches & en menaces contre Dieu, contre Abel, contre son Père même. Il prend la résolution de fuir. Abel, dont les vœux pour lui ont été vains, fait les plus tendres efforts pour le calmer. Caïn feint d'être adouci, consent d'offrir à Dieu, avec toute sa famille, un sacrifice en action de graces de la guérison d'Adam, promet de rester, si ce sacrifice est bien reçu, mais n'a effectivement d'autre dessein que de dérober plus aisément sa fuite aux yeux de ses Parens.

Acte III. Caïn fuit. Adam le surprend au moment de son départ, & le maudit lui & ses Enfans. Méhala, qui ne l'a point perdu de vue, arrive soudain avec ses Enfans qu'elle jette aux pieds d'Adam, partage sa douleur entre son Père & son Epoux, fait tant par ses larmes, jointes à celles de son Père, que Caïn attendri, se détermine à rester & à offrir le sacrifice qu'on exige de lui. Il ne les a pas quittés que sa jalousie renaît. Il refuse de sacrifier avec Abel. Il offre seul des fruits. Son sacrifice est rejetté. Désespoir d'Eve & de Méhala. Fureurs de Caïn. Il les

chasse l'une & l'autre de devant lui. Resté seul, il voit dans l'éloignement la flamme du sacrifice d'Abel monter jusqu'au Ciel. La rage s'empare de son cœur. Son esprit s'égare. Abel arrive. Caïn, qui ne se possède plus, se précipite sur lui & lui porte un coup mortel. Abel mourant prie Dieu pour son Frère. Remords de Caïn. Abel meurt. Toute la famille arrive, voit le crime, se désole, reçoit en sanglotant les adieux du coupable. Caïn & Méhala fuient desespérés.

On voit par ces détails, que la disposition des parties de mon Drame n'est pas ce qui m'a le plus coûté. J'ai cependant eu une peine incroyable à partager & à lier les Scènes, parce qu'étant borné à six Personnages, que l'union du sang, la nécessité, l'inexpérience, tiennent en quelque sorte enchaînés les uns près des autres, il n'étoit guères possible de les faire agir séparément, sans choquer la vraisemblance; de les réunir tous, sans risquer de faire des Scènes longues & froides, sans précipiter le dénouement; de distribuer avec œconomie leurs entrées & leur sorties, sans paroître manquer de motifs suffisans pour les éloigner & les rapprocher, sans laisser du vuide dans les Scènes.

Mais ces difficultés pour l'action, quelque grandes qu'elles fussent réellement, ne peuvent entrer en comparaison avec celles qu'il m'a fallu vaincre pour prêter à ces Personnages un langage conforme à leur situation. C'est sur-tout à cet égard que je crois mériter quelque faveur de la part du Public. Qu'on me dise quel modèle j'avois à suivre dans notre langue pour l'élocution poëtique de ce Drame; & alors je

consens d'être jugé aussi sévèrement que l'on voudra. Mais s'il est vrai qu'il n'y en ait point; si l'on considère que je n'ai pû même imiter le style du Poëme, qui en cette partie, tient plus de l'Idylle (a) que du Drame, & qui a d'ailleurs été composé par M. Gessner, en Prose mesurée (b), *genre particulier, dont la Langue Allemande est plus susceptible qu'une autre, genre mitoyen entre les Vers & la Prose commune, genre qui a presque toute l'aisance de celle-ci*, mais qui n'a *qu'une partie des agrémens de ceux-là*; on conviendra qu'il m'a fallu en quelque sorte adopter une versification nouvelle, laquelle, sans s'écarter de cette simplicité qui caractérise le langage des premiers hommes, eût cependant toute la noblesse & toute l'énergie du style tragique. Dialogue, comparaisons, maximes, tout devenoit neuf dans une Piéce, où rien de ce qui forme le coloris des Tragédies ordinaires ne pouvoit être mis en usage, tel que les métaphores prises de la Fable, des Sciences ou des Arts, les expressions sans nombre que les besoins ont fait trouver, à mesure qu'ils se sont multipliés, ou dont on doit l'invention à l'établissement des sociétés, aux changemens arrivés dans les mœurs, aux progrès de l'esprit humain.

Un seul exemple, par lequel je vais finir, fera voir à quels moyens j'ai été obligé d'avoir recours, pour employer des couleurs plus mâles, plus foncées que celles qui font le ton général du tableau de M.

(a) Les endroits où M. Gessner excelle, *sont les images riantes de la nature présentée dans son beau.* Préface du Traducteur.

(b) *Ibidem.*

Geſſner. Une des plus agréables images qui ſoient dans ſon Poëme, c'eſt, ſans doute celle-ci : (a) « Eve vit » preſque au-deſſus de ſa tête un oiſeau foible, dont le » plumage ſembloit hériſſé, voler avec peine en pouſ- » ſant des cris plaintifs, tournoyer quelques inſtans dans » l'air, & s'abattre enſuite ſans force parmi des broſ- » ſailles. Elle approcha, & en vit un autre étendu ſans » mouvement ſur l'herbe, que celui-ci ſembloit pleu- » rer. Eve l'examina long-tems, courbée ſur lui; puis » le prenant, mais en vain, pour le tirer de ce qu'elle » croyoit un ſommeil : Il ne ſe réveille pas, dit-elle » avec effroi; & elle le repoſa ſur l'herbe d'une main » tremblante : il ne ſe réveillera même jamais. A ces » mots elle fondit en larmes. Hélas! continua-t-elle, » en apoſtrophant celui qui pouſſoit des cris lamenta- » bles, c'étoit peut-être là ta compagne. C'eſt moi, » malheureuſe, qui ai attiré la malédiction & la mi- » ſère ſur chaque créature; c'eſt moi qui te fais ſouf- » frir, innocente volatille! Ses pleurs redoublèrent; » & ſe tournant vers moi (c'eſt Adam qui parle) : » Quel accident eſt-ce là, me dit-elle ? Quel engour- » diſſement affreux! Je ne lui vois plus de ſentiment, » ſes membres roides refuſent leur ſervice. Parle, » Adam, ne ſeroit-ce point la mort ? Ah, ce l'eſt, » j'en frémis; un friſſon glacé me pénètre juſqu'aux » os! Ah, ſi la mort dont nous ſommes menacés eſt » de même, ô qu'elle eſt terrible! » J'aurois bien deſiré de pouvoir faire entrer dans ma Piéce cette image touchante. Mais n'étoit-elle pas trop naïve, trop champêtre, pour y être employée heureuſement? De quelque manière que je l'euſſe rendue, ne ſe ſeroit-on pas plaint qu'elle coupoit trop avec le coloris ſom-

(a) *Page 68.*

bre que j'ai essayé de répandre sur toutes les parties de ce Drame? J'y ai substitué une description d'un autre genre, qui, en même-tems qu'elle ajoute à la peinture du caractère de Caïn, m'a semblé plus propre à retracer vivement l'idée effrayante que durent avoir de la mort les premiers hommes, quand le premier exemple leur en fut offert. Que cette mort soit violente, que ce soit par la main de Caïn qu'elle arrive, que l'animal qui périt soit une Génisse & non un foible oiseau; toutes ces circonstances m'ont paru devoir exciter davantage la terreur dans une Piéce tragique. Mais cette adresse, si réellement c'en est une, ne m'a pas peu coûté (a). Voici ce morceau, tel que je le mets dans la bouche d'Adam, Scène VI du II Acte.

Hélas! je me souviens que ce malheureux fils,
Raillant un jour Abel, dont les sens interdits
Consommoient en tremblant un premier sacrifice,
Égorgea sans pâlir une tendre Génisse.

(a) On trouve bien dans le Poëme le récit d'un pareil sacrifice. Mais c'est Adam qui le consomme; & la manière dont il est rendu, se ressent toujours du caractère de l'Auteur, de sa façon de raconter, plus affectueuse qu'énergique, plus touchante que terrible. « Je sortis, » dit Adam, & j'égorgeai le » plus beau des agneaux, la » première créature vivante que » j'aie mise à mort. O mes en» fans, qu'il m'en coûta pour » le faire! Un frémissement me » saisit, les mains me tombè» rent sans force, & je n'au» rois jamais pû m'y résoudre, » si l'ordre exprès du Seigneur » n'eût soutenu mon courage. » Je souffre encore par l'idée » seule de l'innocent animal » cherchant à s'échapper, se » débattant sous le *couteau*, luttant pour sa vie, & annon» çant les derniers instans de » son existence, par des mou» vemens qui me glacèrent d'hor» reur, jusqu'à ce qu'enfin il » resta immobile & sans vie ». *Pages 106 & 107.*

Je crois le voir encor: D'un bois dur & tranchant
Caïn perce à nos yeux l'animal innocent.
Le ſang coule; & ſon bras, que cet aſpect anime,
A nos pieds auſſi-tôt terraſſe la victime,
A coups précipités lui déchire le flanc,
Y replonge vingt fois le poignard teint de ſang,
Va chercher dans ſon cœur les ſources de la vie,
Et, ſemblant triompher de cette barbarie,
Par un ſourire amer accuſe la terreur
Qu'inſpiroit à nos ſens ce ſpectacle d'horreur.

PROLOGUE.

J'ai fait parler les animaux:
Dans mes foibles récits leur langage a ſu plaire.
Fier de l'heureux ſuccès de ces légers travaux,
Je peins l'homme aujourd'hui, l'homme tel qu'à la terre
Dieu le montra d'abord, féroce, ſanguinaire,
Ne pouvant ſouffrir de rivaux,
Capable par ſes mœurs ſauvages,
De m'inſpirer quelque regret
D'avoir abandonné mes premiers perſonnages,
Pour crayonner ſon odieux portrait.
Que de changemens la nature
A depuis éprouvés! Que maint Sage en murmure:
Je veux bien être au rang de ces fous prétendus,
Qui penſent que l'humaine eſpèce,
En ſe civiliſant a gagné des vertus.
Je vois la ſuprême Sageſſe
Donnant à l'univers des Maîtres & des Loix.
Dans cet ordre ſi beau j'admire ſon ouvrage,
Et ne ſuis pas tenté d'aller au fond des bois
Déplorer un doux eſclavage,
Que j'eſtime mieux mille fois
Que de la liberté le dangereux uſage.
Mais le joug qui pèſe le plus,
Celui contre lequel, par un honteux abus,

Ce Siécle ingrat s'irrite & combat davantage,
C'est la Religion, le soûtien des États.
Inutiles efforts! Sous un Monarque sage,
Le sophisme & l'erreur ne l'ébranleront pas.
Après avoir su rendre, à l'aide de la feinte,
A la Morale un hommage éclatant;
Plus hardi, plus vrai maintenant,
A cette Religion sainte
J'ose ériger un monument:
Heureux si, de Gessner imitant le génie,
Je puis en rallumer l'amour dans tous les cœurs!
Heureux si pour sa gloire & pour celle des mœurs
Je fais avec succès servir la Poësie!

PERSONNAGES.

ADAM.

EVE.

CAIN.

MÉHALA, *femme de Caïn.*

ABEL.

THIRZA, *femme d'Abel.*

DEUX ENFANS *de Caïn.*

La Scène est dans une Campagne, où l'on voit plusieurs Cabanes à quelque distance les unes des autres.

LA MORT D'ABEL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ADAM *ſeul*,

Les bras appuyés ſur un autel, où il y a un reſte de feu allumé.

Que ton courroux eſt lent, ô Père des humains!
Je ſens que cette argile, ouvrage de tes mains,
Se briſe, ſe diſſout, va retomber en poudre.
Dieu vengeur, hâte-toi! Lance ſur moi ta foudre;
Et qu'en un ſeul inſtant mes membres conſumés,
Par un ſouffle orageux ſur la terre ſemés,

Ne laissent après moi qu'une invisible trace
Du criminel Auteur d'une coupable race....
Innocente sans lui, mais qu'un fatal décret
Charge éternellement du poids de son forfait.

(*Il s'avance sur la Scène.*)

Un feu séditieux, allumé dans mes veines,
Vient m'offrir de la mort mille ombres incertaines:
La mort.... Quel est ce mal que je ne comprends pas?
Hélas! Dieu tout-puissant, quand j'implore ton bras,
Quand j'aspire à rentrer au sein de la poussière,
Je ne sais si j'irrite ou calme ta colère;
Je ne sais, quel qu'il soit, si le terme où je cours,
De mes maux pour jamais doit arrêter le cours.
Je desire & je crains de quitter cette vie,
Où, sur moi chaque jour ta main appesantie,
Des débiles soûtiens de mon fragile corps
Ruine par degrés les pénibles ressorts.
Eve, le cœur ému du feu qui me dévore,
Inquiéte, égarée, a devancé l'aurore,
Et, troublant leur repos par ses gémissemens,
De sa terreur mortelle entretient mes Enfans;
Bientôt je reverrai ma famille éperdue
Accroître par ses pleurs la douleur qui me tue.
Ne puis-je mourir seul!.... Sans doute le trépas
Du premier des mortels, du premier des ingrats,
Signalant du Très-haut la vengeance éclatante,
Remplira ce séjour d'horreur & d'épouvante.
Eve, chère compagne, unie à mon destin,
Enfans qu'elle a portés dans son généreux sein,
Si je meurs avant vous, si les maux que j'endure
Sont les derniers combats que soûtient la nature;

Le germe de la mort, répandu dans mes sens,
Et transmis par ma chûte à tous mes Descendans,
Du moins, livrant à Dieu sa première victime,
Commencera d'éclore à la source du crime:
Du moins d'aucun des miens le trépas douloureux
N'aura hâté la fin de mes jours malheureux.

SCENE II.

ADAM, MÉHALA.

MÉHALA *éplorée.*

O MON PERE! Rendez le calme à ma tendresse:
Eve a dans tous mes sens fait passer sa tristesse;
Eve m'a fait frémir au récit de vos maux.

ADAM.

Ils m'annoncent, ma Fille, un éternel repos.

MÉHALA.

O Ciel! que dites-vous? Cet air sombre me glace.
Eh! quoi? de vous porter la terre déja lasse,
Entr'ouvriroit ses flancs?.... O mon Père, du moins,
Priez, priez le Ciel, qui veille à nos besoins,
Puisqu'il faut à la mort un premier sacrifice,
Que ce soit Méhala que son courroux choisisse.
Puis-je chérir la vie en l'état où je suis?
Caïn à chaque instant augmente mes ennuis;

Et mon sensible cœur, que le cruel déchire,
A tant de maux bientôt ne pourra plus suffire.

ADAM.

O douleur qui m'accable! A quels nouveaux tourmens
Le Ciel livre-t-il donc l'aîné de mes Enfans?

MÉHALA.

Un ascendant fatal, dont le pouvoir l'entraîne,
Allume dans son cœur je ne sais quelle haine,
Qui, versant ses poisons jusques sur nos liens,
Corrompt de plus en plus & ses jours & les miens.
(Si ma bouche aujourd'hui révèle ce mystère,
Si je répands mes maux, c'est dans le sein d'un Père).
J'avois conçu l'espoir de toucher cet Époux:
Mais, plus je fais d'efforts, plus j'aigris son courroux:
Aux traits de la pitié son ame impénétrable,
Nourrit d'un vain orgueil le sentiment coupable.
Le cruel a pour moi mille secrets cachés:
Ses farouches regards à la terre attachés,
Semblent avec regret tomber sur sa famille,
Semblent craindre les miens, quand la tendresse y brille:
Il m'aime cependant: mais dans son triste cœur,
L'amour même, l'amour est toujours en fureur.

ADAM.

Ma Fille, croyez-vous que Caïn inflexible,
Verra sans s'émouvoir le spectacle terrible
D'un Père environné des ombres de la mort?

MÉHALA *vivement.*

Non, je ne le crois pas... Mais quel est donc mon sort!

Dieu ne peut-il, ſenſible à ma douleur ſincère,
Me rendre mon Époux ſans m'arracher mon Père?
Depuis le jour fatal où j'ai reçu ſa main,
Mes timides diſcours n'ont pu fléchir Caïn :
Et ce Dieu, dont Adam nous vante la juſtice,
Attend pour le toucher qu'Adam même périſſe!
Ah! s'il ne peut guérir ſans ce remède affreux,
Vivez: je ſoutiendrai mon deſtin rigoureux.
Vivez: dût mon Époux, augmentant mes allarmes,
Me forcer en ſecret de dévorer mes larmes.
Je cherche d'où provient cette féroce humeur:
C'eſt un vice du ſang, non un crime du cœur.
Hélas! toujours en proye à l'ennui qui le ronge,
Il s'y livre le jour, & la nuit l'y replonge.
Ce matin même encor, tandis qu'à mes côtés,
Le ſommeil enchaînoit ſes eſprits agités;
Mes yeux, ouverts ſur lui pendant la nuit entière,
Ont aux premiers rayons que répand la lumière,
Apperçu cet Époux qu'un ſonge tourmentoit:
Par de lugubres cris ſon courroux éclatoit;
Les cheveux hériſſés, le teint ſombre & livide,
On eût dit qu'il tramoit quelque complot perfide.
Tel doit être un Lion dans ſon antre couché:
Par la fuite du jour au carnage arraché,
Même au ſein du repos ſa fureur ſe déploye;
Et juſqu'en ſon ſommeil il menace ſa proye.
Jugez de ma frayeur! Je venois en ces lieux
Pleurer auprès de vous un Époux furieux;
Eve accourt & m'apprend qu'il faut pleurer un Père.

ADAM.

Ma Fille, ſuſpendez votre douleur amère:
Dieu peut-être nous veut l'un & l'autre éprouver.

Mais, quand à sa justice il plairoit d'achever
Le cours empoisonné d'une coupable vie ;
Ce Dieu, sans murmurer veut qu'on lui sacrifie
Le limon dont il a pétri ce corps mortel.
L'homme, atôme insensible aux yeux de l'Éternel,
Trop fier d'une existence & triste & passagère,
Ressembleroit, ma Fille, à la vapeur légère
Que le soleil fait naître & dissipe à l'instant,
Si Dieu, qui l'anima d'un souffle bienfaisant,
Dieu, jaloux qu'il connût, qu'il révérât son Maître,
A ce limon grossier eût borné tout son être.

SCENE III.

ADAM, EVE, CAIN, ABEL, MÉHALA, THIRZA.

ADAM.

Approchez, mes Enfans, & retenez vos pleurs.

EVE.

Cher Époux!

ABEL.

O mon Père!

THIRZA.

O mortelles douleurs!

ADAM *assis*.

Dieu, qui voulus qu'Adam fut semblable à toi-même,
Et dont j'osai trahir la volonté suprême:

Dieu

Dieu puissant, devant toi vois les premiers mortels
Destinés à remplir tes décrets éternels:
Malheureux rejettons d'une tige coupable,
Pour eux, pour leurs Enfans, la mort inévitable,
Rappellera sans cesse au monde épouvanté
Qu'Adam fut l'assassin de sa postérité.
Sans doute qu'à jamais maudissant ma mémoire....
Grand Dieu! Si c'est ainsi que l'ordonne ta gloire,
J'y souscris: cependant, avant que de mourir,
Permets qu'ici ma bouche, essayant d'adoucir
L'amertume des maux répandus sur la terre,
Console, s'il se peut, mes Enfans & leur Mère.
Objets infortunés du plus sincère amour,
Peut-être verrez-vous avant la fin du jour,
Adam rendre au néant sa dépouille mortelle.
Dans mes membres brisés une douleur cruelle,
Sur mes yeux assoupis un nuage inconnu,
Tout, depuis mon réveil, me dit que j'ai vécu.
Ainsi la mort viendra tour-à-tour nous surprendre:
Trop heureux, puisque rien ne peut nous en défendre,
Que sa fatale main, qui sembloit m'oublier,
Conduite par le Ciel, me frappe le premier!
J'entends à ce discours votre cœur qui murmure:
J'aurois, j'aurois dû seul payer à la nature
Ce funeste tribut, le prix de mon forfait.
Jugez du crime, hélas! par son cruel effet!
Mais retenez du Ciel la fidèle promesse:
L'exécrable ennemi qui trompa ma foiblesse,
Dieu l'a prédit lui-même, un jour sera vaincu.
O d'un Dieu courroucé bienfait inattendu!
Eve, tu t'en souviens; lorsque sa voix sévère
Daigna nous annoncer ce sublime mystère;
Lorsqu'en un sens obscur il prédit au Serpent,

Qu'un jour il ſubiroit un juſte châtiment;
D'un reſpect pur & ſaint nos ames pénétrées,
Adorèrent alors ſes paroles ſacrées.

THIRZA.

Oui, le Ciel déſarmé par de profonds regrets,
Juſque dans la mort même épanchant ſes bienfaits,
Épargnera le Juſte à ſon heure dernière.

EVE.

Mes Enfans, ce fut moi qui troublai la première
Des bontés du Très-haut le cours illimité:
C'eſt par moi que la terre a perdu ſa beauté.
Depuis qu'Eve ſéduite a ſéduit votre Père,
Tout retrace à nos yeux la céleſte colère;
Tout meurt: la fleur ſe fane & le fruit ſe corrompt;
Ces chênes orgueilleux, ces ormes périront:
Hélas! j'ai dans ma chûte entraîné la nature.
Dieu juſte, tu le ſais; j'ai ſouffert ſans murmure
Les peines de l'exil, les injures du tems,
Les maux, les maux affreux qui déchiroient mes flancs,
Chaque fois que le Ciel rendant Eve féconde,
D'un nouvel habitant enrichiſſoit le monde:
Mais à de plus grands maux ce Ciel me réſervoit.
Je n'avois rien perdu, puiſqu'Adam me reſtoit:
Mon Époux va périr! Dieu! prends plutôt ma vie.
C'eſt moi qui t'outrageai; je n'en ſuis pas punie:
Dieu! je le ſerai trop s'il périt avant moi.

ABEL.

O ma Mère, calmez un inſtant votre effroi.
Par le coupable excès d'un amour légitime,
N'allez pas contre Dieu commettre un nouveau crime.

Occupons-nous plutôt du soin de l'appaiser.
Nos cœurs en sa bonté doivent se reposer:
Il a rempli le mien d'une sainte espérance.
Les yeux noyés de pleurs, allons dans le silence,
Le prier pour mon Père; & par des vœux ardens,
Peut-être obtiendrons-nous qu'il ranime ses sens.
Thirza m'assistera dans ce saint exercice.
Caïn de son côté, par un pur sacrifice,
Aidé de Méhala, fera sur son autel,
Éclater sa ferveur aux yeux de l'Éternel.
Par les premiers humains imploré pour un Père,
Le Seigneur pourra-t-il rejetter leur prière?

THIRZA.

Cher Époux, Dieu t'inspire un si pieux dessein.
Déja je sens l'espoir renaître dans mon sein.
Que nos Enfans aussi partagent nos allarmes;
Qu'ils offrent au Seigneur leurs innocentes larmes:
Tant de pleurs réunis nous rendront son amour.

MÉHALA.

Qui sait si sa bonté n'a pas choisi ce jour
Pour nous faire éprouver en un malheur extrême,
Qu'il n'est rien au-dessus de sa grandeur suprême;
Et que nos foibles jours, protégés par son bras,
Peuvent, quand il lui plaît, triompher du trépas?

EVE.

Que j'aime à voir en vous cette foi vive, ardente,
Qu'ose à peine écouter mon ame impatiente!
Poursuivez, mes Enfans; & puisse le Seigneur,
Prompt à récompenser une si juste ardeur,

De la mort d'un Époux m'épargner le ſpectacle!
A votre piété le Ciel doit ce miracle.

ABEL.

Le Ciel ne nous doit rien: mais ſi nos foibles voix
Pour de légers beſoins l'ont touché quelquefois;
Si ſa bonté, propice à de moindres demandes,
A daigné quelquefois agréer nos offrandes;
Quand nous brûlons d'ardeur pour mon Père & pour vous,
Ce Ciel, qui tempéra l'effet de ſon courroux
En embraſant nos cœurs d'une flamme ſi pure,
S'attendrira peut-être au cri de la nature.

ADAM.

Si l'heure eſt arrivée, où des terreſtres biens
Mon ame, ayant briſé ſes douloureux liens,
Dans le ſein de ſon Dieu doit perdre la mémoire,
Vos efforts ſeront vains.

EVE *vivement.*

Ah! je ne ſaurois croire
Qu'ayant borné nos jours, la main du Tout-puiſſant
Si près de leur aurore ait marqué leur couchant.
Dieu ne voit point nos pleurs avec indifférence:
Hâtez-vous, mes Enfans, d'implorer ſa clémence,
Pleurez & gémiſſez. Adam, ſous ces berceaux,
Cherchera, cependant quelque calme à ſes maux;
Tandis que vos ſoupirs, portés juſqu'à ſon trône,
Rameneront à lui le Dieu qui l'abandonne.

(*Ils ſortent tous en ſoûtenant Adam. Caïn reſte ſeul, plongé dans une profonde rêverie*).

SCENE IV.

CAIN, MÉHALA *revenant fur fes pas.*

MÉHALA.

CAIN ne les fuit pas! Son filence profond,
Ses yeux déja féchés, tout en lui me confond:
Couverts d'un voile épais, fes yeux offrent l'image
D'une nuit qu'obfcurcit l'approche de l'orage....
Cher Époux! prends pitié de mon trouble mortel;
Les fouffrances d'Adam, la piété d'Abel
Ont gliffé fur ton cœur!

CAIN *d'un ton furieux.*

Abel!

MÉHALA.

Il eft ton frère:
Pourquoi prononces-tu fon nom avec colère?

CAIN.

Moi!... Je ne le hais point: mais Dieu n'aime que lui.
Connois, connois enfin la fource de l'ennui
Qui dévore un Époux, indigne de te plaire:
Depuis que je fuis né, vil fardeau de la terre,
Des douceurs du repos mes membres font privés;
Des fueurs de mon front nos champs font abbreuvés;
Et, lorfque de leurs fruits j'offre à Dieu les premices,
Dieu, qui reçoit d'Abel les fanglans facrifices,

Rejette avec horreur les dons que je lui fais.
Le trop heureux Abel, comblé de ses bienfaits,
De mes cruels Parens a toute la tendresse;
Et moi, toujours courbé sous sa main vengeresse,
Né le premier d'un sang que sa haine a maudit,
Objet d'inimitié, persécuté, proscrit,
Des poisons qui naîtront de ce sang si coupable
Je renferme en moi seul la source intarissable.

MÉHALA.

(*A part.*)

Arrête, cher Époux! Ciel! il comble mes maux.

CAIN.

Vois cet Abel, comptant sur des bienfaits nouveaux,
Se charger d'adoucir la vengeance suprême!
Il ne me reste plus, dans mon malheur extrême,
Que de le voir bientôt l'arbitre de nos jours.
N'as-tu pas entendu son perfide discours?
Le cruel! Il sait bien que le Ciel me déteste;
Il sait que, pour aigrir la colère céleste,
Il suffit que Caïn tente de l'appaiser;
Que la foudre aussi-tôt iroit tout embraser:
Et le traître employant une ironie amère,
Feint d'attendre de moi le salut de mon Père!
Il m'outrage!

MÉHALA.

Qu'entends-je? Un Frère vertueux
Allume dans ton sein ce courroux furieux!
Contre le tendre Abel ta rage se déchaîne!
Ce qui le fait aimer excite en toi la haine!

Et les noires vapeurs qui troublent ta raiſon,
Juſques à la vertu, tournent tout en poiſon!

CAIN *d'un ton dédaigneux.*

La vertu! Par ſon crime Adam, pour héritage,
Va, ne nous a laiſſé que l'orgueil en partage.

MÉHALA *vivement.*

Hé bien, livre-toi donc à cet orgueil affreux!
N'élève vers le Ciel tes regards ténébreux,
Que pour hâter ſur nous la chûte du tonnerre!
Puiſqu'aucune vertu n'eſt laiſſée à la terre,
Puiſqu'Abel eſt coupable au gré de ton courroux,
Le Ciel à ſa fureur doit nous immoler tous.
Barbare! Tu te plains que ce Ciel redoutable,
Aux prières d'Abel ſans ceſſe favorable,
Pour toi toujours d'airain, rejette tes préſens!
Dieu d'un amour égal chérit tous ſes Enfans:
Mais apprends que celui dont la bouche parjure
D'un cœur ſouillé d'orgueil lui fait l'offrande impure,
Plus il charge l'autel de ſes dons odieux,
Plus de ce Dieu jaloux il irrite les yeux.
(*Affectueuſement*).
Pardonne, cher Époux. Si ton cœur inflexible,
Pour Méhala du moins peut devenir ſenſible;
Si la mort, qui menace un Père infortuné,
Peut fléchir un moment ton courroux obſtiné;
Examine ton cœur, & deſcends dans toi-même:
Interroge ce Dieu que ta bouche blaſphême.
L'homme s'eſt en naiſſant contre lui révolté:
Du faîte du bonheur l'homme précipité,
Par la rébellion privé de ſa préſence,
Peut encore en jouir dans un humble ſilence,

Peut entendre du moins la voix de son Auteur.
Dieu se tait à ses yeux; mais il parle à son cœur.
C'est de lui que nous vient cette heureuse foiblesse,
Ce sentiment secret de douceur, de tendresse,
Cette ardente pitié pour les peines d'autrui,
Par qui ce Dieu si bon, nous égalant à lui,
Semble à sa providence associer la terre.
C'est Dieu qui de ces noms & de Père & de Mère,
A fait des noms sacrés & chers comme le sien.
C'est lui qui bénissant notre tendre lien,
M'ordonne, si je puis, d'adoucir l'amertume
Des maux dont en secret l'atteinte te consume.

(Regardant Caïn qui s'attendrit).

Ce Dieu, qui fait couler tant de pleurs de mes yeux,
Puisque tu t'attendris, les rend délicieux.

CAIN *un peu ému.*

Laisse-moi, Méhala; laisse-moi: je m'abhorre.

MÉHALA *se jettant dans ses bras.*

Cruel! ....

CAIN *vivement, après avoir un peu rêvé.*

Me réponds-tu que le Ciel m'aime encore?

MÉHALA.

Ah! tu n'est pas touché si tu perds cet espoir,

CAIN.

Allons: pour un ingrat c'est assez t'émouvoir.
A l'ardeur de mes vœux que Dieu rende mon Père:
Je bénirai son nom; j'embrasserai mon Frère.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

EVE, THIRZA.

EVE.

Dis-tu bien vrai, ma Fille, & puis-je me flatter
Qu'en un danger ſi grand le Ciel daigne écouter
Les vœux de ton Époux ?

THIRZA.

Le Ciel nous eſt propice :
Il nous a diſpenſés d'un trop lent ſacrifice.
Nous vous quittions à peine, Abel impatient :
Viens, Thirza, m'a-t-il dit, plein d'un ſaint mouvement;
Le tems preſſe, & le Ciel, en de telles allarmes,
Pourra ſe contenter du tribut de nos larmes.
Sur la terre auſſi-tôt humblement proſterné :
» Dieu, s'eſt-il écrié, Dieu qui nous a donné
» Un Père, dont la bouche, en dictant ta loi ſainte,
» Nous inſpire à la fois & l'amour & la crainte,
» L'amour ſur-tout, feu pur, émané de ton ſein,
» Source d'un tendre eſpoir en ton appui divin ;

» Contre la mort, grand Dieu, prens ſoin de le défendre!
» Pour nous, pour nos Enfans, laiſſe un Père ſi tendre
» Accoutumer encor nos mains à te ſervir,
» Nos cœurs à te louer, nos ſens à t'obéir,
» Et, par l'exemple enfin d'un repentir ſincère,
« Nous montrer comme on peut déſarmer ta colère ».
Tandis qu'Abel parloit, un nuage à nos yeux
Deſcend, s'ouvre, & nous montre en ſes flancs radieux
Un de ces Favoris du Maître du tonnerre,
Qu'il choiſit pour dicter ſes ordres à la terre.
Écoutez quel ſecret il révèle à nos cœurs :
De ce limon que l'homme arroſe de ſes pleurs,
Il nous apprend que Dieu, (qui juſqu'en ſa ruine,
Nous veut de notre corps rappeller l'origine)
Par un ſoin paternel, au ſein des végétaux
Forme un ſuc précieux qui peut calmer nos maux.
Il diſparoît alors, & laiſſe dans notre ame
Échapper un rayon de ſa divine flamme.
Nous admirions combien le Ciel autour de nous
Mit d'adouciſſemens à ſon juſte courroux :
Quand ſoudain apprêtant le céleſte breuvage,
Abel me quitte ; & moi, ſans tarder davantage,
J'accours vous raconter la plus grande faveur
Dont le Ciel ait jamais couronné notre ardeur.

EVE.

Quelqu'irrité qu'il ſoit contre un cœur qui l'offenſe,
Son courroux n'eſt jamais égal à ſa clémence ;
Tu le vois.

SCENE II.

EVE, ABEL, THIRZA.

EVE.

O mon Fils! que ne te dois-je pas?

ABEL.

Rendez graces au Ciel : il arrache au trépas
Le premier des humains. Par ma main apprêtée
A mon Père mourant la liqueur présentée,
A déja ranimé ses sens appesantis.

EVE *transportée.*

Je vole vers Adam : embrasse-moi, mon Fils.

CAIN *au fond du Théâtre.*

Contre moi jusqu'au bout le Ciel poursuit sa haine!
Fuyons. (*Il sort*).

EVE.

Quai-je entendu? Caïn voit avec peine
Les transports de ma joie! Il fuit! Il ne vient pas
En des momens si doux se jetter dans mes bras!
Ta bouche, Fils ingrat, par un jaloux murmure,
Quand Dieu sauve ton Père, outrage la nature!
Ainsi nous ne saurions jouir d'un bien parfait :
Ciel, l'orgueil de Caïn altère ton bienfait.

Pour qu'il fût humble, hélas! ta fatale vengeance
Trop près de ma révolte a placé sa naissance.
(A ses Enfans).
Quand j'aurai près d'Adam acquité mon amour;
J'irai forcer Caïn de venir à son tour,
L'embrasser, le bénir, & lui peindre son zèle.
Mes Enfans, cachons-lui cette allarme nouvelle.

SCENE III.

ABEL, THIRZA.

ABEL.

Ainsi chaque bienfait que j'obtiens du Seigneur
Rend mon Frère jaloux & me ferme son cœur!
Tu sais, Thirza, tu sais combien dans mes prières
A l'Éternel pour lui j'offre de vœux sincères:
Je vais les redoubler, & tâcher d'obtenir
Le changement d'un cœur qui ne peut me souffrir.

THIRZA *vivement.*

Va, cours: saisis l'instant où Dieu t'est favorable.

SCENE IV.

THIRZA *seule.*

MAIS quelle crainte encor, quel trouble insupportable
Agite mes esprits? Méhala ne vient pas:
Mon Frère loin de nous retiendroit-il ses pas?
Et ma Sœur elle-même.......

SCENE V.

MÉHALA, THIRZA.

MÉHALA *entrant précipitamment.*

AH! que vais-je t'apprendre!
A nos vœux pour Adam le Ciel vient de se rendre;
Il a rempli l'espoir qu'Abel avoit conçu:
L'infortuné Caïn, par Abel prévenu,
Dans un antre, où ses cris ont conduit son Épouse,
Se livre avec transport à sa fureur jalouse;
Et, semblant oublier que son Père est sauvé,
Se souvient seulement qu'Abel a triomphé.

THIRZA.

Dieu! que va dire Adam, s'il ne voit point mon Frère
Partager de nos cœurs l'allégresse sincère!
Cache tes pleurs, hélas! c'est lui que j'apperçoi.

SCENE VI.

ADAM, MÉHALA, THIRZA,

ADAM *guéri.*

LA foudre, mes Enfans, ne gronde plus ſur moi.
Il ſemble que le Ciel n'ait menacé ma vie,
Que pour faire éprouver à mon ame attendrie,
Par vos regrets touchans, par votre juſte effroi,
Juſqu'à quel point je peux compter ſur votre foi.
Embraſſez votre Père, & louez Dieu ſans ceſſe. . . . .
(*A Méhala*).
Pourquoi ce ſombre accueil en un jour d'allégreſſe?
Pourquoi ces pleurs?

MÉHALA *embarraſſée.*

Hélas! pardonnez . . . . mon Époux . . .

THIRZA *l'interrompant.*

Caïn eſt excuſable: hélas! il eſt ſi doux
De ſauver du trépas un Père qu'on adore,
D'acquérir ſur ſon cœur de nouveaux droits encore,
De rendre à ſon amour ce qu'on en a reçu;
Que contre un tel bonheur la plus pure vertu
Aux fureurs de l'envie aiſément s'abandonne.

ADAM *d'un ton ſévère.*

J'entends: parce qu'Abel eſt celui que couronne
Du Souverain des Cieux l'équitable bonté,
D'un ſi glorieux choix Caïn eſt irrité.

Peut-être applaudirois-je à ſon injuſte envie,
Si, lorſque je touchois aux bornes de la vie,
J'avois vu cet ingrat s'attendrir ſur mon ſort.
Qui n'eût cru qu'aujourd'hui l'image de ma mort
Porteroit la pitié dans ſon ame orgueilleuſe ?

MÉHALA.

Eh! pourquoi ſoupçonner que cette image affreuſe
Sur le cœur de Caïn n'a point eu de pouvoir ?
Si tantôt à vos yeux mon cruel déſeſpoir
Sous de noires couleurs a pu vous le dépeindre,
Il étoit moins coupable : Adam ſembloit le plaindre.
Permettez qu'à préſent devenu criminel,
Offenſant à la fois & ſon Père & le Ciel,
Quand vous l'abandonnez, je prenne ſa défenſe.
Non, Caïn n'a pu voir avec indifférence
Le trépas menacer des jours ſi précieux :
Croyez-en Méhala ; j'ai vu, j'ai vu ſes yeux
Répandre ſur Adam les plus ſincères larmes ;
Je l'ai vu ſe promettre un bonheur plein de charmes,
Si Dieu, (Dieu dont Abel reçut tant de faveurs)
Se ſervoit de Caïn pour eſſuyer nos pleurs,
Et, par ce ſeul bienfait l'égalant à ſon Frère,
Lui rendoit en un jour tout l'amour de ſon Père.

ADAM.

Eh! quoi? m'avez-vous vu, prodigue pour Abel,
Répandre ſur lui ſeul mon amour paternel ?
Ah! Dieu m'en eſt témoin ; ſi quelque préférence
D'aucun de vous jamais a diſtingué l'enfance,
Ce fut envers celui qui la première fois
Au tendre nom de Père accoutuma ſa voix,

Qu'avec plus de tranſports mon amour dut paroître!
Mais, d'une injuſte ardeur bientôt me rendant maître,
Je pris Dieu pour modèle, & je ne comptai plus
Les jours de mes Enfans : je comptai leurs vertus.
Il en faut convenir, celui qui t'intéreſſe
Ne juſtifia pas ma première tendreſſe.
Je compris, Méhala, que le Ciel outragé,
Dans ma poſtérité voulant être vengé,
Avoit, pour gage affreux des malheurs de la terre,
Imprimé ſur Caïn le ſceau de ſa colère.
Je reſpectai ſa loi: mais, ſans l'approfondir,
Je crus que par des pleurs je pourrois l'adoucir.
Le Ciel ne remplit pas toujours notre eſpérance:
Je voyois chaque jour, depuis ſa tendre enfance,
Caïn développer ce poiſon déteſté,
Cet orgueil qu'en naiſſant il avoit apporté.
Je l'entendois vanter ſon féroce courage,
Signe trop éclatant d'un naturel ſauvage.
Hélas! je me ſouviens que ce malheureux Fils,
Raillant un jour Abel, dont les ſens interdits
Conſommoient en tremblant un premier ſacrifice,
Égorgea ſans pâlir une tendre Géniſſe.
Je crois le voir encor : D'un bois dur & tranchant
Caïn perce à nos yeux l'animal innocent.
Le ſang coule; & ſon bras, que cet aſpect anime,
A nos pieds auſſi-tôt terraſſe la victime,
A coups précipités lui déchire le flanc,
Y replonge vingt fois le poignard teint de ſang,
Va chercher dans ſon cœur les ſources de la vie,
Et, ſemblant triompher de cette barbarie,
Par un ſourire amer accuſe la terreur
Q'inſpiroit à nos ſens ce ſpectacle d'horreur.

MÉHALA,

MÉHALA.

Quelle injuſtice, ô Ciel! On lui cherche des crimes;
On reproche à Caïn juſqu'au ſang des victimes
Dont Dieu veut que l'autel ſoit rougi par nos mains!
Vous le haïſſez donc?

ADAM.

Ma Fille, je le plains.

SCENE VII.

ADAM, EVE, CAIN, MÉHALA, THIRZA.

(*Caïn entre en ſe débarraſſant avec fureur des bras de ſa Mère*).

EVE *à Caïn.*

RIEN ne peut t'arracher à ce deſſein barbare!
Vois du moins quels chagrins ta fuite nous prépare:
Plutôt que d'échapper pour jamais à nos bras,
Rentre au fond de ton antre, & ne nous quitte pas.

CAIN.

Non, non: j'irai, vous dis-je, aux deux bouts de la terre,
Chercher quelque caverne encor plus ſolitaire,
Où nourri de mes pleurs, dans l'ombre enſeveli,
Mes jours affreux, couverts d'un éternel oubli,
Languiront ignorés du monde & du Ciel même.

EVE.

Quoi toujours insensible à ma douleur extrême,
Fils ingrat. . . . . .

CAIN *l'interrompant.*

Laissez-moi dévorer mon ennui.
Abel a triomphé; je vous quitte aujourd'hui.
Allez à votre Abel prodiguer vos carresses.
Dieu me hait; Dieu répand sur lui seul ses largesses:
Que voulez-vous d'un Fils, qui, du Ciel abhorré,
Des humains désormais doit vivre séparé?
Tremblez: vous me forcez de revoir la lumière:
Je pourrois . . . . . Quelle est donc la vertu singulière
De l'insolent Pasteur que l'on préfère à moi?
Le Ciel nous imposa la rigoureuse loi
De déchirer le sein de cette terre avare,
D'arracher à nos champs l'aliment qui répare
L'épuisement d'un corps à périr condamné:
Je le fais: je subis ce joug infortuné.
Mes membres endurcis par ces travaux pénibles,
Sont, ainsi que mon cœur, moins foibles, moins sensibles
Que ceux de cet Abel, devenu votre appui,
Conducteur de troupeaux aussi lâches que lui.
Si cette âpre vigueur doit m'être reprochée;
Si des pleurs dans mes yeux la source desséchée,
Me fait haïr de Dieu, de vous, de tous les miens;
Ah! laissez-moi vous fuir, & rompre des liens
Qu'avec plus de fureur je briserois peut-être.
Je vous l'ai déja dit; le Ciel m'a fait connoître
Par un songe, qu'envain j'ai voulu vous cacher,
Que, des liens du sang prompt à se détacher,
Que, contre l'homme même ardent à se défendre,
Lorsque dans l'Univers ils viendront à s'étendre,

L'homme de ses pareils fera couler le sang:
L'exécrable poison que Dieu mit dans mon flanc,
Secondant trop alors son courroux implacable,
Remplira les mortels d'une haine indomptable;
Et, par leurs propres mains les faisant tous périr,
Soulagera le Ciel du soin de les punir.
Vous, sans qui Dieu jamais n'eût lancé le tonnerre,
Parens dénaturés, qui n'aimez que mon Frère;
Tremblez que ces fureurs ne commencent à moi!

MÉHALA.

Ciel! Il me fait frémir: barbare Epoux!

CAIN.

Tais-toi.
Tu m'as rendu tantôt capable de foiblesse;
Tu te souviens alors quelle étoit ma promesse:
Vois comme Dieu me traite & sois juge entre nous.

MÉHALA.

Qui! moi! que j'ose à Dieu reprocher son courroux!
Qu'élevant vers son trône un front couvert de honte,
J'ose de ses décrets lui faire rendre compte!
Que j'ose contre Abel tenter d'armer sa main!

THIRZA *à Caïn, affectueusement.*

Abel en ce moment l'implore pour Caïn:
Abel acquiert des droits sur ta reconnoissance.

CAIN.

Lui? Ciel! Qui l'a chargé de prendre ma défense?

THIRZA *rapidement.*

Sa piété, nos pleurs, & ta haine pour lui.

CAIN *d'un ton de rage.*

Dieu cruel! Eſt-ce aſſez me confondre aujourd'hui?

ADAM.

De ton Frère & de toi telle eſt la différence:
Lorſqu'il court appaiſer la céleſte Puiſſance,
Tu prends droit des malheurs que Dieu répand ſur nous,
Pour immoler ton Père à ton affreux courroux.
Hélas! ſi ſur mes jours ce Ciel que tu blaſphêmes,
Déploya, malheureux, des châtimens extrêmes,
Ce fut en me donnant un Fils ſemblable à toi.

CAIN *avec audace.*

Que me reprochez-vous? Suis-je maître de moi?

ADAM *vivement.*

Oui, tu l'es: Fils ingrat, oui, le Dieu qui nous juge,
Ce Dieu de l'innocent le conſolant refuge,
A créé l'homme libre, & ne le traite pas
Comme un vil inſtrument que fait agir ſon bras.
Dis-moi, lorſque ton cœur dans le crime ſe plonge,
D'où vient enſuite, ingrat, le remords qui le ronge?
Quel gage plus certain, que, libre dans ſon choix,
Il pouvoit écouter une ſecrette voix
Qui balançoit en lui ſon penchant déteſtable?
Il convient qu'il eſt libre en s'avouant coupable.
O comble affreux d'horreur! tu veux rendre le Ciel
Complice des forfaits de ton cœur criminel!

L'Éternel, par nos mains fouillant ſa propre image,
Sur nos mains, qu'il guidoit, rejette cet outrage!
Nous conduit & nous juge! & porte la fureur
Juſqu'à punir en nous une invincible erreur!
Monſtre d'impiété! Tremble que ce ſyſtême
N'allume ſur les tiens ſa vengeance ſuprême.
Tremble... Mais quel eſprit m'échauffe en ce moment?
Qui peut produire en moi ce ſoudain mouvement?
J'entends de l'Éternel le ſublime Interprête:
Poſtérité d'Adam, quels maux Caïn t'apprête!
Le Ciel à mes regards dévoile l'avenir.......
Fils ingrat! ſi ton cœur par un prompt repentir
N'appaiſe du Très-haut l'éternelle juſtice,
Apprends de quels forfaits tu deviendras complice:
Tes Fils dénaturés, par un juſte retour,
A ton barbare cœur refuſeront l'amour
Qu'au Père le plus tendre aujourd'hui tu refuſes.
Dieu les rejettera. Dieu que toi-même accuſes,
Par leur organe impur ſans ceſſe blaſphêmé,
En Tiran de la terre à leur gré transformé,
Voyant de jour en jour s'accroître leur audace,
Aux Eſprits infernaux livrera cette race.
L'orgueil de l'homme alors, par l'Enfer excité,
Cet orgueil, dont le Ciel juſtement irrité,
Voulut faire paſſer la vengeance éternelle
Dans les derniers rameaux d'une tige rebelle,
De ſon venin caché corrompant tous les cœurs,
Juſqu'au trône de Dieu portera ſes fureurs.
On verra l'homme ingrat inſulter à ſon Maître;
Sous cent noms odieux le faire méconnoître,
A ſa foible raiſon meſurer ſon pouvoir,
Dans l'univers entier refuſer de le voir;
Et par un dernier trait d'aveuglement extrême,

Nier, même en mourant, sa puissance suprême.
Plus l'homme avec éclat combattra l'Éternel,
Plus, croyant s'élever sur les débris du Ciel,
Insensé, revêtu du vain titre de Sage,
De ses pareils séduits il briguera l'hommage.
Un autre excès naîtra de son impiété:
Contre les droits du sang son esprit révolté,
Pour anéantir Dieu détruira la nature,
Tarira dans les cœurs cette source si pure
De devoirs mutuels, imposés par l'amour,
Seul embellissement du terrestre séjour;
Et, lui faisant briser ses chaînes les plus chères,
Il isolera l'homme au milieu de ses Frères.

CAIN *à part.*

Tous mes sens sont troublés & je reste interdit.
Dieu l'inspire en effet. (*Haut*). Mon songe & ce récit
Ne m'annoncent que trop la céleste vengeance.

ADAM *affectueusement.*

Rends-toi donc à nos pleurs: crains que ta résistance
Par tes Enfans un jour ne perde l'Univers.

CAIN *après un moment de silence, reprenant son ton audacieux.*

Eh! que m'importe à moi le monde & ses revers?
C'est vous qui le premier avez perdu ma race.

(Adam fait un mouvement de colère, & se retire confus. Thirza sort avec lui de dessus la Scène).

SCENE VIII.

EVE, CAIN, MÉHALA,

EVE *très-vivement.*

Quoi! pouffer jufques-là ton exceffive audace!
Ah! n'adreffe qu'à moi tes redoutables coups;
Accable moi d'affronts; je les mérite tous :
Songe qu'Adam fans moi n'eût point été rebelle;
Que ma main a rendu la fienne criminelle.
Infenfé! choifis mieux le cœur qu'il faut frapper.
Le mien s'efforceroit envain de t'échapper :
Son orgueil a creufé les gouffres effroyables
Où tout doit s'engloutir, innocens & coupables.
La mort eft mon ouvrage; & tu n'étois pas né,
Que ta Mère déja t'avoit affaffiné.

MÉHALA.

Que faites-vous? pourquoi lui fournir cette excufe?
Voulez-vous devant moi que l'ingrat vous accufe?
D'une Mère & d'un fils combat humiliant!
Il combleroit fon crime en fe juftifiant.
N'a-t-il pas déja fait affez rougir fa Mère?
Mais j'apperçois Abel.

SCENE IX.

EVE, CAIN, ABEL, MÉHALA.

MÉHALA *continuant.*

O MON ſoutien! mon Frère!

ÈVE.

O mon Fils!

ABEL.

Vous pleurez.... Mes vœux ont été vains!

CAIN *à Abel.*

Je maudirois mon ſort, adouci par tes mains.
Le Ciel, à qui je rends outrage pour outrage,
M'épargne enfin l'affront que j'ai craint davantage;
Et je goûte en partant, graces à ſes rigueurs,
Le plaiſir de le voir inſenſible à tes pleurs.

MÉHALA *à Eve, à part.*

N'irritons plus, ma Mère, un courroux ſi funeſte.
Pour empêcher ſa fuite un ſeul moyen me reſte:
S'il eſt infructueux, je perdrai tout eſpoir.
Abel, retiens ſes pas; tâche de l'émouvoir.

SCENE X.

CAIN, ABEL,

ABEL *avec tendresse.*

Mon Frère, vois leurs pleurs, & rentre dans toi-même;
Qui peut t'aigrir ainsi contre un Frère qui t'aime?
Si par quelque bienfait précieux à mon cœur,
L'Éternel a pour moi signalé sa faveur,
C'est lorsqu'il a daigné rendre un Père à la vie:
De ma timide main sa bonté s'est servie;
Mais une égale ardeur éclatoit entre nous:
Sa faveur est dès-lors un bien commun à tous.
Pour ravir à la mort cette chère victime
Il a choisi ton Frère: & tu m'en fais un crime!
Ah! quoique d'un tel choix je sente tout le prix,
Si ce Dieu t'eût chargé du soin qu'il m'a remis,
Occupé du desir de conserver mon Père,
Son salut m'eût rendu ton amitié plus chère;
Et je regarderois ce bienfait précieux
Comme un gage assuré que désormais les Cieux
Devenus dès ce jour plus sereins pour mon Frère,
Accepteroient enfin tes présens sans colère.
Dieu ne l'a pas voulu; Dieu t'afflige aujourd'hui:
C'est souvent par les pleurs qu'il nous ramène à lui.
Peut-être en t'envoyant cette épreuve dernière,
Son dessein est d'ouvrir tes yeux à la lumière,
D'humilier ton cœur pour gagner ta raison.....
Peut-être cet instant est celui du pardon.

Un Père (& c'eſt à Dieu que nous devons la vie)
Eſt près de pardonner au moment qu'il châtie:
(*Vivement*).
Mon Frère! il va t'aimer; il va nous réunir.

CAIN *d'un ton dédaigneux.*

Abel ſe feroit-il flaté de m'attendrir?

ABEL *du ton le plus paſſionné.*

Eh! pourquoi voudrois-tu me ravir cette joie?
Pourquoi, par la douleur où tu me vois en proie,
Ne pourrois-je inſpirer des ſentimens plus doux
A ton cœur irrité, moins ingrat que jaloux?
Pour m'ôter tout eſpoir tu te feins trop coupable:
Ton ſein n'enferme pas une haine implacable;
Non, non: &, quand ta bouche en feroit le ferment,
Je ne crois point ton cœur privé de ſentiment.
Tandis que le ſang parle à toute la nature,
Qu'il fait au fond des bois entendre ſon murmure,
Caïn, ſourd à ſes cris, tireroit vanité
De ſurpaſſer le tigre en ſa férocité!
Non; ton ame à ce point ne peut être endurcie;
Non: mon Frère aime encor ceux dont il tient la vie,
Ceux que le Ciel forma du même ſang que lui.
Eh! qui pourroit contre eux t'animer aujourd'hui?
N'es-tu pas le premier dont l'heureuſe naiſſance
De nos tendres Parens a comblé l'eſpérance,
Le premier qui connut, qui goûta leur amour,
Qui dut avec tranſport les payer de retour?

CAIN *à part.*

Feignons, pour lui laiſſer un gage de ma haine:
Eſſayons de tromper cette ame lâche & vaine,

Qui ne veut qu'obtenir un triomphe de plus.

ABEL.

Le repentir éclate en ses regards confus :
Ah ! mon Frère est touché.

CAIN *feignant d'être ému.*

Oui, je le suis, sans doute ;
Mais comment échapper aux maux que je redoute ?

ABEL *avec vivacité.*

Appaise le Seigneur ; il en est encor tems :
Lorsqu'il te rend un Père, offre lui des présens.

CAIN *dissimulant toujours.*

Ils seront rejettés, je le sais : mais n'importe ;
Sur la haine du Ciel mon courage l'emporte :
Pour la dernière fois heureux ou malheureux,
Ma fuite dépendra du succès de mes vœux.

ABEL *précipitamment.*

Ah ! ne crois pas que Dieu puisse être inexorable,
Quand il remarque en nous un retour véritable.
Vien ; & qu'Adam connoisse à ta sincère ardeur,
Que le Ciel est calmé, qu'il a changé ton cœur.

(*Il sort*).

SCENE XI.

CAIN *ſeul.*

VA, cours à tes Parens vanter cette victoire !
Tu ne jouiras pas long-tems de cette gloire.
Penſes-tu que Caïn ait formé le projet
De rendre grace au Ciel des faveurs qu'il te fait,
Perfide ? En ce moment je ne veux que diſtraire
Les yeux que ſur ma fuite un feint amour éclaire.
Si ma lâche pitié rempliſſoit ton eſpoir,
Je ſaurois te punir d'avoir ſu m'émouvoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ADAM *seul.*

CAIN promet enfin de s'unir à son Frère,
Pour payer au Seigneur un tribut nécessaire.
Mais qu'espérer d'un Fils, à nous fuir empressé,
Qui, si Dieu ne reçoit son hommage forcé,
Persiste à détester ce séjour qu'il profane,
Au plus affreux exil lui-même se condamne,
Rompt les nœuds les plus chers, s'arrache de nos bras?
Son Épouse égarée observe en vain ses pas.
Mais moi-même, malgré sa sombre jalousie,
Laisserai-je mon Fils!.... Ah! qu'il parte, qu'il fuie!
Sa présence a déja trop fatigué mes yeux.
Je suis Père; & je sens que, s'il reste en ces lieux,
Dieu, qui semble imprimer avec ce caractère,
Sa bonté dans mon cœur, ainsi que sa colère,
Peut-être forceroit ma main à le punir.

SCENE II.

ADAM, CAIN.

CAIN *au fond du Théâtre, sans voir Adam.*

Qui! moi! qu'à ſon courroux j'aille encore m'offrir!
Que je tente ce Dieu qui me pourſuit ſans ceſſe!
Qu'Abel croie obtenir de moi cette foibleſſe,
Abel! .... De mes Parens j'ai trompé les regards:
Par des pleurs fatiguans preſſé de toutes parts,
J'ai feint d'être touché d'une plainte éternelle;
J'ai d'un Frère orgueilleux confondu le faux zèle;
Il va voir quel effet ſes larmes ont produit:
Je quitte ce ſéjour.... Un ſeul regret me ſuit:
Une Épouſe & deux Fils vont pleurer mon abſence,
Et.... Mais avec Abel ils ſont d'intelligence:
Adieu. N'eſpère plus me revoir en ces lieux:
Je pars, Famille injuſte, & vais, loin de tes yeux,
Rendre au Ciel ſes mépris, & braver le tonnerre.

ADAM *avec éclat, en s'avançant vers lui.*

Tu n'emporteras pas les regrets de ton Père,
Ingrat! Je te maudis; je maudis tes Enfans.

SCENE III.

ADAM, CAIN, MÉHALA, DEUX ENFANS DE CAIN.

MÉHALA,

Avançant précipitamment avec ses deux Enfans, qu'elle jette aux pieds d'Adam.

ARRETEZ: quel courroux! leurs cœurs sont innocens:
Mon Père, à vos genoux vous voyez ces victimes....
Hélas! ils n'ont jamais trempé dans aucuns crimes;

(*à Caïn*).

Et vous les maudissez!.... Et toi, Père cruel!
Toi, digne d'assouvir le courroux éternel,
Tu croyois m'échapper: dans ta fureur jalouse,
Tu fuyois tes Enfans; tu fuyois ton Épouse;
Tu ne t'adoucissois que pour mieux m'accabler.
Tu ne fuiras pas seul: j'irai, j'irai troubler
Aux lieux les plus deserts ta solitude affreuse.
Malheureuse avec toi, sans toi plus malheureuse,
Je prétens, quel qu'il soit, partager ton destin.
Ces Enfans, que ton sang a formés dans mon sein,
Par mes bras fatigués, fût-ce au bout de la terre,
Seront traînés par-tout sur les pas de leur Père.
A ton cœur qui les haït je veux les attacher;
Et tu nous entendras tous trois te reprocher
Ces malédictions que Caïn seul mérite,
Ces derniers châtimens d'un Père qu'on irrite.

(Se tournant vers Adam).

Adam nous abandonne, & je n'ai plus d'efpoir!
O mon Père, pardon!.... Il femble s'émouvoir :
Mes Enfans, à fes pieds, fondez, fondez en larmes.

(Les deux Enfans embraffent tendrement les genoux d'Adam).

ADAM *troublé, à Méhala.*

Je les aime toujours. Va, va, tu me défarmes.
(Montrant Caïn).
Voilà, voilà le cœur difficile à toucher,
Le cœur qui nous hait tous.

(Les Enfans font un mouvement vers Caïn).

CAIN *les repouffant.*

Gardez-vous d'approcher.

(Ils fe retirent vers Adam).

MÉHALA *à Caïn.*

Tu rejettes leurs pleurs, barbare! Prens ma vie:
Plonge-toi dans mon fang: affouvis ta furie
Sur ce fein déchiré qui leur donna le jour.
Monftre, à qui j'ai pour eux prodigué mon amour,
Tu ne méritois pas que Méhala fût Mère :
Tu me ferois haïr ce facré caractère.
Pourfuis, pourfuis le cours de tes iniquités;
Irrite le Seigneur par tes impiétés :
Commence dès ce jour à combler la mefure
Des crimes dont tu veux étonner la nature.

CAIN *après un filence.*

Que me demandes-tu?

MÉHALA

MÉHALA *vivement.*

Que tu sois Père, Époux,
Fils & Frère sensible ; & qu'à ces noms si doux
Je ne t'entende plus opposer cette haine,
Capable de lasser la bonté souveraine :
Que ton ame plus calme & rendue à mes pleurs
Étouffe le projet d'aller porter ailleurs
Des jours dont tu dois compte à ma vive tendresse ;
Qu'au sort de tes Enfans tout ton sang s'intéresse :
Que, du salut d'Adam rendant graces au Ciel,
De tes dons les plus beaux tes mains couvrent l'autel.

CAIN.

Ah! cruelle! tu veux que je m'expose encore
A me voir rejeté de ce Ciel qui m'abhorre!

MÉHALA *affectueusement.*

Écoute : si ton cœur est pur comme tes dons
Si, de tes sens troublés domptant les passions,
Tu t'adresses à Dieu dans un respect sincère,
Avec l'ardeur d'un Fils qui recouvre son Père ;
Ce Dieu, qui voit nos cœurs, recevra tes présens.
Tout l'amour que pour toi j'inspire à tes Enfans,
Tu le dois à ton Père. O Caïn, vois mes larmes ;
Par un tendre retour dissipe mes allarmes ;
Prends d'un Fils vertueux les pieux sentimens :
Vois, cruel, vois combien d'objets attendrissans

(*Avec véhémence*).

Te demandent ton cœur ! Tu détournes la vue,
Barbare ! C'en est fait : ton Épouse éperdue
Va mourir à tes pieds de honte & de douleur.

(*Elle tombe aux pieds de Caïn*).

CAIN *après un long silence.*

(Reprenant son ton furieux).

Lève-toi : j'obéis.... Non, non : ce Ciel vengeur
A juré de me perdre.

ADAM.

O blasphême effroyable !
Dieu peut-il desirer la perte du coupable ?
Hélas ! aux premiers pleurs qui pourront t'échapper,
Je sens tout mon courroux prêt à se dissiper ;
Et tu veux que ce Ciel, de qui vient ma clémence,
Pour tes égaremens montre moins d'indulgence !
Tu t'abuses, Caïn. Rentre dans ton devoir.
Tes erreurs, ô mon Fils, ne sont pas sans espoir.
D'un Frère qui te blesse examine la vie :
Si c'est à sa vertu que tu portes envie,
Venge-toi, je le veux.

CAIN *vivement.*

Comment ?

ADAM.

En l'imitant ;
En balançant ses vœux auprès du Tout-puissant ;
En portant à l'autel une ardeur aussi pure,
Un cœur aussi jaloux d'honorer la nature ;
En rendant, si tu peux, Abel même envieux
Des biens qu'en ta faveur nous obtiendrons des Cieux.

CAIN *d'un ton plus radouci.*

Ah ! ne me flatez pas d'une vaine espérance :
Je me connois, Adam ; je connois l'impuissance
Des vœux qu'à l'Éternel je pourrois adresser.
Malheureux ! Je suis né pour vous faire verser

Des pleurs continuels, fans pouvoir en répandre.

MÉHALA *à Adam, vivement.*

Mon Père, pourfuivez: il eft prêt de fe rendre.

ADAM *avec beaucoup de tendreffe.*

Hé bien, mon Fils, hé bien! renferme ta douleur:
Que tes pleurs détournés retombent fur ton cœur.
Ah! pourvu que ton Père apprenne de ta bouche
Qu'un fecret repentir te pénètre, te touche;
Qu'importe que tes yeux démentent ce récit?
Pour un Père indulgent ta parole fuffit.

CAIN *après avoir rêvé un moment.*

Je vous fuis à l'autel.

MÉHALA *tranfportée.*

O Caïn, quelle joie!

SCENE IV.

ADAM, CAIN, MÉHALA. THIRZA.

MÉHALA *continuant.*

Accours, chère Thirza! Caïn n'eft plus en proie
Au coupable tranfport qui tantôt l'agitoit.
Il fuyoit ce féjour, hélas! il me quittoit:
J'arrive: mes Enfans, mon Père, & Dieu, fans doute,
Diffipant par degrés les maux que je redoute,

Attendriſſent ſon cœur. Ce ſoir même avec nous,
Caïn va prendre part aux vœux de ton Époux.

THIRZA.

Ah ! Dieu !

CAIN.

Je ſuis touché : je n'ai pu m'en défendre!
Auprès d'Eve & d'Abel, mes Fils, allez vous rendre.
(*A Méhala*).
Et toi qui m'as vaincu par de tendres efforts,
Vien, avant qu'à leurs yeux j'étale mes remords,
M'aider à recueillir mon ame encor troublée
Des reproches amers dont tu l'as accablée.

SCENE V.

ADAM, THIRZA.

THIRZA.

J'AI peine à concevoir ce changement ſoudain.
Quoi ? mon Frère eſt touché ! Quoi ? je verrai Caïn
Vers un Dieu qui pardonne élever des mains pures,
Et de ſon cœur jaloux réparer les murmures !
Je verrai, dans ce cœur Abel juſtifié,
Recouvrer tous les droits de la tendre amitié !

ADAM *attendri.*

Oui, ma Fille, le Ciel, qui te conſerve un Père,
Met le comble à ſes dons en te rendant ton Frère.
Le Ciel daigne calmer mon plus cruel ennui :
Caïn, à mes Enfans s'uniſſant aujourd'hui

Ainsi que leurs vertus, va partager ses graces.

(*A part*).

Dieu, qui rends, quand tu veux, nos larmes efficaces,
Consomme ton ouvrage.

THIRZA.

O Ciel ! s'il est ainsi,
Si nos vœux en ce jour nous ont tous réussi,
Nous devons au Seigneur un double sacrifice.
Eve a tout disposé pour bénir sa justice:
Mais, hélas ! en faisant ces solemnels apprêts,
L'absence de Caïn excitoit ses regrets.

ADAM.

Ah ! je vais lui conter qu'elle faveur nouvelle
Le Ciel répand sur nous.

THIRZA.

Je vous suis auprès d'elle.

SCENE VI.

THIRZA *seule*.

Qui me retient ? Pourquoi n'osé-je qu'en tremblant
D'un aussi doux transport suivre le mouvement ?
Pourquoi, lorsqu'avec nous il se reconcilie,
De Caïn contre Abel redouté-je l'envie ?
Je ne sais ; mais tantôt un horrible dessein
Vingt fois m'a semblé prêt d'échapper de son sein,

Eh! qui fait jufqu'où va l'oubli de la nature?
Hélas! Adam lui-même, Adam qui me raffure,
N'a-t-il pas de fon Fils éprouvé la fureur?
Caïn, même appaifé, me remplit de terreur.
Mais que craindre? Son cœur s'acquitte envers un Père:
Je n'en dois point douter, fon retour eft fincère.

SCENE VII.

EVE, THIRZA.

EVE.

Qui t'arrête en ces lieux? Abel impatient,
Voulant faire au Seigneur agréer fon préfent,
A déja couronné fa victime choifie:
Et Méhala bientôt, de ton Frère fuivie,
Si j'en crois leurs Enfans, viendra fe joindre à nous.

THIRZA.

(*A part*).
Allons. Daigne, grand Dieu! veiller fur mon Époux.
(*Elle fort*).

EVE *feule.*

Quels gages te donner de ma reconnoiffance,
Dieu clément! Ta bonté paffe mon efpérance.

SCENE VIII.

EVE, MÉHALA.

MÉHALA *consternée.*

Mes malheurs sont comblés : tout est perdu pour moi.
Du Ciel qui le poursuit la rigoureuse loi
Vient d'ôter à Caïn sa dernière ressource.

EVE.

Dieu !

MÉHALA.

La foudre n'est pas plus prompte dans sa course
Que tant de châtimens accumulés sur nous.

EVE.

Achève : quels sont-ils ?

MÉHALA.

Ma Mère, peignez-vous
D'un sacrifice affreux l'horreur encor présente :
Caïn sort de ces lieux, &, contre mon attente,
Veut sacrifier seul à ce Ciel irrité :
Laissons, laissons, dit-il, Abel de son côté,
Adresser au Seigneur une offrande agréable ;
Et voyons si, pour moi Dieu las d'être implacable,
Honorera mes dons d'une entière faveur.
A ce brusque discours, je sens que dans son cœur

Caïn n'a point encore éteint la jalousie:
Je n'ose cependant combattre son envie.
Quelques fruits, qu'au hazard il avoit ramassés;
Par ses coupables mains sont à peine embrasés,
Soudain l'air s'obscurcit, & les buissons s'agitent;
Sur l'autel enflammé les vents se précipitent:
Et de feux dévorans Caïn enveloppé,
Semble être à mes regards de la foudre frappé.
Il fuit; &, sur ses pas tandis que je me traîne,
La flamme en tourbillons le poursuit dans la plaine.
Elle cesse; & la nuit, plus sombre en ce moment,
Dérobe mon Époux à mon empressement.
Ses lamentables cris, devenus mes seuls guides,
Bientôt ne frappent plus mes oreilles timides.
J'erre autour de ces lieux; & je vous trouve enfin;
Et je puis déposer mes pleurs dans votre sein:
Ah! Dieu!

EVE.

Que je te plains, ô ma fille!

MÉHALA.

O ma Mère!
Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre.
Mais où porter mes pas? Où retrouver Caïn?
Ah! peut-être la foudre. . . .

SCENE IX.

EVE, CAIN, MÉHALA.

CAIN

O barbare destin !

EVE.

Je l'entends.

MÉHALA *courant à lui.*

Cher Époux !

CAIN *la repoussant.*

Évite ma colère.
Va jouir loin de moi du bonheur de ton Frère :
Fuis. C'est toi qui me perds : c'est toi qui par tes pleurs
A retenu mes pas que je tournois ailleurs.
Je partois moins haï, peut-être moins coupable,
Moins chargé du courroux de ce Ciel qui m'accable.
Fuis, te dis-je, perfide ! Il m'en a trop coûté
De t'avoir obéi.

MÉHALA

Dieu ! quelle cruauté !

CAIN.

Tu m'as trahi deux fois : deux fois ta douleur feinte,
Imposant à mon cœur une indigne contrainte,

M'a forcé de courir au devant de l'affront
Dont la haine du Ciel vient de couvrir mon front.
Soit que j'aille à ses pieds l'implorer pour un Père;
Soit que, voyant Abel désarmer sa colère,
Pour le bonheur d'autrui j'offre à Dieu des présens;
Ce Dieu ne me répond que par des châtimens.
A tes lâches conseils je ne veux plus me rendre.

EVE.

O mon Fils!

CAIN *avec fureur.*

Laissez-moi: je ne veux rien entendre.
Fuyez un noir courroux, qu'à peine je retiens.
Je vous rends votre amour, je brise nos liens.

MÉHALA *éperdue.*

Ciel! ô Ciel! je ne puis survivre à tant de rage:
Je me meurs.

(Eve sort en soûtenant Méhala).

SCENE X.

CAIN *seul.*

DIEU cruel! contemple ton ouvrage:
Vois un foible mortel, jouet de ton courroux,
Oubliant les devoirs & de Fils & d'Époux,
Et réduit à venger, quand ta main l'abandonne,
Tes injustes mépris sur ce qui l'environne.
N'as-tu plus en ces lieux de foudres à lancer?

(Le fond du théâtre paroît éclairé par la flamme d'un ſacrifice).

Quel ſpectacle nouveau vient encor me bleſſer !
Les ombres de la nuit tout-à-coup s'éclairciſſent :
Ah ! ce n'eſt que pour moi que les Cieux s'obſcurciſſent.
J'apperçois un feu pur qui s'élève dans l'air :
Les vents ſont ſuſpendus.... C'eſt cet Abel ſi cher,
C'eſt ce lâche, dont Dieu reçoit le ſacrifice :
Sa haine à mes regards réſervoit ce ſupplice.
Achève, Dieu terrible! arrache-moi le cœur ;
Ou ſauve ton Abel de ma juſte fureur.
Je ne me connois plus. L'Enfer eſt dans mon ame.....
Un ſpectre affreux m'attire en des torrens de flamme !
Que vois-je ! Des ſerpens, qu'il preſſe dans ſa main,
Repliés vers mon cœur, y lancent leur venin....
Un gouffre eſt entr'ouvert, où d'un bras homicide,
Sur des traces de ſang ce phantôme me guide.
Arrête.... Je te fuis : mais je veux entraîner
Ce Favori que Dieu s'obſtine à couronner.

SCENE XI.

CAIN, ABEL.

ABEL *ſans voir Caïn.*

DIEU ! pourquoi ta bonté ſur moi s'épuiſe-t-elle ?
J'eſpérois partager cette grace nouvelle
Avec un Frère, hélas ! dont je plains le tourment :
Tu n'as pas attendu que ſon cœur pénitent

Vint s'unir à nos cœurs pour bénir ta justice.
(Appercevant Caïn).
O mon Frère ! As-tu fait à Dieu ton sacrifice ?
Réponds.

CAIN.

Non, lâche, non : la victime est ici ;
Et je vais l'immoler.
(Il court arracher un des soutiens de l'Autel qui est sur le théâtre, & poursuit Abel).

ABEL *fuyant dans la coulisse.*

O Dieu ! pardonne-lui.

CAIN *derrière le théâtre.*

Meurs, perfide !

ABEL.

O Caïn !

CAIN.

Meurs.

ABEL *d'une voix mourante.*

Arrête : ô mon Frere !
(Le tonnerre gronde avec violence).

CAIN *revenant sur le théâtre.*

Impitoyable Dieu ! que me veut ta colère ?
(D'une voix altérée).
Meurtrier de celui que tu chérissois tant,
J'attends, j'attends la mort pour dernier châtiment :
Frappe : ou, si jusques-là tes mains me sont avares,
Je cours livrer mon cœur à mes Parens barbares,

SCENE XII.

ABEL *seul, se traînant sur le théâtre.*

DIEU! détourne les yeux de dessus mon trépas.
Du crime de Caïn, Dieu, ne t'irrite pas.
N'en étends pas du moins la peine sur sa race:
Permets, permets qu'un jour le repentir l'efface.
Prends pitié de mon Frère. Épargne à mes Parens
La douleur de le voir traîner des jours errans,
Blasphêmer ton saint Nom, creuser l'horrible abyme
Qu'entr'ouvre sous ses pas l'excès d'un dernier crime.
Si, tant que j'ai vécu mes pleurs t'ont attendri,
De mon sang, quand je meurs, n'écoute point le cri:
Entends mes vœux encore; & pour faveur dernière,
Pardonne, Dieu clément, à la main meurtrière
Qui, pensant se venger, rejoint Abel à toi....
Soûtiens aussi Thirza qui va pleurer sur moi:
Raffermis sa vertu, ranime son courage.
Mes regards affoiblis se couvrent d'un nuage;
Mon ame vers son Dieu s'apprête à retourner....

SCENE XIII.

CAIN, ABEL.

ABEL *continuant en regardant son Frère.*

PÉRIRAI-JE, Caïn, sans t'avoir vu donner
Des larmes à ma mort ?

CAIN *ému.*

Ciel ! Il pâlit : mon Frère !
Je reviens égaré, sans dessein, sans colère....
Dieu m'a parlé.... Mon cœur pour la première fois
De la nature, hélas ! entend la triste voix.
Loin de moi, bois fatal, instrument détestable !
(Il jette l'instrument de son crime).
Abel.... que vas-tu dire au Juge redoutable ?....

ABEL *tendrement.*

Mon Frère !

CAIN *pénétré.*

Ah ! Dieu !

ABEL.

Je meurs ; & j'ai vu tes remords.
(Il expire).

CAIN *désespéré.*

Il n'est plus !.... Quel Démon a guidé mes transports ?

Sortez tous des Enfers, noirs Esprits dont la rage
Du Très-Haut par mes mains anéantit l'ouvrage;
Sortez : disputez-vous ce cœur désespéré;
Et qu'en lambeaux sanglans tout mon corps déchiré,
Malgré ce Ciel vengeur, devienne votre proye.

(*Se jetant sur le corps d'Abel*).

Mon Frère! vois enfin les pleurs où je me noye.
A mes féroces yeux, jusqu'alors desséchés,
Quand je n'ai plus d'espoir, des pleurs sont arrachés!
Ce sont des pleurs de sang.

(*Il s'appuye contre un des Berceaux, dans un coin du théâtre*).

SCENE XIV & dernière.

ADAM, EVE, CAIN, MÉHALA, THIRZA.

MÉHALA *avançant lentement.*

C'ÉTOIT vers ce lieu-même
Que ces feux éclatoient; & ma crainte est extrême

(*Appercevant la massue*).

Que Caïn foudroyé.... Ciel! du sang! Je frémis :
Ah! mon Époux est mort!

ADAM.

Avançons.

MÉHALA.

Je ne puis.

EVE *appercevant le corps d'Abel.*

Ce n'eſt point ton Époux : c'eſt mon Fils.

ADAM.

Dieu ! qu'entens-je ?

THIRZA.

Abel ! Abel n'eſt plus !

(Elle tombe évanouie près du corps d'Abel).

MÉHALA *avançant précipitamment.*

Quelle infortune étrange !

Le coupable triomphe & l'innocent périt !

ADAM.

En croirai-je mes yeux ? celui que Dieu chérit...?

EVE.

Abel eſt mort ! ô Ciel !... Quelle main exécrable
A commis en ces lieux ce meurtre abominable ?

CAIN *d'une voix ſanglotante, en avançant au milieu d'eux.*

C'eſt moi, c'eſt moi. Tremblez : reconnoiſſez Caïn.
Sa fureur a verſé le premier ſang humain.

ADAM.

Ciel ! Et tu vis encore !

MÉHALA.

Aſſaſſiner ton Frère !

EVE *troublée.*

Achève, malheureux! égorge auſſi ta Mère.
Le voilà donc rempli ce projet abhorré
Que m'annonçoit tantôt ton eſprit égaré!
(*Courant au corps d'Abel*). (*Revenant vers ſes Enfans*).
O mon Fils! mon cher Fils... Eve a tout fait... C'eſt elle...
Mes Enfans, oui, c'eſt moi par qui la mort cruelle...
(*Courant à Thirza, revenue à elle*).
Ton Époux ne vit plus: ton Frère eſt l'aſſaſſin!
(*Thirza retombe évanouie*).

CAIN *à Thirza.*

Ton Époux eſt vengé: le Ciel proſcrit Caïn.
Je fuis: aux châtimens je vais offrir ma tête.
(*Se jetant aux pieds d'Adam*).
Je fuis déſeſpéré.... Votre courroux m'arrête:
Que j'emporte en fuyant un regard de vos yeux.
Je ne ſuis plus, hélas! ce Caïn furieux,
Qui blaſphémoit le Ciel, qui bravoit le tonnerre.
Ce généreux mortel, cet adorable Frère,
Dont j'ai connu trop tard la vertu, l'amitié,
Il eſt mort en jetant des regards de pitié
(*Se relevant*).
Sur moi.... J'en ſuis encor plus digne de colère.
Je laiſſe auprès de vous l'Épouſe la plus chère,
Pour attendrir vos cœurs ſur mon malheureux ſort,
Pour vous faire oublier que la première mort,
Que la mort de mon Frère eſt mon cruel ouvrage.

MÉHALA.

Tu me laiſſes!... Malgré tout l'excès de ta rage,

Malgré le juste éclat du céleste courroux,
Mon devoir est encor de suivre mon Époux:
Un Époux assassin, l'horreur de la nature!
Ton nom va devenir une éternelle injure
Pour tes Fils.... Mais je dois respecter tes remords.
Vien, barbare, expier tes horribles transports :
Fuyons; & que m'offrant avec toi pour victime,
Dans l'abandon affreux que mérite ton crime,
Quelqu'un du moins partage & tes maux & tes pleurs.

(*A ses Parens*).

Adieu.... S'il est possible, oubliez les fureurs
D'un Monstre dont la rage ôte un Fils à son Père,
Un Époux à sa Sœur, à son Épouse un Frère.

Fin du troisieme & dernier Acte.

LE VŒU
DE JEPHTÉ.
POEME.

AVERTISSEMENT.

DANS le tems que M. de Mondonville donnoit au Concert Spirituel des Motets François, il me prit envie de m'exercer dans ce genre. Le Vœu de Jephté se présenta à mon esprit comme un sujet propre à être traité de cette manière. Je me mis à y travailler; & ces morceaux n'exigeant pas beaucoup d'étendue, j'eus bientôt composé le Poëme suivant, qui par sa nature m'a paru pouvoir être placé ici.

INTERLOCUTEURS.

JEPHTÉ, *Chef des Hébreux.*

IPHISE, *Fille de Jephté.*

CHŒUR D'HOMMES, } *Peuple d'Israël.*
CHŒUR DE FEMMES, }

LE VŒU
DE JEPHTÉ.
POEME.

CHŒUR D'HOMMES.

AU ferment de Jephté le Seigneur s'eſt rendu;
Il a lancé ſon tonnerre.
Nos ennemis couvroient la terre:
Sa main les a frappés, ils ont tous diſparu.

JEPHTÉ.

Je tremble d'acquitter ce ferment téméraire:
De noirs preſſentimens mon cœur eſt agité.
Souvent le Seigneur irrité,
En exauçant nos vœux ſignale ſa colère.

De ſon Peuple choiſi ce Dieu tendre eſt le Père.
C'eſt un de ſes Enfans que je vais immoler:
De quel œil verra-t-il couler,
Le ſang d'une victime à ſes regards ſi chère?

LE CHŒUR.

Rejetez un coupable effroi
Qui peut allumer sa vengeance.
Tremblez que ce Dieu ne s'offense
De vous voir lui manquer de foi.

JEPTHTÉ.

Peuple, ne craignez rien, je lui serai fidèle.

Nos ennemis troublés ont fui devant ses yeux;
Il nous a couverts de son aîle:
Peut-on trop acheter une faveur si belle?

Le premier que le sort conduira dans ces lieux,
Ainsi je l'ai juré dans l'ardeur de mon zèle,
De ce triomphe glorieux
Rendra par son trépas la mémoire éternelle.

CHŒUR *de femmes éloignées.*

Iphise nous appelle:
Suivons, suivons ses pas.
Dieu répand ses bienfaits sur elle.
Jephté s'est couronné d'une gloire immortelle,
En sauvant nos jours du trépas.
Iphise nous appelle:
Suivons, suivons ses pas.

JEPHTÉ *& le premier* CHŒUR.

Iphise, ô Ciel!

JEPHTÉ *seul.*

Quelle victime!
Malheureuse n'approche pas.

LE PREMIER CHŒUR.

Fuyez, fuyez.

JEPHTÉ.

Mon ferment eſt un crime.
Ah! ma Fille, n'approche pas.

IPHISE.

Je viens célébrer la victoire
Qui par vos mains ſignale ce beau jour.
Il eſt bien juſte que l'amour
Soit le premier à chanter votre gloire.

JEPHTÉ.

De mes affreux ſuccès périſſe la mémoire!
Ma Fille.... Un horrible ferment,
Source de cette gloire odieuſe & funeſte,
Un ferment que mon cœur déteſte,
Ordonne que pour prix de ton empreſſement....

IPHISE.

O mon Père, achevez.

JEPHTÉ.

Ma main te ſacrifie.

LE SECOND CŒUR.

Iphiſe! hélas!

IPHISE.

Le Ciel redemande mes jours;
C'eſt du Ciel & de vous qu'Iphiſe tient la vie.
Il veut qu'elle me ſoit ravie:
Vous pouvez en trancher le cours.

LE MEME CHŒUR.

Non, Dieu ne veut point voir répandre
Un ſang ſi beau, ſi précieux.
Le Dieu que nous ſervons eſt équitable & tendre:
C'eſt à la ſoif du ſang qu'on connoît les faux Dieux.

IPHISE.

J'offre au Ciel un cœur pur: je deviendrois coupable,
Si j'oſois l'accuſer d'une injuſte rigueur.
Des décrets d'un Dieu redoutable
Eſt-ce à nous de vouloir percer la profondeur?

Mon Père, retenez vos larmes.
Vous ne m'entendrez point murmurer contre vous;
J'aſſure par ma mort le ſuccès de vos armes:
Puis-je éprouver un ſort plus doux?

JEPHTÉ.

Ciel! prends pitié de ma foibleſſe:
Révoque, Dieu puiſſant, un arrêt ſi cruel.

LE PREMIER CHŒUR.

Nous plaignons comme vous Iphiſe & ſa jeuneſſe;
Mais il faut obéir aux loix de l'Éternel.

JEPHTÉ.

Faut-il que ma Fille périſſe?

LE MEME CHŒUR.

Nos Femmes, nos Enfans ſont au Dieu d'Iſraël.

JEPHTÉ.

Dieu pourra-t-il ſouffrir qu'un tel vœu s'accompliſſe?

LE MEME CHŒUR.

Votre infidélité forceroit fa juftice
De nous abandonner à nos fiers ennemis.

JEPHTÉ.

Faut-il que ma Fille périffe?

LE MEME CHŒUR.

Le Seigneur autrefois d'un Père plus foumis
Obtint un pareil facrifice.

JEPHTÉ.

Ce Peuple m'apprend mon devoir.
Envers un Dieu vengeur ne foyons point parjure:
L'obéiffance eft notre unique efpoir.
Ma Fille.... Allons au temple outrager la nature.

Et vous, Peuple victorieux,
Qui recueillez le fruit d'un ferment que j'abhorre,
A mon cœur qui balance encore
Priez Dieu qu'il pardonne en ces momens affreux.

LE CHŒUR.

Iphife tend au fer une tête innocente:
Dieu terrible, le fang que Jephté te préfente,
Doit trouver grace devant toi.

UNE VOIX DU SECOND CHŒUR.
dans l'éloignement.

Du Souverain des Cieux la juftice eft contente:
Jephté vient d'acquitter fa foi.
(*La Symphonie imite le bruit des vents & du tonnerre*).

LE PREMIER CHŒUR.

O Ciel ! quelle nuit profonde
Dérobe le Solêil à nos yeux effrayés !
L'air siffle, la foudre gronde,
La terre tremble sous nos pieds.
Le courroux de Dieu se déclare.

UNE VOIX DU CHŒUR.

Pour n'avoir osé le trahir,
Jephté seroit-il un barbare
Qu'il s'apprêteroit à punir ?

LE CHŒUR.

Dieu dans tes jugemens notre raison s'égare,
Quel mortel pésera tes droits ?

Adorons le Seigneur, & respectons ses loix.

FIN.

POÉSIES DIVERSES.

Je réunis ſous ce titre, outre quelques Piéces fugitives, dont pluſieurs ſont fort anciennes, les Épitres qui ont paru à la ſuite du Poëme de Pſiché, & les Contes moraux qui terminoient chaque Livre de Fables dans l'Édition de 1773. La plûpart des Épitres ont rapport à l'Apologue; & c'eſt pour cette raiſon que je les conſerve toutes, même la cinquieme, quelque mince qu'en ſoit le ſujet. Je les ai écrites avec une effuſion de cœur qui n'a certainement rien d'affecté; & j'y reviens ſi ſouvent ſur le mérite de la Fontaine, qu'elles pourront ſervir à prouver combien j'en ſuis vivement pénétré, malgré la liberté que j'ai priſe de relever les endroits foibles de ſon Roman.

ÉPITRE
A M. DE W***,
SUR L'APOLOGUE.

Vous vous plaignez, Monſieur, de ne ſavoir à quoi vous en tenir ſur ce qui conſtitue la Naïveté dans l'Apologue; d'avoir inutilement conſulté, ſur une qualité auſſi eſſentielle à ce genre de poéſie, pluſieurs Écrivains eſtimables qui en ont traité; de ne trouver même à cet égard que des idées peu ſatisfaiſantes, dans les diſſertations dont preſque tous les Succeſſeurs de la Fontaine ont accompagné leurs Fables : vous me mandez qu'en général on paroît réduire la Naïveté à un certain ton familier & enfantin, capable d'amuſer ceux pour qui l'on veut que l'Apologue ſoit uniquement deſtiné. Mais, en convenant que l'enfance peut beaucoup profiter de la lecture des Fables, vous penſez, comme moi, qu'elles ne lui ſont pas toujours propres, qu'elles paſſent ſouvent ſon intelligence, & qu'il s'en faut bien que la Fontaine ait prétendu ne travailler que

pour cet âge. Vous me rappellez à ce sujet le passage de l'Encyclopédie, que j'ai cité dans l'Avant-propos qui est à la tête de mon Recueil : *les Fables de la Fontaine sont devenues la nourriture des esprits les plus délicats, les plus cultivés, les plus profonds.* Vous ne pouvez concilier cet éloge, qui certainement n'a rien d'outré, avec le systême de ceux qui exigent que toute Fable soit à la portée des enfans. Vous approuvez encore moins que, pour la plus grande perfection de son art, on oblige un Fabuliste à paroître simple & crédule, à nous persuader par une illusion passagère qu'il est fort au-dessous de nous, à pousser cette illusion jusqu'à nous faire rire à ses dépens, jusqu'à faire retomber sur lui-même le ridicule des contes puériles qu'il débite ; & que l'on fasse consister dans cet air de simplicité, de crédulité, de bonne foi, la Naïveté du récit & du style.

J'ai, ainsi que vous, Monsieur, une idée bien différente de cette qualité. La définir de la sorte, c'est, selon moi, dégrader l'Apologue. Vous verrez par l'Épître suivante, que je la fais consister à rapprocher le grand du petit, & que je suis d'accord en cela avec d'excellens Auteurs, qui pensent très-judicieusement qu'il n'y a rien de plus philosophique, & en même tems rien de plus naïf que ces contrastes. Je vois par-tout dans la Fontaine, un Philosophe pénétré du sentiment de notre foiblesse, mais

mais qui, au lieu de s'en affliger, comme pourroit faire un Cynique, prend le parti d'en plaisanter, & de la peindre sous toutes les formes ridicules par lesquelles elle le frappe davantage, pour nous exciter nous-mêmes à en rire. Or, voilà un sentiment bien opposé à celui dont je viens de parler : car suivant le systême en question, c'est à ses propres dépens que la Fontaine nous fait rire ; & selon moi c'est tout le contraire.

NON je ne conviendrai jamais
Que d'un crédule Pédagogue
Le langage sot & niais
Soit le vrai ton de l'Apologue ;
Que dans ce genre ingénieux,
L'Auteur le plus digne de gloire,
Soit celui qui trompe le mieux
En faisant semblant de tout croire ;
Ni qu'avilissant ses talens
Par une étude ingrate & triste,
Il faille que tout Fabuliste
S'abaisse au niveau des enfans.

Quoi! la Fontaine, quoi! mon maître,
Ces Écrits où tu fais paroître
Tant de graces, tant de raison,
N'auroient que le foible avantage
D'occuper, comme Cendrillon,
Les loisirs d'un enfant volage?
Quoi! ces Récits où le plus sage
Pourroit puiser quelque leçon,

Seroient, ſans nulle différence,
Mis au rang de ces contes bleus,
Dont, en leur impoſant ſilence,
Une Bonne avec confiance,
Endort un grouppe de morveux?
Non, non, des talens que j'admire
Et dont je fais ma paſſion,
Quoique maint Auteur puiſſe en dire, (a)
Je n'ai point cette opinion.

Je ſais que la plus belle Fable
Eſt celle où la Naïveté
Fait, ſous une image agréable,
Briller l'auſtère Vérité:
Je ſais qu'un trop obſcur emblême
Nuiroit à la ſimplicité,
Qui de ce modeſte Poëme
Fait la principale beauté.
Mais par quel étrange ſyſtême
Veut-on qu'en des champs ſi féconds,
Les plus abondantes moiſſons
Soient pour l'âge où d'une poupée
L'ame uniquement occupée,
Prend les Fables pour des ſermons?
Par quelle abſurdité frivole
Transforme-t-on groſſièrement
La Fontaine en maître d'école,
Et ſon Recueil en rudiment?

(a) J'en citerois une foule, qui ont prétendu que toute Fable devoit être à la portée des enfans. Qu'ils faſſent donc le procès à la Fontaine pour s'être ſi ſouvent élevé au-deſſus de l'intelligence bornée de cet âge.

Que le Fabulifte s'applique
A raconter ingénuement,
Soit l'effroi du peuple aquatique
Si le Soleil fait des enfans, (a)
Soit l'Ane orgueilleux de l'encens
Qu'au Dieu fous lequel il fe quarre;
Avec refpect offrent les gens; (b)
Quel eft l'enfant dont l'efprit rare
Pourra développer le fens
Que, vus d'un œil philofophique,
Sous leur écorce allégorique,
Offrent ces récits éloquens?
Il voit l'Ane, il voit la Relique;
Du milieu des joncs il entend
Mainte Grenouille coaffant:
Mais fon efprit eft-il capable
D'appliquer ce conte admirable
A tel & tel gouvernement,
De comparer l'Ane infolent
A tel autre infolent femblable?
Écoutez le fage Rofeau
Humiliant l'orgueil du Chêne: (c)
Voyez le Loup qui dans la plaine
Fait fuir un timide troupeau,
(Non pas le loup, mais fon image)
Tandis que *jufqu'au moindre Agneau*,
Tous promettoient de faire rage: (d)
Votre œil, en lifant ces leçons,
Lorgne, à travers leur enveloppe,

(a) *Le Soleil & les Grenouilles*, Fable.
(b) *L'Ane portant des Reliques.*
(c) *Le Chêne & le Rofeau.*
(d) *Le Berger & fon Troupeau.*

Les gens que le rival d'Ésope
Appelle Loup, Chêne ou Moutons.
L'enfance n'y voit que ces noms.
C'est vainement que la Fontaine
Pour elle apprête ses pinceaux :
L'œil du Sage démêle à peine
Tous les grands traits de ses tableaux.

Hé! quoi? lorsqu'on voit sur la scène
Les Caligulas, les Nérons,
Foulans aux pieds l'aigle Romaine ;
Lorsque, pour peindre à l'univers
L'aveuglement où s'abandonne
Un tyran qui le met aux fers,
Melpomène à côté du trône
Décrit des gouffres entr'ouverts;
Ces exemples, quoique sublimes,
Le sont-ils plus que les Récits
Dont la Fontaine dans ses rimes
Souvent étonne nos esprits?
Quelle majestueuse image
Offre ce Chêne audacieux,
Dont le pied touche au noir rivage,
Et dont la tête fend les cieux! (a)
Croit-on que ce soit-là l'ouvrage
D'un Conteur, qui pour tout talent,
Afin de mieux tromper cet âge,
Affecteroit dans son langage
Le ton crédule d'un enfant?

(a) Celui de qui la tête au ciel étoit voisine ;
Et dont les pieds touchoient à l'empire des morts
Fable du Chêne & du Roseau.

Croit-on, quand, nouveau Démosthène,
Un Sauvage avec liberté,
Sous le pinceau de la Fontaine,
Des Romains peint l'avidité, (a)
Que de cette mâle éloquence
L'étonnante sublimité,
Par son air d'ingénuité,
Soit le partage de l'enfance?
Non; j'ose encor le répéter:
Et dans cet art si difficile
Il est pour se faire goûter
De plus sûrs moyens à tenter,
Que cette étude puérile
A laquelle on assujettit
La raison, le goût & le style
D'un Écrivain, dont tout l'esprit
Seroit de paroître imbécile.

Voyons ce que le goût prescrit.
Chaque art imite la nature:
Mais sur les faces de l'objet
Chaque art doit varier l'effet
De cette agréable peinture.
Ainsi, quand, la trompette en main,
Soufflant les fureurs de Bellone,
Un Poëte qui nous étonne,
Célèbre un héros assassin;
Si d'un œil plus philosophique
On envisage ses fureurs,
Tout cet étalage héroïque,
Présenté sous d'autres couleurs,
Devient l'objet de la critique.

(a) *Le Paysan du Danube.*

De l'aimable Naïveté
Telle est la source inépuisable :
Tout dans les tableaux de la Fable
Sous cet aspect est présenté.
Envain l'homme veut qu'on le prise
Pour le rang, pour la qualité ;
Le Fabuliste avec franchise
Se moque de sa vanité.
S'il peint l'innocente imprudence
D'un Chasseur qui de bonne foi,
Court offrir un Milan au Roi,
Comme un don de grande importance
Et l'oiseau sans respect aucun,
Fondant sur la noble assistance ;
Le nez royal dans l'occurence,
Est pris comme un nez du commun. (a)
S'il veut railler de la richesse ;
Un Savetier gaillard, dispos,
Dort la nuit, le jour rit sans cesse,
Tandis que, privé du repos ;
Son voisin, qui de gaîté chomme,
Au sein des trésors est fâché
Qu'on ne puisse pas au marché
A prix d'or acheter le somme. (b)

Tel est, pour mieux corriger l'homme,
Cet art par Ésope ébauché,
Porté si loin par la Fontaine,
Où, sans humeur, sans âpreté,
De toute passion humaine
Saisissant le foible côté,

(a) *Le Roi, le Milan & le Chasseur.*
(b) *Le Savetier & le Financier.*

On nous peint avec vérité,
Un Roi qui croit qu'à son injure
Les Dieux doivent s'intéresser ; (a)
Un Lourdaut qui veut s'efforcer
D'être galant contre nature ; (b)
Un Avare qui, sans mesure
Pour vivre à jeun veut amasser ; (c)
Un Esprit-Fort, un Incrédule,
Sentant quelque peu le fagot,
Qui par un défi ridicule
Croit mettre le ciel en défaut : (d)
Un Rustre enfin, qui sur la terre
Croit que tout en eût mieux été,
Si dans ses œuvres, pour bien faire,
Le Créateur l'eût consulté. (e)
On démasque avec liberté
Le Dervis qui, dans sa retraite,
Peu touché des besoins d'autrui,
Pour toute grace lui souhaite
Que le ciel ait pitié de lui. (f)
On peint des couleurs les plus vives
Ceux qui flattant Sa Majesté,
D'un Roi vantent l'autorité,
Pour tenir ses bontés captives ; (g).
Ceux qu'on voit, au gré de ses goûts,
Gens à ressorts, *Singes du Maître*,

(a) *L'Éléphant & le Singe de Jupiter.*
(b) *L'Ane & le petit Chien.*
(c) *L'Avare qui a perdu son trésor.*
(d) *L'Oracle & l'Impie.*
(e) *Le Gland & la Citrouille.*
(f) *Le Rat qui s'est retiré du monde.*
(g) *Les Animaux malades de la peste.*

A la Cour tâcher de paroître ;
Triſtes ou gais, ſages ou fous ; (a)
Et *ceux qu'un vain luxe environne*,
Mais dont l'air inquier, tremblant ;
Montre *que la Fortune vend*
Ce que l'on penſe qu'elle donne. (b)

C'eſt à la faveur de ce ton ;
Que le plus aimable Génie
A fait avec profuſion,
Servir à notre inſtruction
Les tréſors de la Poéſie.
Voyez quelle Philoſophie
Anime ſon expreſſion !
Juſqu'en ſa ſimplicité même,
Il emploie une adreſſe extrême
A tourner en dériſion
Ces titres où l'orgueil s'appuie,
Ces préjugés que fortifie
La vanité, l'opinion,
L'intérêt & la flatterie.
Mais, parce que cet Écrivain,
Même en ſes plus ſublimes Fables,
Tâche, en inſtruiſant ſes ſemblables,
De leur en cacher le deſſein;
Croit-on rendre un brillant hommage
A ſes admirables talens,
Soit en peignant cet Auteur ſage
Comme un crédule perſonnage,
Qui nous fait rire à ſes dépens ;
Soit en réduiſant l'importance

(a) *Les Obſéques de la Lionne.*
(b) *Philémon & Baucis.*

De l'art qu'illustra son pinceau,
Au mérite rare & nouveau
De plaire à la frivole enfance?

Jugeons mieux de cet art si beau,
Si profond, si philosophique,
Si favorable à la critique,
Dont il paroît peu s'occuper,
Si propre enfin à détromper
Tout état, tout sexe, tout âge,
Des faux biens, des fausses vertus
Que tant de sots ont en partage;
Du pouvoir & de ses abus,
Des rangs usurpés ou vendus,
De l'ambition, de l'envie;
De la ridicule manie
D'amasser des biens superflus;
De l'incrédulité, hardie
Quand Jupiter ne tonne plus; (a)
Et de la basse hypocrisie
Des Courtisans & des Reclus.

(a) *Jupiter & le Passager.*

ÉPITRE II.

A M. DE ***, *qui avoit daigné applaudir aux premières Fables de l'Auteur.*

MA Muſe n'eſt pas aſſez vaine
Pour eſpérer, par ſes eſſais,
Égaler les brillans ſuccès
De l'ingénieux la Fontaine.
Elle connoît tout le danger
Du goût décidé qui l'entraîne:
Mais tu daignas l'encourager;
Et ſi ſon vol eſt téméraire,
Dès qu'elle t'a déja ſu plaire,
Que riſque-t-elle à s'y livrer?
Depuis qu'au pays de la feinte
Un vif penchant me fait errer,
Sans ceſſe une importune crainte
Devant moi venoit ſe montrer:
Aujourd'hui la douce eſpérance
Y guide, y ranime mes pas;
Je cède au ſéduiſant appas
D'une trop flatteuſe indulgence:
Et comment ne s'enivrer pas
D'un encens que ta main diſpenſe?

Je n'ai pas les charmans pinceaux
De l'ami de la Sablière;
Mais ſur l'homme & ſur ſes défauts,
Je puis, dans de rians tableaux,

Répandre à mon tour la lumière,
Et du fceptre jufqu'au rabot,
Prouver à l'homme qu'il eft fot.
Tous les animaux dans mes Fables,
Lions, fourmis, aigles, moineaux,
Peuvent, par quelques traits nouveaux,
Trahir l'orgueil de mes femblables.
Ta voix a chanté des héros;
Mais qu'il foit d'Athène ou de Rome,
De Pétersbourg ou de Paris,
Tes philofophiques écrits
Font voir que tout héros eft homme.
Écoutons ce Ruftre hébêté
Que fait raifonner la Fontaine :
Il voudroit, plein de vanité,
Que celui qui créa le chêne
Dans fes œuvres l'eût confulté.
L'homme eft plus ou moins entêté
De quelqu'orgueilleufe foibleffe.
L'Apologue fut inventé
Pour corriger avec adreffe,
Des grands l'infolente fierté,
Des flatteurs l'indigne baffeffe,
Des petits l'indocilité.
Heureux fi, plein d'un zèle extrême
Sur les ridicules d'autrui,
Un Auteur corrigeoit lui-même
Les défauts qu'on remarque en lui :
Mais, quoique l'on en puiffe dire,
Fier d'un fi glorieux accueil,
On verra croître mon orgueil,
Si mes Fables te font fourire.

ÉPITRE III.

A M. P**. DE S. A**, PEINTRE,

*Qui, au sujet de l'*ACCORDÉE DE VILLAGE, *Conte moral, dont l'idée est prise d'un tableau de M. Greuze, avoit fait un paralléle en vers entre l'Auteur & ce Peintre célèbre.*

POUR un Conte que m'a dicté
L'admiration légitime
Qu'inspire le tableau sublime
Du Peintre de la vérité,
Tu flattes trop ma vanité.
Je ne partage point l'estime
Dûe à ce chef-d'œuvre parfait,
Que de tout Paris satisfait
Couronne la voix unanime.
J'ai vu ce fidèle tableau,
Où des champs l'aimable innocence
Présente un spectacle si beau,
Toucher d'un sentiment nouveau
Le Robin, l'homme de Finance,
Et le petit Maître à manteau.
J'ai vu la Beauté dont l'image
Y répand un tendre intérêt,
Arracher des larmes de rage
A plus d'un visage coquet.
J'ai vu maint décrépit Objet,

De ſon fard tirant avantage,
Blâmer, en dreſſant ſon corſage,
L'effort que ce Greuze avoit fait
Pour peindre un minois de village,
Ainſi tout excellent ouvrage
Produit un différent effet,
Suivant le goût, le ſexe & l'âge.
Pour moi, qui, depuis que les vers
Font tout le charme de ma vie,
Ne m'occupe que des travers
Que m'offre l'humaine folie,
J'avoue avec ſincérité
Que je fus d'abord enchanté
De cette ſcène attendriſſante.
Je ſentis mon cœur agité
Par la douce ingénuité
De la jeune & modeſte amante,
Et par l'émotion touchante
De l'époux de cette Beauté.
Soudain je fis la différence
De cette ſincère union
A ces fers que l'ambition
Fait rechercher à l'opulence,
Pour acheter l'indifférence
D'un Faquin qui porte un grand nom.
Je comparai cet hymen tendre,
Fondé ſur des vœux mutuels,
A ces engagemens cruels
Qu'un coupable intérêt fait prendre ;
Et, rempli d'une juſte horreur,
Je maudis ce ſiécle où le cœur
Eſt ſouvent forcé de ſe rendre
Au plus offrant enchériſſeur.

Ainſi de la ſimple nature
Empruntant les vives couleurs,
Greuze fait ſervir la peinture
A la critique de nos mœurs.
Ainſi, tel que cet Auteur ſage,
Dont l'aimable naïveté,
Sous une familière image,
Intéreſſoit l'humanité,
Par un enchantement ſemblable,
Greuze inſtruit la ſociété;
Et ſon chef-d'œuvre eſt une Fable
Qui fait valoir la vérité.
Pardon, ſi je fais trop paroître
Mon goût pour cet art ſéduiſant,
Par qui l'homme apprend en riant
Ce qu'il eſt, ce qu'il devroit être.
Dans cet art utile & fécond
La Fontaine eſt mon premier maître;
Greuze deviendra le ſecond.

Auteurs, dont la plume orgueilleuſe
Peint la Nature en précieuſe,
Et défigure ſes appas,
Apprenez aujourd'hui de Greuze
A ſaiſir ſes traits délicats.
Et toi, qu'un attrait pur excite
A louer le pinceau charmant
De cet Artiſte que j'imite
Dans des vers rimés foiblement,
Pourſuis, rends juſtice au mérite;
Cher Ami, cet exemple eſt beau.
Juge éclairé de ſon tableau,
L'équité régle ton ſuffrage.

Habile Peintre, aimable Auteur,
Tu jouis d'un double avantage,
Qui rend a la fois ton hommage
Et plus sincère & plus flatteur.

ÉPITRE IV.

AU MÊME,

LE JOUR DE SA FESTE.

AU lieu de ce commun langage
De vœux, de zèle & de retour,
Dont j'entends souvent tour-à-tour
Tant d'ingrats faire un fol usage;
Au lieu de ces fades propos
De talens & de vertus rares,
Dont les gens sages sont avares,
Et que prodiguent tant de sots;
Ami, reçois le simple hommage
D'un cœur qui t'est tout dévoué.
Tu ne veux pas être loué;
Et je hais le vain étalage
D'un éloge désavoué
Par ceux qu'il flatte davantage.
Car l'Orgueil a beau s'écrier
Que c'est par fausse modestie
Qu'un homme que l'encens ennuie,
S'efforce de s'humilier;
Je sais qu'aux yeux de la Sagesse

L'éloge le mieux mérité,
Enchante bien moins qu'il ne blesse;
S'il n'est avec art apprêté.
Je sais que l'amitié se passe
De ces fastueux complimens
Dont, sans leur faire aucune grace,
Un faux zèle accable les gens.
Hé! croit-on, quand la sympathie
Unit étroitement deux cœurs,
Que par de publiques fadeurs
Leur union se fortifie?
Non: c'est à des gages secrets,
Que l'Amitié doit sa constance;
C'est par les plus touchans effets
Qu'éclate sa vive éloquence.
Ainsi J*. n'oubliera jamais
Combien en certaine occurence,
C**. prenant ses intérêts,
S'irrita contre cette engeance,
Qui, sans esprit, goût, ni science,
Tous les jours en butte aux sifflets,
Au mépris, à l'indifférence,
Hors des tréteaux, tire vengeance
Du Public & de ses arrêts,
En osant avec insolence
Faire à ses Maîtres leur procès.
Ainsi quand mes foibles essais
Obtiennent d'importans suffrages;
Tu prends part à ces avantages
Autant qu'à tes propres succès.
Ami, d'une ardeur aussi pure
Mon cœur pour toi se sent épris.
En un sallon dont la Peinture

Décore

Décore les riches lambris,
Lorſque je vois de tout Paris,
Dans l'accès d'une douce ivreſſe,
Les regards ſe fixer ſur toi ;
Il me ſemble que c'eſt à moi
Que ce brillant honneur s'adreſſe :
Et ſi d'ineptes Barbouilleurs
Venoient à blâmer tes ouvrages,
J'oppoſerois à leurs outrages
Le goût de tes admirateurs.
De tous ces Juges recuſables,
Cher Ami, je fais peu de cas :
Il n'appartient qu'aux Phidias
D'oſer cenſurer leurs ſemblables.

ÉPITRE V.

AU MÊME,

Au sujet de quelques plaisanteries qu'il avoit faites sur ce que l'Auteur alloit prendre perruque.

OUI, cher Ami, ris si tu veux
De cette commune aventure,
Grace à Neuhaus (1) de faux cheveux
Vont garantir de toute injure
Mon crâne pelé, catharreux.
La dépouille de quelque gueux
Réparant en moi la nature,
Va, par un artifice heureux,
Ombrager ma maigre figure.
Mais sous cet accoûtrement-là,
Ami, tu me fais peu de grace
D'imaginer qu'on me prendra
Pour un Échevin du Parnasse.
A cet Auteur qui fit parler
Le Loup, l'Agneau, le Porc immonde,
Jusqu'au peuple muet de l'onde,
J'aime cent fois mieux ressembler
Qu'à tous les Échevins du monde.
Aussi simple que ses acteurs,
Et rejettant toute parure,
Ses écrits, ses habits, ses mœurs,

(1) Nom d'un Perruquier

Tout annonçoit une ame pure,
Sans amour-propre, ſans enflure,
Sans eſtime pour les grandeurs.
Ami, lorſque tu peins les Graces,
Tu les ſurprens en négligé;
Tu n'aimes point un teint chargé
De blanc, de rouge, & de grimaces:
Tu hais ces charmes empruntés,
Attirail des Beautés vulgaires.
Le corſet blanc de nos Bergères
Vaut tout l'or que dans les cités
Portent ces Belles douairières
Qui fardent leurs appas gâtés.
La nature, Ami, la nature,
Voilà l'objet de tous mes vœux.....
Mais en parlant de faux cheveux,
Des vers la magique impoſture
A conduit bien loin mes crayons:
Je reviens donc à tes ſoupçons
Sur ma ridicule encolure,
Et ſur la gravité future
Dont mon viſage s'armera,
Et ſur les ris que produira
Cette groteſque chevelure.
Ami, j'ai prévu tout cela:
Mais dût-on rire d'âge en âge,
De ma gravité de Bedeau,
Je ſerai toujours aſſez beau
Si tu veux peindre mon image
Dans cet affublement nouveau.

ÉPITRE VI.

AU MÊME,

Sur un Tableau allégorique, où quelques jours après l'envoi de l'Épître précédente, il avoit peint le portrait de l'Auteur à côté de celui de la Fontaine.

Oui ce tableau plein d'élégance
Me peint l'amitié sous des traits
Qui passent ma reconnoissance.
Oui, je vais croire désormais
Qu'auprès du Phèdre de la France,
J'ai par de minces fictions,
Mérité la place honorable
Que, sous un emblême agréable,
M'assignent tes charmans crayons.
Que maint envieux s'en offense!
Contre l'orgueil que dans mon cœur
Fait naître un présent si flatteur,
Ma raison n'a point de défense.
Je te l'avoue ingénument :
Dût-on traiter d'aveuglement
Une complaisance si vaine,
J'aime à me voir dans ce dessein,
Le front couronné par ta main
Des mêmes fleurs que la Fontaine.
Et comment n'être pas épris

De l'éclat de cette couronne!
C'eſt l'amitié qui me la donne,
Elle eſt pour moi du plus grand prix.
Mais autant ce préſent me flatte,
Autant il devroit m'irriter:
Mon ame déſormais ingrate,
Envers toi ne peut s'acquitter.
La Muſe qui ſur le Parnaſſe
Préſide au bel art de Zeuxis,
Sème à pleines mains ſur ta trace
Diamans, perles & rubis.
Celle qui devers l'Hypocrène
Des Rimeurs conduit le troupeau,
Les traite comme Diogène,
Et ne leur donne que de l'eau.

ÉPITRE VII.

AU MÊME,

LE PRÉMIER JOUR DE L'AN.

DEPUIS, Ami, que de la fiction
Je semble avoir abjuré l'artifice;
Depuis que j'ai, d'un timide crayon,
Du premier meurtre osé tracer l'esquisse (1),
On peut penser que jusques à ce tems,
A l'Amitié dans des rimes coupables,
En lui vantant mes tendres sentimens,
Je n'ai jamais débité que des Fables.
De cette erreur je veux te garantir:
Pour mon dessein ce jour est favorable.

Imiter Phèdre & son rival aimable,
Cher S. A * *, loin que ce soit mentir,
Tu l'avoueras, c'est rendre respectable
La vérité, c'est la faire chérir.
En vain Rousseau, dans son étrange Émile,
A l'Apologue insulte fièrement.
Il veut prouver que ce genre est futile,
Et qu'au rebours d'un sage enseignement,
On n'en sauroit déduire pour l'enfance
Que fausseté, malice & suffisance (2):

(1) Dans le Drame intitulé: *La Mort d'Abel.*

(2) M. Rousseau dit nettement dans son Émile, Tome I. Liv. II. que la morale des Fables de la Fontaine est plus capable de porter au vice qu'à la vertu; que celle du Renard & du Corbeau est pour les enfans *une leçon de la plus basse flatterie;* celle de la Cigale, *une leçon*

Mais, felon moi, c'eft lui-même qui ment.
Qu'a fait ce Sage avec ce ton cynique,
Cette âpreté dans fes triftes leçons ?
Tel qui le lit reprouve fes raifons,
Goûte fa profe, & blâme fa logique.
Que la Fontaine au contraire a d'appas !
Que fa morale eft modefte & touchante !
En inftruifant il badine, il plaifante ;
Et contre lui l'on ne raifonne pas :
Méthode fûre & toujours conféquente !
Cet Écrivain, plein d'ingénuité,
Au lieu du fiel d'une morgue infultante,
Va droit au cœur ; & fa gaîté charmante
Triomphe mieux de notre vanité,
Que tout l'effort d'un Cenfeur trop rigide,
Qui ne fait pas mettre de fon côté
De nos défauts ce vengeur intrépide.

Partant, Ami, cet art ingénieux
Mis en crédit par le bon la Fontaine,
Et que j'ai fait revivre de mon mieux,
A tes regards ne peut rendre incertaine
Mon amitié ; puifque mentir ainfi
C'eft être vrai, fans affecter de l'être,
Sans vanité, fans morgue & fans ennui.
Jufqu'à ce jour tel je t'ai pu paroître ;
Tel je ferai jufqu'à l'éternité :
Et, pour finir par une vérité,
Je veux t'aimer comme j'aime mon Maître,
Comme lui-même aima l'humanité.

d'inhumanité ; celle du Lion en fociété avec la Géniffe, la Chèvre & la Brebis, *une leçon d'injuftice ;* celle du Lion & du Moucheron, *une leçon de fatyre ;* celle du Loup maigre & du Chien gras, *une leçon d'indépendance.*

ÉPITRE VIII.

A M. Q**.

Q**, c'eſt en vain qu'on déclame
Contre les honneurs & le bien;
Et, ſans être Épicurien,
Je ſens tous les jours qu'à mon ame
Mon corps tient par un tel lien,
Qu'avec la plus mâle conſtance,
S'il manque au dernier quelqu'aiſance
L'autre ne ſe porte pas bien.

Je ſais que la Philoſophie
Nous apprend à borner nos vœux,
Et que nous ſerions plus heureux,
Sans la ridicule manie
De vouloir rendre notre vie
Exempte de tout ſoin fâcheux.
Je ſais que pour la ſanté même
Il faut fuir la cupidité;
Et qu'un revenu limité
Vaut mieux qu'une abondance extrême,
Que l'on mange avec dignité.
Mais je n'approuve pas qu'un Sage,
Donnant dans l'autre extrémité,
Et, plus auſtère en ſon langage
Qu'un Docteur de la Faculté,
Prêche à notre ſobriété
Pour tous mets ceux du premier âge.

Je n'approuve pas les chagrins
D'un Auteur qui se formalise
De la vanité qu'aux humains
Le Ciel indulgent a permise,
Et qui ne voit dans la grandeur
Dont se pare notre foiblesse,
Qu'un vernis couvrant la bassesse
Des sentimens de notre cœur.
Oui, cher Q* *, l'on a beau rire
Des cordons, des croix, des chapeaux,
Où l'orgueil de l'homme s'admire;
Ces honneurs seront toujours beaux,
Quand on en saura faire usage
En Philosophe qui ménage
L'amour-propre de ses égaux.
Il est des hochets pour tout âge;
Et ceux qui brillent davantage
Sont toujours les plus enviés:
Mais à nos sens humiliés,
Sous un éclat qui nous irrite
S'ils font briller le vrai mérite,
Faudra-t-il les fouler aux pieds?
Non, les honneurs, ni la richesse,
Ne doivent être méprisés
Quand par la suprême Sagesse
En des mains pures déposés,
Ceux qu'elle en a favorisés
Sont amis de l'humaine espèce.

Hé! quel autre prix la vertu
Pourra-t-elle ici-bas prétendre,
Si du Ciel n'ayant rien reçu,
Au monde elle n'a rien à rendre?

Car, entre tous ses attributs,
Celui qui la flatte le plus,
Tu le sais, c'est la bienfaisance;
Penchant qui ne se satisfait
Qu'à l'aide de quelqu'opulence,
Et qui flétri par l'impuissance,
Dans l'ame à la fin s'éteindroit,
Mais qu'anime la jouissance.
Laissons donc aux Stoïciens
Pour les honneurs & pour les biens
Une stupide indifférence.
Dans le partage qu'elle en fait
Je respecte la Providence :
Mais, hélas! je vois à regret
Que la vertu dans l'indigence
Est un sentiment sans effet,
Un mérite sans récompense.

ÉPITRE IX.

A M. LE DUC DE LA VRILLIERE,

En 1765, sur l'accident qui lui étoit arrivé à la Chasse.

QU'UNE Secte philosophique
Veuille à présent armer mes sens
D'une indifférence stoïque
Pour les grandeurs & pour les grands
Que, par un odieux systême,
Que mon cœur n'approuva jamais,
Une autre assure que l'on n'aime
Qu'au gré des plus vils intérêts:
Tout ce qu'à mon ame attendrie
A fait éprouver ton malheur,
D'une absurde philosophie
Démontre évidemment l'erreur.
Si se voir aimé pour soi-même
Est le plus précieux des biens,
Au cœur de tous les citoyens
Tu jouis de ce bien suprême.
Les pleurs qu'ils ont versés sur toi
En font l'éclattant témoignage:
Mais en faut-il un autre gage
Que les allarmes de ton Roi?

Un Grand, modeste, humain, affable,
Chéri du Prince & des sujets,

Et qui, d'une main équitable
Aime à répandre les bienfaits;
Un Grand qui, malgré les orages,
Toujours constant dans son devoir,
Par les mesures les plus sages
De son Maître remplit l'espoir;
Un Grand de qui la vie entière
S'emploie à faire des heureux,
Est l'image & l'ami des Dieux,
Et, comme eux utile à la terre,
En doit être adoré comme eux.
Ainsi de nos larmes sincères
L'unique source est la vertu;
Ainsi, quand mon cœur s'est ému,
L'intérêt ne l'occupoit guères.
Le premier regret de ce cœur,
Dans cette triste circonstance,
Fut pour toi-même & pour la France;
Le second pour mon Protecteur.
Maintenant que par la nature
L'art utilement secondé,
A presque fermé ta blessure,
Et que la Martinière aidé
Par une main adroite & sûre
A Louis promet ta santé;
Mon allégresse est aussi pure
Que mes allarmes l'ont été.

Ah! rends-nous bientôt ta présence;
Viens jouir du fruit de nos vœux;
Entends les cris tumultueux
Que déja la reconnoissance
Brûle de porter jusqu'aux cieux.

Mais de ta précieuse vie
Ne va plus hazarder le cours:
C'est s'affliger pour la patrie,
Que de s'affliger pour tes jours.

CONTES MORAUX.

TÉLAMON ET ZIRPHÉ, HILAS ET ZÉNÉIDE.

A CET heureux inſtinct qu'on nomme la nature,
Je conſacre aujourd'hui ma plume & mon encens :
Je chante des vertus la ſource la plus pure.
Dieux, qui touchez les cœurs, animez mes accens !
Télamon & Zirphé, couple auſſi beau que ſage,
Couple chéri du ciel, jadis vivoient heureux.
Tous deux nés dans un bourg, de parens vertueux,
Tous deux s'aimant dès le printems de l'âge,
Par les nœuds de l'Hymen virent combler leurs vœux.
Bientôt l'affreux trépas termina la carrière
De ceux dont ils tenoient le jour.
Ce couple généreux ſignala ſon amour
Par la douleur la plus ſincère.
Le ciel récompenſa leur tendre piété ;
Il bénit leur hymen, & Zirphé devint mère.
Pour ces jeunes époux quelle félicité !
Elle eut un fils : rien n'égala leur joie.
Puiſſe Cloton filer d'or & de ſoie

Les jours de cet enfant chéri !
Par Zirphé même il fut nourri.
Jamais aux bois vit-on la Tourterelle (a)
Pour paître ses petits & veiller sur leurs jours,
D'une autre mère emprunter le secours?
La nature parloit, Zirphé lui fut fidèle.
Au bout de trois printems son fils eut une sœur.
Il s'appelloit Hilas, elle eut nom Zénéïde.
Fasse le ciel qu'aucun astre perfide
Ne nuise à cette jeune fleur !
Télamon à son fils voulut servir de guide :
Avant l'esprit il lui forma le cœur.
Zénéïde apprit de sa mère
L'art de bien vivre, ensuite l'art de plaire.
Qu'il étoit beau de voir ces deux enfans
Puiser au cœur de leurs tendres parens
De douces mœurs, un sage caractère,
Des desirs purs, de nobles sentimens!
Ils apprenoient de l'un ce qu'ils devoient à l'autre.
Siécle charmant! plus heureux que le nôtre,
Où la vertu, simple & sans ornemens,
Plaisoit dans la bouche d'un Père !
Aimer autrui, craindre & servir les Dieux,
Des malheureux soulager la misère,
Respecter les vieillards, fuir les gens vicieux,
Mettre à profit le tems, être juste, sincère,
Reconnoissant, humain, modeste, officieux,
Vaincre ses passions, apprendre à se connoître :
Tels étoient les sages avis

(a) *Tourterelle*, oiseau des bois, assez commun & de la grosseur d'un Pigeon, qu'on donne pour le symbole de la chasteté conjugale, parce que le mâle & la femelle vont toujours ensemble, & qu'on prétend qu'après la mort de l'un, l'autre passe le reste de ses jours dans le veuvage.

Dont Télamon entretenoit son fils.
Son fils l'aimoit ; & de l'amour du maître
Le cœur passe aisément à l'amour des leçons.
Déja la jeune Zénéïde,
Déja le jeune Hilas, ont vu quinze moissons.
A quinze ans le cœur se décide
Pour le vice ou pour la vertu.
Quel parti prit notre couple ingénu ?
Hilas & Zénéïde aimoient avec tendresse
Les charmans Auteurs de leurs jours :
Hilas & Zénéïde, en les aimant toujours,
Cueillirent à l'envi les fruits de la sagesse.
Dans les yeux de Zirphé, dans ceux de Télamon,
Voyoient-ils un nuage, un air d'indifférence ;
Au même instant, sans aucune indulgence,
De leur conduite ils se rendoient raison :
L'un d'eux étoit coupable & réparoit son crime.
Un jour Hilas, (c'étoit dans la saison
Où le Dieu du vin nous anime
A savourer son dangereux poison)
Un jour Hilas au fond d'un verre
De sa raison éteignit le flambeau.
Dans son ivresse il offensa son père.
Du sommeil la main salutaire
Dissipa les vapeurs qui troubloient son cerveau.
Zénéïde lui dit : Qu'avez-vous fait, mon frère !
A quel excès vous êtes-vous porté !
Que je vous plains ! Mon père est irrité.
Hilas croyoit sortir d'un songe ;
Mais à ces mots demeurant interdit :
O ciel ! dans quel état cette liqueur nous plonge,
Dit-il ! quoi ? ce poison du cœur & de l'esprit,
Breuvage affreux que la raison abhorre,

Aveugle

Aveugle l'homme, & l'homme l'aime encore!
Il m'a fait violer le reſpect, le devoir;
Il m'a fait outrager le père le plus tendre:
Mais croyez-en mon déſeſpoir,
Ma ſœur, à l'avenir je ſaurai m'en défendre;
Ce poiſon ſur mes ſens n'aura plus de pouvoir.
Il tint parole, & l'Amant d'Érigone
En vain pour lui fit déſormais
Courber le Vendangeur ſous le précieux faix
Des tréſors que ce Dieu nous donne.
Touché de ſes regrets, Télamon lui pardonne.
Télamon avoit des jardins
Que Flore embelliſſoit, qu'enrichiſſoit Pomone,
Où l'arbriſſeau croiſſoit cultivé par ſes mains.
Là pour nourrir Zirphé l'arbriſſeau ſe couronne
Des fruits les plus délicieux:
Là naiſſent mille fleurs pour enchanter ſes yeux.
Les fruits mûrs, Télamon, au lever de l'Aurore,
Devoit en dépouiller les fertiles rameaux.
Hilas dit: Je ſerai plus matinal encore;
Avant l'heure où l'Aurore éclairant nos travaux,
Sème la roſe & chaſſe les pavots,
J'irai cueillir nos fruits; j'irai dans le ſilence
Aux paternelles mains épargner ce labeur.
Il le fit: Télamon ſenſible à cette ardeur,
Lui rend toute ſa bienveillance.
Ainſi vivoit Hilas. Zénéïde ſa ſœur,
Conſervoit la même innocence.
Dans le verger couroit une Perdrix (b)

(b) *Perdrix*, oiſeau commun dont on diſtingue pluſieurs eſpèces: les Perdrix griſes, qui ſont les ſeules connues dans les pays du Nord; les Perdrix rouges, qui ſont en abondance dans les pays chauds; les blanches, qui ſont velues par les pieds. Il s'en trouve de cette eſpèce dans

Qu'aimoit Zirphé, qu'elle avoit élevée :
La volatile étoit privée.
Des tendres cœurs ces oiseaux sont chéris.
D'autre part une Tourterelle
Que Zénéïde aimoit comme ses yeux,
Jeune, charmante, aussi sensible qu'elle,
Avoit dès le berceau son foyer dans ces lieux.
Entre nos deux oiseaux survint une querelle.
Les gens d'un doux tempérament,
Quand ils sont irrités pardonnent moins que d'autres.
Oiseaux, nos passions diffèrent peu des vôtres!
Nous avons la raison pourtant.
Du couple aîlé le combat fut sanglant :
La Tourterelle en sortit triomphante.
Zénéïde arrive au moment
Que la Perdrix étoit mourante.
O désespoir! Que va dire Zirphé?
Perfide oiseau, qui ravis à ma mère
La Perdrix qu'elle aimoit, tu dois être étouffé!
Zénéïde dans sa colère,
A l'oiseau de Vénus alloit donner la mort :
Un reste d'amitié l'attendrit sur son fort ;
A vivre en d'autres lieux elle borna sa peine.
Et cependant aux mains de la Parque inhumaine,
Grace à d'heureux secours, la Perdrix échappa.
Pour le vainqueur on espéra.
Il n'avoit pas, dit-on, le premier pris les armes,
Contre l'insulte il s'étoit défendu.
N'importe ; au désespoir que sa mère auroit eu,
Zénéïde immola cet oiseau plein de charmes.
Son exil en secret lui fit verser des larmes,

les Alpes, sans parler de celles de Laponie, qui blanchissent en hyver, comme la plûpart des animaux du même pays.

Mais ſans ébranler ſa vertu.
Zirphé pour Télamon brodoit un riche ouvrage,
Où la laine étaloit de ſi vives couleurs
Qu'à l'éclat des plus belles fleurs
Elle eût diſputé l'avantage.
Zénéïde voulut en partager l'hommage :
Sous des liens dorés elle y broda des cœurs;
Symbole heureux, agréable peinture
De l'union conſtante & pure
Dont elle éprouvoit les douceurs.
Mais, ô chagrin mortel! une fiévre fatale,
Vint le jour que Zirphé devoit offrir ce don,
Entre ſes bras, attaquer Télamon.
Ce feu caché, dans ſa marche inégale,
Trompant de tous les arts l'art le plus incertain,
De Télamon bientôt menaça le deſtin.
Peignez-vous Zirphé gémiſſante,
Peignez-vous ſes enfans conſternés, abbatus,
A chaque inſtant voyant la mort préſente,
La mort qui foule aux pieds & tendreſſe & vertus!
Zénéïde dit à ſon frère :
Allons au temple, allons prier les Dieux
De ne lancer que ſur nous leur tonnerre.
Victime dévouée aux vengeances des cieux,
Je ſuis prête à verſer tout mon ſang pour un père.
Hilas avec tranſport goûte l'eſpoir flatteur
De détourner la colère céleſte.
Puiſſe-t-elle à moi ſeul funeſte,
M'accepter pour victime & refuſer ma ſœur,
Dit-il! & dans l'inſtant, pleins d'une noble ardeur,
Ils vont tous deux s'offrir en ſacrifice.
Zirphé l'apprend, Zirphé vole au temple avant eux.
Arrêtez, leur dit-elle, enfans trop généreux!

C'eſt moi qui dois du ciel appaiſer la juſtice ;
Le ciel ne reçoit point vos vœux.
Il a parlé ; c'eſt mon ſang qu'il demande.
Vous périr, dit Hilas ! les Dieux, les juſtes Dieux
Ont-ils pu demander un ſang ſi précieux !
Le fléau qu'aujourd'hui notre cœur appréhende
Par un autre fléau ſeroit donc racheté !
Le ciel nous forceroit de haïr ſa bonté !
Ah ! s'il lui faut du ſang, il peut ſe ſatisfaire :
Mais qu'il épargne au moins une tête ſi chère ;
Une ſeconde fois qu'il détourne ſes coups !
Nous allions mourir pour un père,
Nous mourrons à préſent pour vous.
Tandis qu'Hilas parloit, Zénéïde à genoux,
Embraſſoit les pieds de ſa mère.
Zirphé fondoit en pleurs. Une vive lumière
Soudain brille à leurs yeux & ſuſpend leurs ſanglots.
Au même inſtant, de la voûte du temple
Sort une voix qui prononce ces mots :
« L'Olympe avec plaiſir contemple
» Vos généreux combats, vos tendres mouvemens.
» Vivez donc pour ſervir d'exemple
» Aux cœurs privés de ces doux ſentimens.
» Jupiter dont les ſoins juſqu'aux Fourmis s'étendent ;
» Ne veut point voir le ſang couler ſur ſes autels :
» Il ſuffit des vœux des mortels.
» Télamon plaît aux Dieux, & les Dieux vous le rendent ».

ENVOI A MA MERE.

On se plaint que le tems n'eſt plus
Où l'on voyoit briller des mœurs ſi reſpectables :
Mais notre amour & vos vertus
Prouvent à l'univers que ces jours mémorables
Ne ſont pas tout-à-fait perdus.

* L'AMOUR PATERNEL.

L'ART de régner, cet art si difficile
Est fondé sur l'amour : on l'a dit mille fois.
Mille fois les flatteurs qui corrompent les Rois,
Ont rendu sur leur cœur ce précepte inutile.

Il fut jadis un Prince, un Prince ce n'est rien,
Un homme, qui, doué d'un heureux caractère,
Destiné par les Dieux à les peindre à la terre,
Voulut connoître le moyen
De faire le bonheur de son peuple & le sien.
Il voyagea ; les Cours les plus polies
N'offrirent à ses yeux que des charmes trompeurs,
Que des crimes adroits mieux déguisés qu'ailleurs,
De faux biens, fruits amers d'heureuses perfidies ;
Des ingrats étalant avec de grands efforts,
Les plaisirs & l'ennui, le faste & les remords.
Il vit que le bonhenr n'étoit-là qu'en peinture :
Au cœur de mainte Majesté,
Il vit les soins croître à mesure
Que s'augmentoit l'autorité.
Il vit chez les sujets la crainte & le murmure ;
Nulle part la félicité,
Cette félicité si pure
Qui naît d'un mutuel amour.
Enfin les Dieux jaloux d'éclairer sa sagesse,
Lui firent adresser ses pas vers un séjour
Où de la plus pure tendresse
Brilloient les pieux sentimens.
Un Père y présidoit, qui parmi ses enfans

Avec égalité partageant ses caresses,
Dans leur cœur attendri faisoit passer le sien,
De son ame à leurs yeux déployoit les richesses,
Leur dictoit les devoirs d'homme & de citoyen,
Leur peignoit la vertu si belle,
Qu'aspirant tous à ce suprême bien,
Ils en étudioient d'après lui le modèle.
Une Mère .... Comment vous faire le tableau
De la tendresse d'une Mère!
Le plus rare trésor, le présent le plus beau
Que le ciel ait fait à la terre,
Est cette affection, est cet amour ardent,
Qui d'un sexe chéri consacrant les foiblesses,
A son cœur enflammé nous attache en naissant.
Une Mère sur qui le ciel en la formant,
Avoit épuisé ses largesses,
Aux dons du cœur joignant ceux de l'esprit,
Secondoit à l'envi les heureux soins du père,
Mettoit dans ses discours ce charme qui séduit,
Cette douceur qui rend la raison moins austère.
Nous aimons le devoir quand il nous est dicté
Par une bouche qui sait plaire.
De ces tendres parens l'empire respecté
D'un règne heureux offrit l'image
A ce Roi vertueux qui voyageoit en Sage.
Il vit des cœurs soumis chérissant leurs liens,
Et dans leurs plus doux entretiens
Mêlant aux noms des Dieux ceux de père & de mère;
Il entendit dans tous leurs jeux
Ces enfans célébrer les objets de leurs vœux,
Et conclut qu'il n'est point de puissance si chère
Que celle où par des nœuds secrets
L'Amour tient à son char & Monarque & Sujets.

L'ACCORDÉE DE VILLAGE. (a)

UN Financier, rempli de sentiment,
(Qualité qu'on voit rarement
Sous un habit doré,) possédoit une Terre
Où son généreux caractère
S'appliquoit chaque jour à faire des heureux:
Étude rare, mais facile
A qui sait estimer ces penchans vertueux
Que nous ignorons à la ville,
Mais que des champs les simples citoyens
Cultivent sagement, comme les premiers biens.
Ce Riche, quoique jeune, avoit vu dans le monde
Beaucoup d'hymens brillans, peu qui l'eussent tenté;
Et son cœur éprouvoit une douleur profonde
De voir qu'on mît par-tout l'enchère à la beauté.
Le hazard conduisit ce Sage
Au logis d'un Fermier, l'exemple du village,
Vénérable Vieillard, bon Père & bon Époux.
Il marioit sa Fille; & ce jour-là son Gendre
Touchoit la dot, gage d'un nœud si doux;
Gage moins cher pour lui qu'un cœur sincère & tendre!
En un réduit propre, mais sans éclat,
Se faisoit la cérémonie.
Un Paysan, coëffé d'un chapeau plat,
En manteau noir, bas blancs, culotte cramoisie,
Dans un coin dressoit le contrat.

(a) L'idée de ce Conte est prise du Tableau de M. Greuze, exposé au Salon du Louvre en 1761, & gravé en 1770, par J. J. Flipart.

Le Patriarche aſſis, l'air noble & reſpectable,
Parloit au Gendre avec bonté,
Lui donnoit des leçons de mœurs, de probité,
Qu'embelliſſoit ſa bouche aimable.
L'autre debout, l'œil fixe, & l'air reconnoiſſant,
Avec émotion écoutant ſon beau-Père,
D'une main recevoit l'argent,
Et de l'autre attiroit la Beauté jeune & chère
Qu'à ſes tendres deſirs aſſuroit ce préſent.
De ſes doigts délicats cette Beauté timide
A peine oſoit toucher la main de ſon Amant;
Elle cédoit négligemment
Aux tranſports de ce nouveau guide.
Auſſi fraîche que le printems
Ses regards trahiſſoient le trouble de ſes ſens:
Cet air ému, contraint, la rendoit plus charmante.
Le lin qui compoſoit ſes légers vêtemens,
Embraſſoit les contours de ſa taille élégante.
Sa jeune Sœur qui l'aimoit tendrement,
Sur ſon ſein agité laiſſoit couler des larmes.
Une autre plus âgée, en cet heureux moment
Paroiſſoit envier ſes charmes.
Sa Mère, dont les bras ne pouvoient la quitter,
Peignoit dans ſes regards la triſteſſe & la joie,
Sembloit la plaindre & la féliciter,
Sembloit chérir & regretter
Le ſort d'une auſſi belle proie.
Le jeune Financier, en voyant ce tableau,
Goûtoit d'un ſentiment nouveau
Les délices inexprimables;
Et troublant à regret un ſpectacle ſi beau,
De ne chérir que l'or il plaignoit ſes ſemblables.
Cependant il pria ces Époux eſtimables

D'accepter un riche préſent.
Mais il leur dit, touché de l'ardeur vive & pure
Que faiſoit éclater ce couple attendriſſant :
Ce que fit pour vous la nature
Ne peut être égalé par ce foible bienfait.
Je me retire ſatisfait ;
J'ai vû deux cœurs unis & s'aimant pour eux-mêmes,
Éprouver des douceurs extrêmes,
Que chez ceux de ma ſorte étouffe l'intérêt.

*ATYS ET DAMON.

LAS de courir après une chimère,
Las de chercher ce qu'on nomme bonheur,
Atys, dit-on, prit le monde en horreur.
Atys étoit d'un fombre caractère,
Doux cependant, mais inquiet, rêveur,
De tout défaut trop rigide cenfeur,
De la vertu partifan trop févère.

Quel âge donc avoit votre Héros,
Dira quelqu'un en lifant cet exorde?
L'âge où commence à finir le repos
Qu'à l'homme enfant la Providence accorde;
L'âge où rempli de mille paffions,
Comme un torrent notre cœur fe déborde.

Moitié penchant, moitié réflexions,
Guidé d'ailleurs par les leçons d'un Sage,
De fa raifon Atys faifoit ufage,
Qu'à peine en lui brilloit ce don fi beau
Que fit le Ciel à notre ingrate efpèce;
Pâle lueur dans l'ombre du berceau,
Flambeau trop pur pour l'œil de la jeuneffe,
Et qui s'éteint aux portes du tombeau.
Ce fut alors que du plus tendre père,
L'affreux trépas priva le jeune Atys.
Figurez-vous la douleur d'un tel fils!
Moins malheureux lorfqu'il perdit fa mère:
De cette perte il ignoroit le prix,

N'étant encor qu'à l'âge où la nature
Aux maux du corps borne le ſentiment.
Mais cette fois il ſentit un tourment
Dont je ne puis qu'ébaucher la peinture.
Il lui ſembla qu'on déchiroit ſon cœur :
Le déſeſpoir aigrit ſa ſombre humeur.
Il réſolut de renoncer au monde,
D'aller porter ſa triſteſſe profonde
Dans un aſyle écarté des humains.
Rien ne pouvoit adoucir ſes deſtins :
Le monde étoit inconſéquent, volage ;
Ce monde injuſte, en proye à mille erreurs,
L'inſulteroit, riroit de ſes malheurs.
Eh! qu'offroit-il qui pût tenter le Sage!
Je veux le fuir : le deſſein en eſt pris.
Ainſi parloit le malheureux Atys.
Il ne fut pas long-tems dans ſa retraite ;
Un ami tendre un jour vint l'y trouver :
C'étoit Damon. Vous voulez m'éprouver,
Lui dit Atys : votre amitié parfaite
Eſt le ſeul bien digne de mes regrets.
Sur moi les Dieux ont épuiſé leurs traits ;
Laiſſez-moi ſeul dévorer ma triſteſſe.
Fuyez, Damon, un malheureux ami ;
Fuyez un cœur par les larmes flétri,
Où tout s'éteint, juſques à la tendreſſe.
Cet univers eſt un mélange affreux
De maux, de ſoins, de liens dangereux.
Nuls biens parfaits, nulle volupté pure ;
Tout nous y dit que l'avare Nature
Ne nous fit point, Damon, pour être heureux.
Le ſentiment y paſſe pour foibleſſe :
Aux juſtes pleurs qui coulent de mes yeux,

Ce monde ingrat insulteroit sans cesse.

Non, dit Damon, non, je n'approuve pas
Que vous perdiez ainsi votre jeunesse.
Il faut, Atys, il faut suivre mes pas.
De vos refus mon amitié s'irrite.
Dans l'univers il est beaucoup d'ingrats;
Mais croyez-vous que la vertu proscrite
Fasse à vous seul chérir ses doux appas?
Damon aussi sera-t-il la victime
De cet injuste & barbare courroux?
Votre douleur sans doute est légitime;
Mais quand le Ciel nous frappe de ses coups,
Au monde entier faut-il en faire un crime?
Prenez, ami, des sentimens plus doux.
Venez jouir du plus charmant spectacle:
Cruel Atys, s'il ne vous touche point,
A vos projets je ne mets plus d'obstacle.

Depuis douze ans l'hyménée avoit joint
L'heureux Damon à l'aimable Julie;
Et ce jour-là leur famille chérie,
Par mille jeux où présidoit l'Amour,
D'un nouvel an célébroit le retour,
Priant les Dieux de conserver leur vie.
Atys sortant de son triste séjour,
Fut malgré lui témoin de cette fête.
Mais que son cœur eût en peu de momens,
Désavoué cette haine secrette
Qu'entretenoient ses chagrins dévorans!
Il renonça dès-lors à la retraite.
Damon, Julie, & leurs jeunes enfans,
A ses regards retracèrent cet âge,

Où du devoir les loix étoient l'ouvrage,
Où l'amour seul distribuoit les rangs:
Son tendre ami lui parut un Roi sage,
Qu'avec transport adoroient ses sujets.
Ils célébroient ses vertus, ses bienfaits:
Des deux époux la joie étoit extrême.
Je me trompois, dit Atys en lui-même;
L'homme ici-bas goûte des biens parfaits.
Déja son cœur se livre à l'espérance
D'avoir un jour des enfans vertueux,
D'être l'objet de leurs aimables jeux,
Et d'obtenir de leur reconnoissance
Les plus doux noms, les plus sincères vœux.
Bientôt Atys changea de caractère:
D'un digne objet Atys devint l'époux;
Le Ciel bénit cette union si chère;
Atys goûta le destin le plus doux.

L'AMOUR FILIAL. (a)

IL fut un siécle où la licence
Règnoit dans les esprits ainsi que dans les mœurs;
Où le hardi sophisme, usurpant les honneurs
Dûs à la modeste science,
Tâchoit d'accréditer de funestes erreurs.
Tel se mettoit au rang des plus sages Auteurs,
Qui n'avoit envers ses semblables
Que le mérite affreux de dégager leurs cœurs
Des liens les plus respectables.
Un de ces Écrivains prétendoit démontrer
Qu'on n'est tenu de révérer
Ceux à qui l'on doit la naissance,
Qu'autant qu'ils ont pris soin de former notre enfance.
Quant à cet instinct précieux,
Qui nous porte à chérir en eux notre existence,
Ce n'étoit au fond qu'ignorance,
Que préjugé, que foiblesse à ses yeux.
La vie étoit un présent odieux,
Fruit du hazard & de l'incontinence,
Qui, suivant le systême outré
De ce Docteur dénaturé,
N'imposoit à nos cœurs nulle reconnoissance.

LE ciel prit soin de l'éclairer.
Vers un Bourg, où du premier âge
Les vertus sembloit respirer,

(a) L'idée de ce Conte est prise du Tableau de M. Greuze, exposé au Salon du Louvre en 1763, & gravé en 1769, par J. J. Flippart.

Le ciel guida les pas de ce prétendu Sage.
Un logis se présente où des enfans heureux
Envers un Père infirme acquittoient la nature;
Heureux par la volupté pure
Qu'au premier des devoirs attachèrent les Dieux.
Un fauteuil simple étoit le trône
Où, sur un coussin de duvet,
Le Vieillard d'un air satisfait
Recevoit ces doux soins que l'amour assaisonne.
Ses bras tomboient, privés de sentiment;
Son cœur seul est entier & vole sur sa bouche :
De ses Enfans la piété le touche.
Son Gendre, leur donnant l'exemple en ce moment,
Aidé par une Sœur aimable
Qui soûtenoit ce corps foible & souffrant,
Nourrissoit de ses mains ce Père respectable :
Un autre Enfant s'avance, & porte un vase plein
De la liqueur enchanteresse
Qui console, ranime & soûtient la vieillesse.
Un troisieme, a son air impatient, chagrin,
Trop jeune encor, fait voir une vive contrainte
De ne pouvoir servir ce Père à son déclin.
Sous un tissu de laine un quatrieme enfin
Entretient de ses pieds la chaleur presque éteinte.
Une Sœur déja mère, instruite en l'art d'aimer,
Tendre & belle sans imposture,
Orne aussi cette scène où brille la nature,
Et tient un livre pour charmer
Les maux que ce Vieillard endure.
La Mère les voit tous à l'envi s'animer :
La Mère suspend un ouvrage
Destiné pour ce digne Époux,
Et lit dans l'avenir tout ce que lui présage

Pour

Pour elle-même un ſpectacle ſi doux.
Le plus jeune de la famille,
Un enfant, qui comptoit à peine trois printems,
Fruit précieux de l'hymen de ſa Fille,
Veut auſſi prendre part à des ſoins ſi touchans,
Accourt de ſes bras innocens
Offrir le foible miniſtère,
Et de ſon jeune cœur ſuivant le mouvement;
Pour diſtraire l'ennui du reſpectable Père,
Lui préſente un oiſeau qu'il chérit tendrement.
Ce dernier trait fit répandre des larmes
A l'Écrivain qui juſques à ce jour
Avoit du filial amour
Oſé défigurer les charmes.
Sa raiſon applaudit, ſon cœur troublé ſe rend:
Son cœur convient que ſi l'Etre ſuprême
Ne nous inſpiroit pas cet amour en naiſſant,
Il faudroit pour l'honneur de l'humanité même,
Ériger en vertu ce pieux ſentiment.

*COLIN ET LISETTE.

LE soleil s'éteignoit, & la voûte azurée
A l'horison étoit dorée,
Quand Lisette & Colin retournant au logis,
Par trois brigands furent surpris.
Colin de Lisette étoit Frère.
A leurs communs parens Lisette étoit si chère
Que dans leur cœur elle effaçoit Colin;
Colin n'en avoit pas moins d'amitié pour elle.
Que faire en ce danger certain,
Pour se sauver, pour sauver cette belle?
Les brigands sans efforts trancheroient son destin.
Colin sentit quelle douleur amère
En la perdant son Père éprouveroit.
Pour sa Mère, elle en périroit:
Rien n'adoucit les chagrins d'une Mère.
Colin s'avance, & dit aux brigands: Mes amis,
Je tiens votre fortune faite,
Si vous voulez écouter mes avis.
Je me livre en vos mains: laissez partir Lisette.
Car aussi-bien, que retireriez-vous
De sa dépouille, & même de la mienne?
Un gain chétif. Mais qu'à cela ne tienne:
Voilà ma bourse & de menus bijoux,
Tels qu'on en peut posséder à notre âge.
Prenez tout; & de plus, je demeure en ôtage,
Et vous offre un moyen de vous enrichir tous.
Mon Père habite au plus prochain village;

Il a pour ma rançon deux cens louis comptant :
Il eſt riche, & nullement homme
A nous les refuſer dans un beſoin preſſant.
Ma Sœur vous va bientôt apporter cette ſomme ;
Sinon chacun de vous, ainſi qu'il lui plaira,
De mon deſtin diſpoſera.
L'air aſſuré dont il tient ce langage
Les perſuade. (On notera
Qu'ils n'en étoient encor qu'à leur apprentiſſage.)
Liſette eſt libre ; & de l'argent
Ils font d'avance le partage.
Liſette retourne en pleurant
Raconter de Colin l'action généreuſe.
Pour ſes parens ô conjoncture affreuſe !
Ils ne poſſédoient pas cent louis ſeulement,
Pas cinquante ! quelle apparence
Qu'ils puſſent délivrer leur fils ?
Colin n'avoit imaginé ce prix,
Que pour mieux éblouir la ſcélérate engeance
Dont ſa Sœur eût été victime ſans cela :
Le pauvre enfant, il périra !
Voler à ſon ſecours eſt choſe périlleuſe.
Qui ſait ſi de ces brigands-là
La troupe, diſoit l'un, n'eſt pas bien plus nombreuſe ?
Les bois voiſins en ſont remplis.
Et puis, qu'on aille à leur pourſuite ;
Ils l'entraîneront dans leur fuite,
Ils l'aſſaſſineront pour les avoir trahis.
Dures extrêmités, dit la Mère interdite !
O ma Fille, combien par un tel ſacrifice
Votre Frère aujourd'hui me devient précieux !
Nous n'avions que pour vous des yeux :
Il nous apprend trop tard à lui rendre juſtice.

Ainſi s'exhaloit leur chagrin ;
Et cependant le Ciel récompenſa Colin.
Aux ſentimens de la nature,
Le Ciel toujours réſerve un prix certain:
Nos trois brigands joyeux gagnoient une mazure
Où leurs vols étoient enfouis :
Les ſcélérats ſe faiſoient fête
D'y compter les deux cens louis ;
Lorſqu'un gros de ſoldats fond ſur eux, les arrête,
Et reconduit Colin au paternel logis.
Sa récompenſe fut dans l'extrême tendreſſe
Que ſa famille eut pour lui déſormais,
Sans compter les plaiſirs ſecrets
Qu'une bonne action nous laiſſe.

Fin des Contes Moraux.

ÉLÉGIE (a)

Sur la Mort d'une jeune Perſonne fort aimable, parente d'un ami de l'Auteur.

IRIS n'eſt plus: pleurez, Dieux de Cythère;
Briſez vos traits, éteignez vos flambeaux;
Ne laiſſez plus de roſes ſur la terre,
S'il faut qu'un jour fane des traits ſi beaux:
La pâle Mort moiſſonne avec ſa faulx
La Roſe ainſi que la Fleur la moins belle;
Iris en eſt une preuve cruelle!....
Pleurez, Amours: ne chantez plus, oiſeaux;
Ou bien prenez le ton de Philomèle,
Ce ton qui ſait attendrir les échos.
Ceſſez, Ruiſſeaux, votre aimable murmure:
Feuilles, tombez: taiſez-vous, doux Zéphirs;
Quittez le ſoin d'animer la nature,
Et ne laiſſez parler que mes ſoupirs.
Onde, à mes yeux vous paroiſſez trop pure:
Aſtre du jour, pourquoi vous montrez-vous?
Ne répandez qu'une lumière obſcure:
Tant de clarté met mon cœur en courroux.
Iris n'eſt plus: dans ma douleur amère,
Hormi les pleurs, rien ne me paroît doux.
Laiſſez, Amour, les ris à votre mère:
Des yeux d'Iris les ſiens étoient jaloux;
Elle eſt contente: Iris à la lumière

(a) Cette Piéce & les deux ſuivantes ont été imprimées en 1753, dans un papier public.

Vient de fermer ſes beaux yeux pour jamais.
L'Aube, au matin, achevant ſa carrière,
Laiſſe le Jour éclipſer ſes attraits;
Mais ce n'eſt pas pour ne plus reparoître:
Encore un peu, pour annoncer Phébus
Auſſi brillante on la verra renaître.
Mais vous, Iris, vous ne paroîtrez plus!
Non; c'en eſt fait, & ſur votre paupière
Vient de s'étendre un nuage ſans fin:
Mes cris perdus vous rappellent en vain.

Amours, levez cette funeſte pierre,
Percez la nuit de ce triſte tombeau;
Interrogez ces cendres encor chères:
Qu'avez-vous fait de l'objet le plus beau?
Le doux Zéphir ſur ſes aîles légères
L'a-t-il porté dans un monde nouveau?
Les Immortels dont elle étoit l'image,
N'ont-ils pas dû, jaloux de leur pouvoir,
Éterniſer leur plus charmant ouvrage?
Près de Vénus n'ont-ils pas dû l'aſſeoir?

Oui, j'en croirai mon cœur & leur ſageſſe;
N'en doutons plus, l'Olympe eſt ſon palais.
Les Dieux ont fait d'Iris une Déeſſe,
Pour qui l'encens offert par la tendreſſe,
Dans l'Univers doit brûler déſormais.
Mais ici-bas, puiſqu'elle étoit ſi belle,
N'eût-elle pas dès ſes plus jeunes ans,
Du monde entier reçu le même encens,
Si plus long-tems elle eût été mortelle?

AUTRE,

Sur la Mort d'un Ami.

JE l'ai perdu cet Ami si fidèle!
Coulez, mes pleurs, arrosez son tombeau.
Notre union eût servi de modèle
A l'Univers: mon sort étoit trop beau!
Sous le tranchant de ta faulx redoutable,
Jalouse Mort, il a fini ses jours.
Et moi, je vis! Déesse impitoyable!
Pour qui des miens réservez-vous le cours?
Retrouverai-je une amitié si tendre?
Non, non, mon cœur, ne nous en flattons pas:
On cherchera par-tout à vous surprendre?
Défions-nous des piéges d'ici-bas.
Hé! pourriez-vous, trop facile à vous rendre,
Trahir des nœuds jadis si pleins d'appas?
A la vertu quand elle doit ses charmes,
L'Amitié dure au-delà du trépas.
Une autre main, loin d'essuyer mes larmes,
Me retraçant de tendres souvenirs,
Rappelleroit des jours semés d'allarmes,
Où l'amitié faisoit mes seuls plaisirs.
Entre ses bras je retrouvois la joye;
Mes maux alors pouvoient être adoucis:
Mais mon cœur triste, au comble des soucis,
De sa douleur est devenu la proye.
Il se soulève à l'approche des ris.
Dans les chagrins que le Destin m'envoye

Osera-t-on mériter mon courroux
En m'arrachant les pleurs où je me noye?
Me viendra-t-on porter de nouveaux coups,
Par ces détours que l'artifice employe
Pour délivrer un cœur de ses dégoûts?
Je l'ai perdu cet Ami si fidèle!
Dans l'Univers n'en est-il rien resté?
Tu l'as plongé dans la nuit éternelle,
Aveugle Sort; l'avois-je mérité?

Par le penchant guidé vers la tendresse,
Par la raison confirmé dans son choix,
Mon cœur épris s'applaudissoit sans cesse
D'avoir subi d'aussi charmantes loix.
De tous nos goûts l'heureuse sympathie
Semoit de fleurs ces instans prodigués,
Où dans les bras de la Philosophie,
Nous délassions nos esprits fatigués
Des soins fâcheux attachés à la vie,
Par l'agrément des plus doux entretiens
Sur la vertu, les Dieux, ou nos liens.
Ils sont perdus ces momens de délices!
Le sentiment n'offre plus à mon cœur
Que les regrets de tant de sacrifices,
Et les transports de ma juste douleur.

IMPROMPTU

Adreſſé à une Dame qui ſe plaignoit de ce que la vieilleſſe n'épargne pas les belles perſonnes.

LES lys de la beauté mutilés par le tems
Tous les ans, dites-vous, perdent leurs plus doux charmes :
Pourquoi vous chagriner de pareils changemens ?
Vous êtes ſur ce point à l'abri des allarmes :
Vénus eſt belle tous les ans.

VERS.

A Madame DE **, *que le Roi venoit de nommer à une Abbaye.*

EN vous les plus beaux dons ſecondent la nobleſſe;
L'aimable modeſtie ajoute à tous vos droits :
LOUIS, pour ſignaler ſon auguſte ſageſſe
Pouvoit-il faire un plus beau choix ?

D'un aſyle ſacré la retraite profonde
Vous déroba trop-tôt à la foule des cœurs :
Vous auriez pu donner d'aimables loix au monde,
Si vous n'aviez fui ſes douceurs.

Mais en vain de l'éclat que trop de gloire entraîne
Vous avez prétendu toujours vous éloigner ;
D'un Empire nouveau vous voilà Souveraine :
Vous êtiez faite pour régner.

LA ROSE.

CANTATE.

FLORE des feux légers du Zéphire infidèle
Résolut de punir le malin Cupidon:
La Déesse un matin dans la belle saison
Fit briller à ses yeux une Rose nouvelle.

Vole, Amour, vole & va choisir
Quelqu'autre fleur moins séduisante:
L'éclat de la Rose t'enchante,
Mais garde-toi de la cueillir.

L'objet qui nous plaît davantage
Est souvent celui qu'il faut fuir:
Plus l'attrait du plaisir engage,
Plus il faut craindre le plaisir.

Vole, Amour, vole & va choisir
Quelqu'autre fleur moins séduisante:
L'éclat de la Rose t'enchante,
Mais gardes-toi de la cueillir.

L'Amour, sage Raison, refusa de te croire:
Ce Dieu cueille la fleur, sent l'épine & frémit.
La Déesse triomphe & rit de son dépit.
Il lui fit payer cher cette foible victoire;
Il lance un trait & la punit.
Flore adore à jamais Zéphire qui la fuit;
L'Amour a réparé sa gloire.

GARDONS-nous d'outrager l'Amour,
Quand ce Dieu règne ſur notre ame :
Craignons, pour ſe venger un jour,
Qu'il n'augmente encor notre flamme.

Laiſſons à ce vainqueur charmant
Le ſoin d'adoucir notre peine :
Un Eſclave en ſe révoltant
Ne fait que reſſerrer ſa chaîne.

GARDONS-nous d'outrager l'Amour,
Quand ce Dieu règne ſur notre ame :
Craignons, pour ſe venger un jour,
Qu'il n'augmente encor notre flamme.

BOUQUET:

Sur un air connu.

JE voudrois des plus belles fleurs
Vous compoſer une guirlande :
Mais, belle Églé, par cette offrande
Je rendrois jaloux bien des cœurs. *bis.*

Quels ſouhaits pourrois-je vous faire ?
Vous avez tout ; talens, beauté :
Vous auriez l'immortalité, } *bis.*
Si j'étois Racine ou Voltaire.

VERS

A Mad. de *L**, qui partoit pour les Eaux.*

Oui, si dans des Eaux salutaires,
L** vous puisez la santé,
J'en jure Euterpe & ses graves mystères,
Votre retour sera chanté.
J'en jure l'amitié, ce sentiment si tendre,
Que je n'ai jamais mieux goûté
Que lorsqu'à vos vertus mon cœur s'est laissé prendre.
Ce fut l'ouvrage d'un moment :
Je vous vis, je vis la nature
Autour de vous, avec empressement,
Du plus sincère attachement
Offrir la touchante peinture.
Je m'écriai : Quel Époux, quels Enfans!
Et l'on sent bien que vous voyant si chère
A des cœurs vertueux, tendres, reconnoissans,
Je dus dire aussi : Quelle Mère!

CHANSON

Pour une Fête.

METTONS à profit les momens
D'un jour marqué pour la tendreſſe;
Qu'à nos tranſports on reconnoiſſe
Quel eſt l'objet de nos accens:

C'eſt l'ami le plus véritable;
C'eſt le plus zélé citoyen;
C'eſt un Père adorable:
Ah! que nous l'aimons bien!

Chez lui d'un mortel généreux
On voit briller le caractère;
Par les heureux qu'il aime à faire,
Lui-même il ſait ſe rendre heureux:

C'eſt l'ami le plus véritable, &c.

D'un amour ſi juſtement dû
Lui tracer l'exacte peinture,
C'eſt moins acquitter la nature
Que rendre hommage à la vertu:

C'eſt l'ami le plus véritable, &c.

Il a ſu par des dons ſi beaux
Captiver la publique eſtime ;
Et dans l'ardeur qui nous anime,
Tous ſes amis ſont nos rivaux :

C'eſt l'ami le plus véritable, &c.

Lorſque d'un ſentiment ſi doux
Nous donnons quelque témoignage ;
Auſſi-tôt d'un commun langage,
Tout le monde dit avec nous :

C'eſt l'ami le plus véritable ;
C'eſt le plus zélé citoyen ;
C'eſt un Père adorable :
Ah ! que nous l'aimons bien !

VERS

SUR L'INCONSTANCE.

DEPUIS qu'elle a quitté les cieux,
La fraîche Hébé loge à Cythère.
La Vieilleffe aux yeux creux, au front pâle & févère,
Le jour qu'elle y parut habitoit ces beaux lieux :
(On radotoit alors fur le galant rivage ;
Les tranfports amoureux duroient jufqu'aux vieux ans).
La jeune Déité lui fit plier bagage,
Et ne voulut plus voir d'Amours en cheveux blans.

De-là vient qu'à préfent l'on n'aime qu'au bel âge ;
Et de-là vient auffi que l'on change toujours :
Du tems trop-tôt paffé que durent les Amours
Par la variété le cœur fe dédommage.
Il faut bien être un peu volage,
Puifqu'on ne doit aimer qu'au printems de fes jours.

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE.

A M. le Duc DE ***.

MALGRÉ les rêves qu'à Paris
On prête aux Enfans d'Uranie, (1)
Le Globe va son train. Aussi fait notre vie :
Voilà douze mois accomplis ;
Et nous en commençons douze autres.
Hélas! quels destins sont les nôtres !
Sur les aîles du Tems nos jours sont emportés :
Heureux qui sait en faire un légitime usage!
Par des bienfaits nouveaux tous les tiens sont comptés.
Qu'ils soient sereins & sans nuage ;
Et qu'un siécle y soit ajouté !
Voilà le sincère langage
D'un cœur épris de ta bonté.
Reçois ce vœu, reçois ce simple hommage :
C'est celui de l'humanité.
Ah! si le Ciel doit de longs jours au Sage,
Il te doit l'immortalité.

(1) Allusion au bruit qui couroit que les Astronomes avoient observé un changement considérable dans la position du Globe.

VERS

VERS

A MADAME B***.

QUAND vous vîntes au monde, on prétend qu'une Fée,
Qui vous reçut dans son giron,
Voulut, en vous douant, s'ériger un trophée
Qui mît au désespoir Carabosse & Grognon.
Elle y parvint. De-là vient votre nom. (1)
Aussi-tôt le couple en colère,
Courut chercher parmi les Dieux
Un vengeur: mais ils ont des yeux;
Et vous réunissiez tout ce qu'il faut pour plaire.
Plutus seul satisfit un courroux odieux:
On sait que ce Dieu n'y voit guère.

(1) Victoire.

COUPLETS

Pour un Bal particulier.

LA ſœur du Dieu de Cythère
Appelle ici Ris & Jeux,
Et ſemble inviter ſon Frère
A ſe mêler avec eux.
Belles, le fripon vous guette,
Et déja chante tout bas :
Ah ! il n'eſt point de fête
Quand le cœur n'en eſt pas.

Je vois maint objet aimable,
L'ornement de ces beaux lieux,
Dont le langage agréable
Ajoute au plaiſir des yeux :
On répond à la fleurette
Par des propos délicats.
Ah ! il n'eſt point de fête
Quand l'eſprit n'en eſt pas.

Devant l'aimable folie
Ici la raiſon ſe taît,
Et des ſaiſons de la vie
L'intervalle diſparoît.
Enfans, Mamans, tout s'apprête
A former gaiment des pas.
Ah ! il n'eſt point de fête
Quand les ris n'en ſont pas.

VERS

A M. le Comte DE ***, *retiré à sa terre.*

Si des rares présens que vous fit la nature
Ma Muse osoit tracer la fidelle peinture,
Quelqu'étranger diroit: Ce portrait est flatté.
M **. qui voit de près tant de dons estimables,
S'écriroit: Ce Conteur de Fables
A pourtant dit la vérité.

QUATRAIN,

A M. le Duc DE LA VRILLIERE,

Venant poser la première pierre du Collége Royal, le 22 Mars 1774.

Du Temple des Beaux-Arts relevez les débris.
C'est-là que l'on inscrit les vertus bienfaisantes:
Dans ces murs déformais nos voix reconnoissantes
Mêleront votre éloge à celui de Louis.

ODE

AUX POETES DU TEMS,

Sur les louanges ridicules dont ils fatiguent
LOUIS XVI.

Tout éloge imposteur blesse une ame sincère.
BOILEAU, Epître IX.

EH! quoi? Rimeurs glacés, troupe importune & basse,
On vous dit que LOUIS haïra les flatteurs;
Et pour l'honorer mieux, votre Minerve entasse
Les plus insipides fadeurs!

Croyez-vous l'enivrer de l'encens mercénaire
Qu'à ses jeunes vertus vous courez tous offrir?
Non; & si vous aviez ce dessein téméraire,
Il faudroit tous vous en punir.

Ne fût-il point armé par un dégoût extrême
Contre les vains efforts que vous osez tenter;
D'un si grossier encens l'importunité même
Suffiroit pour l'en dégoûter.

Du grand art de régner il connoît l'importance ;
Il nous en a fait voir déja d'heureux essais :
Mais il n'a point encor rempli notre espérance ;
Et son cœur veut d'autres succès.

A peine, à peine est-il entré dans la carrière ;
Vous l'y faites courir en jeune audacieux :
Je le vois, plus prudent, rester à la barrière,
Et sur le but fixer ses yeux.

Je le vois consulter ceux que l'expérience
Y fait marcher d'un pas toujours ferme & certain ;
Et montrer à vingt ans la sage défiance
D'un grave & prudent Souverain.

Pour la Religion, les Mœurs, l'Économie,
Son zéle a dès long-tems commencé d'éclatter :
Il ne souffrira pas que la Philosophie, (1)
Sous lui nous vienne tout ôter.

Mais des maux qu'elle a faits la profonde racine
Veut, pour être arrachée, un bras plein de vigueur :
C'est beaucoup que LOUIS médite sa ruine
A l'âge où l'on chérit l'erreur.

(1) Il est clair que c'est de la fausse Philosophie qu'il s'agit ici, de celle qui a enfanté le monstrueux *Système de la Nature*, & tant d'autres ouvrages non moins pernicieux.

Son début est pour nous du plus flatteur augure;
Son amour nous promet un avenir brillant;
Mais un Monarque sage agit avec mesure,
Afin d'agir plus surement.

Il veut notre bonheur; il s'apprête à le faire:
Les Graces près de lui, secondent ses projets.
Par elles puisse-t-il bientôt devenir Père!
Il l'est déja de ses sujets.

DISCOURS

SUR LES PROGRÈS DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE,

Et sur la nécessité d'en étudier le génie & le caractère.

Prononcé par l'Auteur le 24 Décembre 1773, pour l'ouverture de ses Leçons au Collége Royal.

QUEL sujet vais-je traiter ? De quelle Langue m'a-t-on permis de me servir (1) ? A quelles fonctions faudra-t-il désormais me livrer ? Dans ces questions que je me fais à moi-même, (MONSIEUR LE DOYEN & MESSIEURS) je vois, & toute l'étendue de mes devoirs, & toute la reconnoissance que méritent ceux qui me les ont imposés. Puissé-je la faire partager à l'auguste Assemblée qui m'écoute, cette reconnois-

(1) Il est d'usage de faire ces Discours en latin; mais le Ministre, par rapport à la nature de l'enseignement, jugea qu'il étoit plus convenable de composer celui-ci en françois: & MM. les Professeurs Royaux furent du même avis.

sance, & vive & pure, dont le sentiment difficile à rendre, me feroit presque accuser d'indigence, en commençant ce Discours, la Langue pour laquelle cependant je viens aujourd'hui solliciter d'éclattans hommages! Mais, ne nous trompons pas, il est des circonstances où ces signes imaginés pour communiquer nos idées, nos affections, nos vœux, quelque perfectionnés qu'ils puissent être, ne peignent que foiblement ce qui se passe dans notre ame. Telle est celle où je me trouve, MESSIEURS; & je me servirois de la Langue dans laquelle les plus grands hommes de l'antiquité ont été dignement célébrés, je m'en servirois avec la même habileté que les trois Orateurs qui se sont fait entendre ici avant moi (1), disons plus, elle me seroit aussi familière qu'à tous les membres de ce Corps illustre (2) où sa pureté & son élégance se perpétuent, qu'en y cherchant des expressions conformes au sentiment qui m'anime, je regretterois encore, malgré sa richesse, de n'en pas trouver d'assez justes, d'assez énergiques. J'ai un Auguste, j'ai un Mécène à louer; j'ai à faire valoir les bontés paternelles de l'un, & la vigilance éclairée de l'autre: ô insuffisantes ressources de la parole! vous me manquez au moment même où j'aurois le plus besoin d'être éloquent.

(1) M. l'Abbé Delille, M. l'Abbé Girault de Keroudou, & M. Bouchaud.
(2) L'Université.

Mais pourquoi voudrois-je, par une recherche étudiée, m'efforcer ici de le paroître, Messieurs, fi cet Art ne confifte pas, comme on femble le croire à préfent, dans une vaine pompe d'expreffions, dans un vain étalage de mots; fi expofer fimplement ce qu'un bon Roi & un fage Miniftre font aujourd'hui pour les Lettres, fuffit; fi vous faire feulement remarquer leurs vûes dans un établiffement qui manquoit à l'éducation publique, doit naturellement exciter votre admiration, & redoubler votre attachement? Mânes de François I, applaudiffez à une inftitution qui, après plus de deux cens ans, confomme l'ouvtage qu'un Budée, qu'un Ramus ne purent qu'ébaucher ! Félicitez-vous de voir plufieurs enfeignemens utiles donner à cet ouvrage une perfection que l'accroiffement & la réunion des lumières, que le génie & le caractère de la Langue plus approfondis & mieux développés, que fur-tout l'abondance des richeffes dont nous jouiffons à préfent, & qu'il eft tems de confidérer d'un œil curieux & attentif, pouvoient feuls lui faire acquérir ! Les connoiffances trop éparfes alors, & trop fuperficielles, avoient befoin de fe rapprocher, de s'unir, de fe fortifier mutuellement, pour arriver au degré de folidité & de majefté où nous les voyons maintenant: femblables, dans leur marche, s'il m'eft permis d'ufer de cette comparaifon, à ces parties de nuages condenfées, qui couvrent les fommets glacés des montagnes du Nord,

& qui, s'en détachant par couches légères ou par pelotons isolés, se rencontrent, se joignent dans leur progression plus ou moins rapide, s'accroissent successivement en s'incorporant les unes aux autres, & vont former, au pied de la montagne, une masse imposante, & qui a acquis une consistance capable de résister au tems.

LA LANGUE FRANÇOISE, formée des débris du Celtique, du Grec & du Latin, conserve dans les surnoms que l'admiration & l'amour ont donnés à quelques-uns de nos Rois, la marque sensible de son origine. Obligée de céder à la Latine sous Charlemagne, comme le nom même de cet Empereur, qui porte l'empreinte de celle-ci, l'indique, elle resta informe pendant plusieurs siécles, s'éleva ensuite peu-à-peu sous Saint Louis, sous Charles V, sous Louis XII, & enfin devint florissante à l'avénement de François I au trône. Elle remplaça alors le Latin dans les Actes publics. Il étoit réservé au Père des Lettres de la répandre par ce moyen dans toute l'Europe. On l'y adopta d'autant plus facilement, qu'une heureuse simplicité lui donnoit des charmes que n'ont pas les autres Langues; qu'elle avoit sur la Grecque même & sur la Latine, l'avantage d'exprimer plus naturellement, & les conceptions de l'esprit & les sentimens du cœur. Cette naïveté admirable fut son caractère

dominant jusqu'au siécle de Louis XIV, où elle arriva au plus haut degré de gloire. Elle donna un surnom à ce Monarque, comme la Langue Latine, près de mille ans auparavant, en avoit donné un au fils de Pepin-le-Bref. Son génie alors s'anoblit par les chef-d'œuvres des Corneilles, des Racines, des Despréaux; mais elle conserva néanmoins ce caractère de naïveté qu'aucune autre Langue ne partage avec elle.

Qu'on cherche ailleurs, Messieurs, pour vous en donner un exemple sensible & récent, qu'on cherche une expression, qui, sans s'écarter du respect, marque une tendresse familière, un amour de reconnoissance & de penchant, une affection vive, pure, sincère, & rapprochant le Sujet du Monarque, dans la proportion établie par la nature & par le devoir, entre un fils respectueux & un père chéri; on n'en trouvera point, j'ose le dire, ni dans les Langues mortes, ni dans les Langues vivantes, qui égale ce cri de toute la Nation, devenu désormais le signe authentique auquel on reconnoîtra dans notre Histoire un des meilleurs Princes qui aient régné sur la France: LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

Elle méritoit bien, cette Langue si expressive dans sa simplicité, d'attirer l'attention des Souverains qui ont encouragé les Lettres. Charlemagne l'aima avec passion;

mais un des plus sûrs moyens de la faire prospérer lui échappa : il n'assujettit pas ses nouveaux sujets à la parler ; & on a eu raison de s'étonner que ce héros, au milieu de ses vastes conquêtes, ait préféré le langage des vaincus, à la gloire d'établir parmi eux celui de leur vainqueur ; espèce de joug que les Romains, dont la politique, à l'égard de leurs ennemis, embrassoit tous les genres de servitude, n'avoient pas manqué d'imposer aux Gaulois en devenant leurs maîtres. Cependant ce que Charles fit pour les Lettres en général ne fut pas perdu pour la Langue. La faveur qu'il accorda au Grec & au Latin dut nécessairement préparer, quoique de très loin, le triomphe d'un idiôme qui s'est successivement enrichi des dépouilles de ces deux Langues, & principalement de la dernière.

D'ailleurs, Messieurs, pour qu'une Langue se perfectionne, il ne faut pas seulement qu'elle acquiere des mots ; il faut que les esprits eux-mêmes s'éclairent, que les imaginations s'échauffent, que les conceptions s'agrandissent. Ces premiers pas faits, supposez tel Langage que vous voudrez ; quelque grossier, quelque foible qu'il puisse être, il se polira, il se fortifiera insensiblement : s'il est pauvre & sans harmonie, la richesse des idées saura bientôt le rendre abondant & nombreux ; peu pittoresque, il se façonnera aux images que le génie lui donnera à peindre ; peu souple, peu

coulant, le goût & le sentiment l'assujettiront à des formes qui rompront sa roideur, qui adouciront son âpreté. Ainsi, l'Artiste dominé par l'enthousiasme que lui inspire un sujet fortement conçu, si d'autres moyens pour l'exécuter lui manquent, fait donner une valeur aux premiers instrumens que le hazard lui présente, rend dociles les pinceaux les moins flexibles, & fait respirer la toile sous des couleurs heurtées & tranchantes. Or, Messieurs, au tems du premier Restaurateur des Lettres, rien ne pouvoit mieux faire prendre aux esprits cet essor qui triomphe de tous les obstacles, que l'étude des Langues Grecque & Latine; & Charlemagne, en ouvrant ces deux sources inépuisables de trésors réels, de beautés solides, traçoit à la Langue Françoise la route qu'elle devoit suivre pour en acquérir de semblables.

Telles furent aussi les vues de François I, quand il fonda ce monument antique, dont un Monarque, non moins aimable que lui, non moins grand que Charles, relève aujourd'hui la splendeur. Il en fit un des ornemens de ce Corps fameux, déja fort par son ancienneté, déja respectable par ses lumières, qui depuis a été comme le dépôt unique des premiers élémens, des premières connoissances; mais qui, en même tems, a vu naître autour de lui, & sortir de son sein même, d'autres Corps destinés à rendre fé-

conds ces germes, ces semences, & chargés de l'emploi glorieux d'en répandre les fruits dans leur maturité. Ces dernières fonctions, remplies avec honneur par une foule de grands hommes dont leurs successeurs n'ont point dégénéré, ont un degré d'importance qu'on voudroit en vain méconnoître : elles sont distinguées, & par elles-mêmes, & par les faveurs du Souverain; mais l'éclat en rejaillit toujours sur la première mère des sciences, comme les grades élevés que d'importans services font obtenir aux enfans des Nobles, ajoutent un nouveau lustre à la gloire de leurs Ancêtres.

François I fit d'abord entrer dans son plan les Langues savantes, base éternelle du bon goût, des vraies connoissances, & dont il faudra perpétuellement ranimer l'étude, si l'on ne veut pas retomber dans la barbarie; mais croyez, Messieurs, qu'il eût donné à sa propre Langue les mêmes soins, croyez qu'il eût même eu pour elle une prédilection marquée, s'il l'eût jugée digne alors d'être enseignée publiquement. Cependant, dès le treizieme siécle, sous ce saint Roi, qui, suivant les Historiens du tems, fut *libéral envers les Gens de Guerre & envers les Gens de Lettres*, cette Langue jouissoit déja d'une telle réputation, que nos voisins envoyoient à Paris leurs enfans pour s'y perfectionner, que les Poëtes d'Italie les plus estimés, formés tous par la lecture des nôtres, avouoient qu'elle

étoit par son harmonie & sa richesse, la plus propre à traiter tous les genres. Mais, je vous l'ai déja fait remarquer, son caractère essentiel, & le seul peut-être qu'elle eût en un degré éminent, étoit la naïveté; qualité certainement très-précieuse, qui a sa source dans les mœurs franches de la Nation, & qui étant, comme on l'a définie, l'expression la plus vraie des idées les plus simples, doit régner dans tous les ouvrages, mais n'y doit pas régner seule. Il faut y joindre de la fécondité, du nerf, une grande correction de dessin, un coloris pur & bien fondu, sur-tout une certaine élévation, une certaine noblesse sage & élégante dans les images; propriétés qui manquoient toutes aux plus fameux Écrivains de ces tems reculés, & qu'il étoit réservé à un autre siécle d'ajouter au Langage ingénu & simple de nos pères. Je les comparerai, ces Écrivains aimables & pleins de graces, mais sans précision, sans force, sans chaleur, aux enfans, qui, n'ayant encore qu'un usage borné de la parole, en ont retenu les signes les plus propres à inspirer de l'intérêt pour leur âge tendre, à les faire aimer, chérir, à leur attirer des louanges, des carresses, à faire voler au-devant de leurs besoins, de leurs desirs, de leurs fantaisies même, ceux qui les entourent: tant la nature, attentive à rapprocher les hommes par le cœur, s'est plus occupée à perfectionner en eux le sentiment que l'esprit! D'où résulte cette conséquence, que plus on

facrifie à celui-ci, plus on s'éloigne des premières intentions de cette mère prudente & sage.

Qu'on parcoure nos anciennes Poésies, on trouvera dans leur naïveté, je ne sai quoi d'insinuant, de touchant, qui ressemble au langage d'un enfant vivement affecté; je ne sai quoi de familier & de libre, qui tient également de ce langage ingénu & sans fard, d'où semble exclu par la nature, tout ce qui s'appelle égards, politesse, bienséance, tout ce qui sent la recherche & l'affectation. De-là s'est formé ce mot, aussi nouveau dans la Langue, que ce qu'il représente est devenu rare dans les mœurs, *la bonhommie*, par lequel on caractérise ceux de nos vieux Auteurs dont la lecture fait encore aujourd'hui nos délices, & qui, appliqué depuis, exclusivement, à l'un des plus beaux génies du dernier siécle, mort au commencement du nôtre, semble indiquer le terme où l'on a cessé d'écrire avec cette naïveté si recommandable.

Ce qui manquoit à cette qualité précieuse pour en étendre le charme aux genres sérieux & élevés, les grands hommes de ce siécle brillant le lui communiquèrent au plus haut degré. La Langue entre leurs mains, devint féconde, nerveuse, pittoresque. Rivale de l'Espagnole & de l'Italienne, formées comme elle des débris de la Langue Latine, & du mêlange des différens idiômes introduits par les Barbares, elle sut éviter

Eviter le faste excessif de l'une ; & les faux brillans de l'autre. Noble sans enflure, grave sans affectation, elle parvint à allier la dignité aux graces, l'énergie à la correction, la hardiesse à la pureté & à l'élégance. Elle proscrivit la plupart des diminutifs adoptés par nos vieux Auteurs, & les abandonna aux Italiens. Elle rejetta les expressions hautaines & pompeuses qui donnent au discours un air d'apprêt & de luxe, & laissa aux Espagnols la liberté de les prodiguer, même dans les ouvrages qui en sont le moins susceptibles. Elle sut être majestueuse avec cette affabilité douce, qui écarte la contrainte & la gêne ; caractère qu'elle puisa dans celui de nos Princes, comme elle avoit puisé la naïveté dans les affections franches & cordiales des sujets. Elle bannit les métaphores trop hardies ; & si elle parut quelquefois se permettre l'hyperbole, ce fut aux yeux des Etrangers, dans ces divertissemens somptueux, où Louis XIV étalant toute la magnificence de sa Cour, & semblant être un Dieu au milieu de l'Olympe, recevoit des hommages exagérés pour quiconque n'est pas né François : spectacle, MESSIEURS, qui s'est renouvellé plusieurs fois de nos jours, & qui, dans les efforts que chaque Citoyen fait pour y briller, & pour rendre le séjour de la France agréable à de jeunes Princesses qu'il ne connoît pas encore, (1) montre

(1) Les augustes Épouses de nos Princes, dont les mariages venoient d'être célébrés successivement par des fêtes magnifiques.

combien il mérite de ne les connoître que par les vertus bienfaisantes qu'elles annoncent, & que lui promet le glorieux sang dont elles sont sorties.

Ces fètes si brillantes, où ce qu'il y avoit de plus excellens génies dans le dernier siécle étoit jaloux de plaire au Monarque qui les ordonnoit, ne contribuèrent pas peu elles-mêmes à perfectionner la Langue. Pour varier les louanges qu'on y prodiguoit au plus grand des Souverains, il falloit épuiser toutes les richesses de cet idiôme qui ne faisoit que de sortir de la barbarie, & lui en chercher de nouvelles. Tout est facile au François quand il a conçu le dessein de captiver la bienveillance de ses Maîtres. Cet art si délicat de louer avec autant d'enthousiasme que de dignité & de réserve, des qualités qui inspirent à la fois l'amour, l'admiration & le respect, fit prendre à la Poésie une forme toute nouvelle; &, au lieu que dans nos anciens Écrivains, elle tenoit absolument de l'enflure Espagnole ou de l'afféterie Italienne, elle apprit à garder un juste milieu entre ces deux Langues, & fut désormais modeste & retenue, même dans ses plus grands écarts. Je ne vous la montrerai pas, Messieurs, sublime & imposante chez Corneille ; riche, pure & élégante chez Racine ; naïve, franche & respirant le goût antique chez la Fontaine : elle réunit dans Despréaux tout ces caractères; Despréaux qu'on s'est tant efforcé autre-

fois, & qu'on s'efforce encore aujourd'hui, avec une animosité qui trahit l'orgueilleuse foiblesse de ses détracteurs, d'arracher de la place éminente d'où il commande au Parnasse François. Oui, Messieurs, il y commande; il en a chassé une foule d'usurpateurs & de séditieux qui l'infestoient. Je le comparerois volontiers, permettez-moi cette figure, au puissant fils de Saturne, lorsque, dans Homère, il fait trembler les Dieux subalternes qui osent méconnoître sa supériorité, qu'il les menace de leur faire éprouver la force de son bras, qu'il les défie, tous tant qu'ils sont, Dieux & Déesses, de le faire chanceler sur son trône; tandis que lui, il les enlevera tous à la fois, & les précipitera dans les profonds abymes du Tartare. Ce fut ainsi, Messieurs, que notre redoutable Satyrique fit justice, en son tems, de ce ramas de pygmées qui l'assailloient de toutes parts; & il les terrassa tous, bien moins pour se venger de leurs méprisables attaques, que pour faire triompher le bon goût en France, & achever ce grand ouvrage de la perfection de la Langue & de la Poësie, que deux siécles de lumières n'avoient pû encore amener au point où Racine & lui nous l'ont enfin laissé.

Mais une institution qui devoit sur-tout contribuer à opérer cette révolution dans le Langage, fut celle qu'avoit imaginée sous le règne précédent, ce Génie

sublime, qui portant ses regards jusque dans l'avenir, y avoit vu la prospérité de l'État suivre celle de la Langue, & qui, pour faire fleurir celle-ci, jetta les fondemens d'une Compagnie choisie, qu'il rendit dépositaire de la pureté du goût & des règles de l'éloquence. Les succès de ce bel établissement passèrent les espérances de Richelieu. Tous nos voisins, comme il l'avoit prévu, voulurent parler une Langue que les hommes les plus éclairés & les plus polis de la Nation s'occupoient à enrichir & à perfectionner; tous desirèrent de lire dans leurs propres écrits, nos Historiens, nos Orateurs & nos Poëtes; & ce goût devint plus vif à mesure que les chef-d'œuvres se multiplièrent, & que l'Académie fut attentive à en rechercher les Auteurs & à s'honorer de leur adoption. Qu'il est glorieux, MESSIEURS, pour cette Compagnie célèbre de compter parmi ses membres, les Corneilles, les Racine, les Despréaux, les la Fontaine, les la Bruyere; les Bossuet, les Massillon, les Fénelon & les Fléchier! Il ne manque à cette liste que Molière & Rousseau; &, disons la vérité, si ces deux noms, qui ne s'y trouvent pas pour des raisons qu'on doit respecter, y étoient inscrits, elle présenteroit le tableau complet des hommes de la France à qui la Langue a le plus d'obligation. Ces Génies du premier ordre, & une infinité d'autres, qui, sans être au même rang, n'ont pas laissé d'avoir une influence puissante sur les progrès

d'un Langage devenu en peu de tems celui de tous les peuples civilisés, ont tellement accru nos richesses littéraires, que ce que nous avons à envier à cet égard, aux Grecs & aux Latins, se réduit aujourd'hui à peu de chose, & que nous leur sommes même supérieurs dans des genres estimables, qu'ils n'ont, pour ainsi dire, qu'apperçus.

Le tems est venu où ces richesses, plus précieuses pour nous, plus intéressantes que les leurs, ont enfin paru mériter d'entrer, avec celles-ci, dans l'ordre des objets qui partagent l'éducation publique. Les vues d'un Ministre qu'une longue expérience éclaire, qu'un zèle inépuisable anime, & qui a l'avantage unique de voir les établissemens qu'il crée, s'accroître, se perfectionner sous ses yeux, & s'affermir sur des fondemens aussi inébranlables, que la faveur, toujours égale, dont il jouit auprès du plus chéri des Monarques, est constante & méritée, se sont portées avec ardeur vers cet enseignement utile. Il s'est empressé d'ajouter un nouvel avantage au plan conçu par Richelieu, en facilitant la communication d'un bien que les Étrangers nous envient, dont les Nationnaux ne profitent pas assez, & auquel il ne manquoit, dans ce plan, qu'un canal avantageusement situé, par où il pût librement se répandre.

Car, Messieurs, c'est une remarque faite il y a

long-tems, qu'il eſt abſurde d'étudier ſoigneuſement les Langues étrangères, & de négliger ſa Langue maternelle ; de ſe familiariſer avec les Auteurs Grecs & Latins, & de dédaigner ceux du pays où on eſt né ; d'apprendre à rendre raiſon des conſtructions & des tours d'Homère & de Virgile, d'Anacréon & d'Horace, d'Ariſtophane & de Plaute, de Xénophon & de Tite-Live, de Démoſtène & de Cicéron, tous placés ſi loin de nous & pour les lieux & pour le tems, & de ne s'inſtruire que ſuperficiellement de ce qui conſtitue l'élocution & les graces des Orateurs & des Poëtes, des Hiſtoriens & des Annaliſtes, nos contemporains & nos compatriotes, ceux-ci gardiens fidèles des faſtes de notre Nation, ceux-là Panégyriſtes éloquens des grands hommes qui l'ont illuſtrée ou qui l'ont rendue heureuſe. Qu'a donc ce Langage, à la fois élégant & auſtère, délicat & noble, riche & précis, ſuſceptible de toutes ſortes de formes, également propre au Théâtre & à la Chaire, à la Poéſie Lyrique & à la Satyre, à la Fable & à l'Hiſtoire, à l'Éloquence & à la Philoſophie, au ſtyle Épiſtolaire & à celui du Barreau, qu'a-t-il qui doive lui faire préférer des Langues mortes, qui n'exiſtent plus que dans les Livres, qui nous coûtent des peines infinies à apprendre, encore très-imparfaitement, & à l'étude deſquelles nous ſacrifions toute notre jeuneſſe, quoique nous n'en devions jamais faire un uſage habituel ? Qu'a-t-il qui nous

autoriſe à n'y donner aucun tems de notre vie, à ne le point cultiver, même dans les Écoles, quand nous voyons les ſoins qu'ont pris pour l'épurer, pour le polir, des hommes uniques, dont la Gréce & Rome ſe ſeroient fait honneur? un Corneille, qui, auſſi ſublime dans les penſées qu'Homère l'eſt dans les images, a fait parler les hommes, comme celui-ci fait agir les Dieux: un Racine, qui a porté le méchaniſme de notre Poéſie à un tel degré de perfection, qu'on oublie en le comparant avec Virgile, que celui-ci eût une Langue meſurée & proſodique; tant il a ſu, ainſi que Deſpréaux, donner à la nôtre, la cadence, l'harmonie, le nombre, tout ce qui peut enchanter des oreilles délicates & ſuperbes: un la Fontaine, qui en a fait la Langue des Dieux, des hommes, des animaux & des plantes, & qui, bien ſupérieur dans ſon genre, à tout ce que l'antiquité a de plus eſtimable, l'a tellement rendu propre à chacun de ces êtres, que, ſi toute la nature parloit, il ſemble qu'elle ne pourroit employer un autre langage que celui de cet inimitable Fabuliſte.

Et, ſi ce n'eſt pas aſſez de l'intérêt de la Langue, revenons, Messieurs; & conſidérons-en de plus chers dans cette préférence qu'on s'obſtine à donner aux Hiſtoriens, aux Poëtes & aux Orateurs de la Gréce & de Rome, ſur ceux que notre pays a vu naître. Que

nous importe, j'ose ici vous le demander à tous, d'être bercés dans l'enfance de ce qu'ont fait Annibal, Cyrus, Achille, Énée, si les belles actions d'un Bayard, d'un Turenne, d'un Condé, d'un Catinat, ne nous sont connues que par une lecture tardive & qui ne trouve plus notre mémoire docile ? Que nous importe d'avoir, dès notre bas-âge, une idée exacte des mœurs des Anciens, si, quand nous sommes jettés dans le monde, il nous faut commencer à étudier celles des hommes avec qui nous aurons desormais à vivre ? Que nous importe d'être de bonne heure instruits de la manière dont on plaidoit la cause des citoyens dans la Tribune aux harangues, si arrivés au tems où nous aurons des droits à réclamer, des intérêts à discuter, des biens à défendre, nous sommes aussi neufs sur ces matières que si nous n'eussions jamais dû nous en occuper ?

Eh ! quoi ? N'y a-t-il pas encore d'autres considérations plus importantes, & que je ne saurois taire ? Vous ne vous offenserez pas de mes réflexions, ô vous à qui notre premiere éducation est confiée ! J'attaque des abus dont vous n'êtes point complices, dont vous gémissez souvent dans le silence, & que plusieurs d'entre vous se sont déja efforcés de détruire. Que devient le génie François dans ce commerce habituel & presque exclusif, avec les Grecs & les Latins ? Hélas ! le dirai-je ? toujours transplantés dans Athènes ou dans

Rome, toujours converſant avec les peuples qui habitèrent ces deux villes, toujours excités à les admirer, à les révérer, dans l'âge où les impreſſions ſont ſi profondes qu'elles ne s'effacent jamais, nos goûts, nos affections, nos ſentimens, notre langage, toute notre exiſtence ſe façonne ſur la leur; nous oublions avec eux notre patrie, nous la négligeons, nous la répudions même en quelque ſorte; &, ſans le zèle attentif des Inſtituteurs, qui nous y rappelle conſtamment, il ſembleroit, à la manière dont nous ſommes élevés, que le premier vice qu'il y eût à réformer dans notre enfance, fût l'orgueil d'être François.

Souvenons-nous, Messieurs, des plaintes qu'a renouvellées dans tous ſes ouvrages, cet habile & ſage Rhéteur dont le nom ſera à jamais cher à l'Univerſité & au Collége Royal (1), ce ſavant & judicieux Hiſtorien, qui, par une exception aſſez rare, quoiqu'habitué à vivre avec les peuples anciens, n'en eſtimoit, n'en conſidéroit pas moins les modernes. Il reprochoit continuellement aux François de ne pas ſavoir leur Langue, de la manière au moins dont la ſavent les Étrangers, plus jaloux en effet que nous-mêmes de l'apprendre : il les blâmoit hautement de n'en point connoître les règles, de n'en point étudier

(1) M. Rollin. Voyez, entr'autres, ſon Hiſtoire ancienne, *Tome XI, page 609 & ſuiv.*

le génie & le caractère ; il s'écrioit dans l'amertume de son cœur, que la négliger de la sorte, c'est négliger l'honneur de la Nation ; & il n'hésitoit pas à qualifier de *stupide indolence*, notre dédaigneuse & coupable indifférence à cet égard. Elles ont été entendues, ces plaintes tant de fois répétées, ces accusations si justement fondées ; & l'avantage que j'ai aujourd'hui de vous parler en François, est d'un heureux augure pour cette Langue admirable & à présent si répandue, qu'on croyoit autrefois ne pouvoir exclure avec trop de rigueur des exercices publics, comme si on avoit craint de ne pas multiplier assez les preuves insultantes du joug humiliant que les Romains imposèrent à nos Ancêtres.

Il est plus convenable, sans doute, & plus conforme au caractère François, de montrer, comme dans une espèce de lointain, le point d'où notre idiôme est parti, & de considérer avec une sorte de respect & d'amour nationnal, les progrès qu'il a faits jusqu'à nos jours ; de recueillir, de peser, en nous félicitant, les trésors dont il s'est enrichi, & de nous rendre compte à nous-mêmes de leur valeur ; d'entretenir un commerce suivi & intime avec les grands hommes à qui nous sommes redevables de ces richesses, & d'approfondir les moyens par lesquels il nous les ont procurées. Telles sont, Messieurs, les fonctions

intéressantes dont je me trouve chargé, & qui supposent des lumières qu'un travail de plus de vingt ans peut à peine m'avoir fait acquérir.

Elles eussent été beaucoup mieux remplies, ces fonctions également utiles & agréables, par l'élégant interprète des Législateurs de la Poésie Grecque, Latine & Françoise, auquel je succéde (1); par cet Écrivain aimable & plein de goût, qui, d'une main moissonne les plus brillantes fleurs dans le champ des Belles-Lettres, & de l'autre arrache les épines dont celui de la Philosophie est couvert; qui, par les graces qu'il répand sur les matières d'érudition, & par l'analyse qu'il porte dans celles de pur agrément, méritoit d'appartenir à deux Corps, où il étoit également certain de briller par le talent & par le savoir; qui enfin, dans ce Lycée, où ces mêmes qualités font le partage de tous ceux que le choix éclairé du Monarque y fait présider à l'instruction, avoit trouvé l'art de rendre lumineux & fécond, un enseignement par lui-même abstrait & stérile (2), qu'on a cessé de trouver recommandable, aussi-tôt qu'on a pu prévoir qu'il alloit passer en d'autres mains que les siennes.

Si, à l'entrée de la carrière où je me trouve engagé,

(1) M. l'Abbé Batteux.

(2) La Philosophie Grecque & Latine.

Messieurs, quelque chose peut soûtenir mon zèle & ranimer mon courage, c'est l'espérance que j'ai de faire goûter à mes Auditeurs, des leçons, au moins bien digérées, dans lesquelles M. l'Abbé Batteux me servira souvent de guide, où j'exposerai les régles qu'il m'a lui-même apprises, où j'essairai de reduire à des notions exactes, claires & méthodiques, les élémens des Beaux-Arts, comme il les a réduits lui-même dans l'ouvrage qui a fondé sa réputation; livre précieux, durable, qui respire le goût du beau, du vrai, & qui seroit unique dans notre Langue, si l'Auteur n'en avoit pas publié d'autres dont les vrais Connoisseurs ont été également satisfaits.

A la voix d'Aristote, de Platon, de Cicéron, qui continueront ailleurs de se faire entendre avec avantage, vont succéder, dans cette Chaire, d'autres voix plus familières, plus attrayantes, & qui doivent nous intéresser plus particulièrement. Le cahos de la Philosophie ancienne va être remplacé par cette lumière vive & pure qu'ont répandue sur les Lettres & sur les Arts, les premiers hommes de notre Nation. Au lieu d'errer péniblement dans ces spéculations, sublimes à la vérité, mais presque toujours vaines, où se sont égarés & où s'égarent encore tant d'esprits inquiets, orgueilleux, & qui veulent tout connoître, même ce qui ne sauroit être connu; on se reposera sur des chef-d'œuvres de

goût, de raison & de sentiment. L'ame agréablement récréée par une étude douce, facile & satisfaisante, se rappellera alors, pour se consoler de la perte d'un exercice qui a quelque chose de plus actif, de plus imposant, cette pensée vraie & désespérante, par laquelle l'Auteur de l'*Histoire des Causes premières*, indique lui-même le vuide des connoissances où aboutit l'étude purement métaphysique de ces Causes: « Le » Temple est ouvert à tous, & le sanctuaire est fermé; » quand le Philosophe veut faire un pas de plus que le » Vulgaire, la majesté du lieu semble le repousser, » & le rejetter dans la foule ».

LETTRES DE M. DE VOLTAIRE A L'AUTEUR. (a)

PREMIERE LETTRE.

Aux Délices, route de Lyon à Genêve, le 22 Mars 1758.

JE N'AI reçu, Monſieur, que depuis très-peu de jours, dans ma campagne, où je ſuis de retour, la Lettre pleine d'eſprit & de graces dont vous m'avez honoré, accompagnée de votre Livre, qui me rend encore votre Lettre plus précieuſe. Je ne ſais quel contre-tems a pu retarder un préſent ſi flatteur pour moi. J'ai lu vos Fables avec tout le plaiſir qu'on doit ſentir quand on voit la raiſon ornée des charmes de l'eſprit. Il y en a quelques-unes qui reſpirent la Philoſophie la plus digne de l'homme. Celles du MERLE, du PATRIARCHE, des FOURMIS ſont de ce nombre. De telles Fables ſont du ſublime écrit avec naï-

(a) Voyez, ſur ce qui m'a obligé de joindre ici ces Lettres, la note (c) de l'Avertiſſement, au commencement du premier volume.

veté. Vous avez le mérite du ſtyle, celui de l'invention, dans un genre où tout paroiſſoit avoir été dit. Je vous remercie & je vous félicite. Je donnerais ici plus d'étendue à tous les ſentimens que vous m'inſpirez, ſi le mauvais état de ma ſanté me permettoit les longues Lettres. Je peux à peine dicter, mais je ne ſuis pas moins ſenſible à votre mérite & à votre préſent.

J'ai l'honneur d'être avec toute l'eſtime que je vous dois, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

VOLTAIRE.

SECONDE LETTRE.

Au Château de Ferney, le 15 *Juin* 1761.

Vous vous êtes mis, Monsieur, à côté de la Fontaine; & je ne sai s'il a jamais écrit une meilleure Lettre en vers que celle dont vous m'honorez. *Tous les Lecteurs vous sauront gré de vos Fables*, & j'ai pardessus eux une obligation personnelle envers vous. Je dois joindre la reconnoissance à l'estime; & je vous assure que je remplis bien ces deux devoirs. Il y en a un troisiéme dont je devrais m'acquitter, ce seroit de répondre en vers à vos vers charmans; mais vous me prenez trop à votre avantage. Vous êtes jeune, vous vous portez bien; je suis vieux & malade. Mon malheur veut encore que je sois surchargé d'occupations qui sont bien opposées aux charmes de la Poésie. Je peux encore sentir tout ce que vous valez, mais je ne peux vous payer en même monnoie. Faites-moi donc grace, en me rendant la justice d'être bien persuadé que personne ne vous en rend plus que moi. J'ai honte de vous témoigner si foiblement, Monsieur, les sentimens véritables avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-humble & très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

TABLE DES PIÉCES

Contenues dans ce second Volume.

POÉSIES DIVERSES.

PIÉCES FUGITIVES.

Fin de la Table du Tome Second.

APPROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lu, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, la nouvelle Édition des *Fables* de M. l'Abbé AUBERT, & ses *Œuvres diverses*, dont je crois que la publication sera agréable au Public. Donné à Paris, le 25 de Juillet 1774.

PHILIPPE DE PRÉTOT.

Le Privilége se trouve à la fin de l'Édition des Fables petit *in*-12, publiée en 1773, & du Poëme de Psiché, imprimé du même format.

De l'Imprimerie de L. F. Delatour, 1774.